La Presse

Le plus grand quotidien français d'Amérique

4 http://lapresse.infinit.net

ÉDITION
VENDREDI
SAMEDI / DIMANCHE

Montréal,
vendredi 31 décembre 1999
116e année No 71
148 pages, 9 cahiers
2$ TAXES EN SUS
ÎLES-DE-LA-MADELEINE 2,50$ / FLORIDE 2,60$ U.S.



Pierre Foglia
Le bonheur
page 2

DEMAIN 2000

Le monde où nous voulons vivre

Un cahier spécial à conserver

À l'occasion du passage à l'année 2000, il est de mise de mesurer le chemin parcouru depuis 2000 ans, de tenter de prédire ce que nous réserve ce nouveau millénaire qui s'ouvre devant nous. Depuis quelques mois déjà, nous vous proposons de vastes rétrospectives et des reportages prospectifs avec la collaboration des spécialistes du monde entier. Nous continuerons de le faire tout au long de la prochaine année. Aujourd'hui, pour cette édition qui fait le pont entre 1999 et 2000, nous avons préféré adopter une approche plus intime dans un cahier très spécial. Nous avons en effet demandé à une quinzaine de nos journalistes de s'interroger sur les grands thèmes de la vie contemporaine dans une perspective très personnelle. Pour chacun des thèmes, les journalistes ont été invités à préparer deux textes. Le premier, habituellement tourné vers le passé, met en scène des anecdotes familiales ou permet d'aborder différentes questions sur un ton qui est souvent celui de la confidence. Le second, davantage orienté vers l'avenir, permet à l'auteur de faire intervenir des « experts » qui viennent l'aider, l'appuyer, le contredire parfois, dans sa réflexion sur le thème retenu. Vous ne découvrirez pas ici un cahier sur l'histoire du dernier siècle ou sur l'avenir de notre société, mais nous croyons que vous pourrez trouver dans chacun des textes matière à réfléchir sur des choses essentielles.



LE BONHEUR — *Philippe Cantin*

L'AMOUR — *Réjean Tremblay*



LE TRAVAIL — *Lilianne Lacroix*



L'ENFANT — *Sonia Sarfati*



L'ÉCOLE — *Michèle Ouimet*

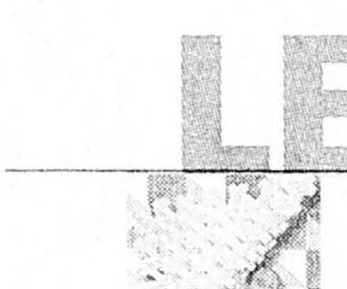


L'EXPLOIT — *André Pratte*

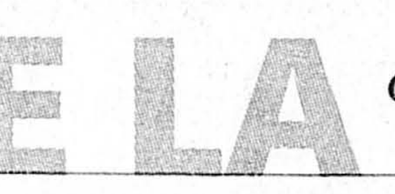
LE SENS DE LA VIE — *Gérald LeBlanc*

LA CRÉATION — *Jocelyne Lepage*

LES GÉNÉRATIONS — *Rima Elkouri*



L'ARGENT — *Rudy Le Cours*



LA VILLE — *Michel Marois*

L'ART DE VIVRE — *Mario Roy*



L'IDENTITÉ — *Alain Dubuc*

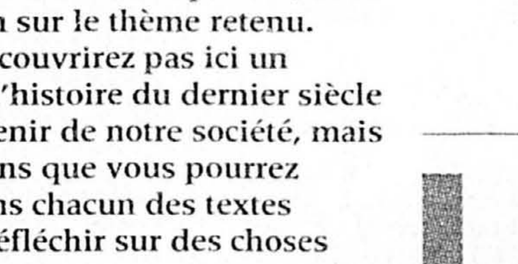
LA FAMILLE — *Yves Boisvert*

LA SOLIDARITÉ — *Anne Richer*



■ **Aussi dans cette édition :**

Cahier A : Actualités
Cahier B : Plus, éditorial, monde
Cahier C : Arts et spectacles, cinéma
Cahier D : Économie
Cahier E : Petites annonces
Cahier F : Sports
Cahier H : Vacances/voyage
Cahier I : Consommation



6 21924 45678 2

Le bonheur



Pierre Foglia

Journaliste à La Presse *depuis 1972, il est l'un des chroniqueurs les plus connus et les plus respectés au Canada.*

Pour mon grand-père maternel (1861-1949), le bonheur était de revenir des champs, de s'asseoir au bout de la table commune, de laper sa soupe à grand bruit, puis d'aller se coucher. S'endormir abruti de fatigue. Pour mon grand-père, le bonheur était une sorte de coma. Un grand malheur l'endeuillait pour toujours : la mort de ses deux garçons à la guerre. Tous les matins, en allant aux champs, il passait sans s'arrêter, sans même un regard, devant le cimetière où ils étaient enterrés. Il leur en voulait de l'avoir laisser seul avec ses neuf filles. C'était avant la mécanisation de l'agriculture. Les filles ne valaient rien pour faucher ou pour mener les attelages de bœufs dans les sentiers pierreux.

C'était aussi le début de l'exode rural. Dans la banlieue de Milan, les premières grandes filatures embauchaient à pleines portes. Mon grand-père avait du mal à recruter des ouvriers pour les travaux des champs. Une fois, dans un village voisin, il en avait trouvé un qui s'appelait Carlo. Sobre et dur à l'ouvrage, Carlo est resté deux ans, le temps de s'amouracher de Ambrosina, la plus jeune des filles de mon grand-père et de l'emmener à Milan. Lazzarone! Voleur!

Carlo (1896-1993) et Ambrosina (1902-1982) ont eu deux filles et un garçon.

Le garçon c'est moi (1940-).

Carlo et Ambrosina ont déménagé en France pour un avenir meilleur. Mon père travaillait comme manœuvre maçon. Ma mère comme femme de ménage. Sans jamais s'en parler, ils ont réglé le cas du bonheur une fois pour toutes : ce ne serait pas pour eux. Ils avaient, de toute façon, trop de travail pour s'occuper de ça. J'ai entendu mille fois ma mère répéter cette phrase épouvantable : « che felicità? Votre père et moi on est juste des pauvres ignorants ». Ma mère n'était pourtant pas si humble. En fait ma mère visait plus haut que le bonheur : elle visait la sainteté en se sacrifiant pour nous. Ça aussi, elle nous l'a dit mille fois : « Pourquoi pensez-vous que je frotte tous ces planchers? Pourquoi pensez-vous que je lave la merde des Français? Pour vous. Pour que vous soyez heureux un jour. » Elle ne nous promettait pas le bonheur. Elle nous y condamnait, en reconnaissance pour elle. Après tout ce qu'elle avait fait, nous « lui devions » d'être heureux. Nous avions le choix d'être heureux ou d'être ingrats.

Il revint à ma sœur aînée Rosina (1926-) de s'essayer la première au bonheur. Avec un certain succès je dois le reconnaître. Elle commença par immigrer en Amérique qui est un endroit fantastique pour être heureux, la preuve en est qu'elle y trouva presque tout de suite un mari officier dans la marine marchande, et une civilisation électroménagère beaucoup plus avancée que dans la petite ville de la Champagne pouilleuse où nous vivions à l'époque. Ma sœur nous a envoyé des photos de son mariage, on la voyait coupant le gâteau, ou plutôt on ne la voyait pas, tant le gâteau était gros. Ma mère montra les photos au charcutier chez qui elle faisait le ménage à ce moment-là. Le charcutier avait une fille à peu près du même âge que Rosina, énorme avec des lunettes, elle se rongeait les ongles et travaillait à la Sécurité sociale.

Ma seconde sœur Louisa (1934-)partit pour l'Amérique peu après, y trouva également le bonheur, avec un fils d'immigré mexicain, mais très correct pour un fils d'immigré. Sur la première photo qu'on reçut de lui, il portait un t-shirt de UCLA. Ma mère expliquait à la voisine que c'était le nom d'une des plus grandes universités du monde.

Moi j'étais encore trop petit pour aller chercher le bonheur en Amérique. Et d'ailleurs, j'étais trop maigre. Ma mère qui craignait que je sois refusé par les services de santé de l'immigration me faisait bouffer du steak haché de cheval cru auquel elle mêlait un jaune d'œuf battu. J'aimais bien. J'aimais aussi le beurre de peanut qu'envoyait ma sœur aînée. Nous recevions des lettres fleuves qui racontaient l'Amérique, c'est moi qui les lisais à maman et je me souviens d'une histoire qui m'avait beaucoup impressionné, à San Francisco, un homme venait de subir la première opération transsexuelle de l'humanité. Ça n'a aucun rapport, mais c'est à peu près vers la même époque que je devins communiste avec un très net penchant pour le prolétariat paysan. Bref j'avais 15 ans, et savais maintenant où trouver le bonheur : dans un kolkhose en Californie. Et tant qu'à changer encore de pays, pourquoi pas changer de sexe aussi, je trouvais la transsexualité amusante comme tout, je verrais rendu sur place s'il y avait moyen de moyenner.

La suite vous la connaissez. Je vous l'ai racontée plusieurs fois. Je suis allé en Californie mais pas dans un kolkhose. Et juste avant de devenir transsexuel j'ai rencontré une jeune fille de Saint-Jean-sur-le-Richelieu. On est revenus au Québec. On a eu deux enfants. Et voilà.

Le bonheur? Franchement j'avais moins de dispositions que mes sœurs pour le bonheur. Mais je me suis beaucoup amélioré ces dernières années. J'ai pris énormément de notes, je ne sais pas si elles vous seront utiles, je vous les livre sans flafla, elles ne sont pas classées par ordre d'importance encore que la première « Le bonheur ne fait jamais vroum-vroum » me semble assez universelle pour être gravée au fronton du musée du bonheur si jamais on se décidait à en ouvrir un, un jour.

Comme je vous le disais, mes notes ne suivent aucun ordre, cependant, toutes tentent modestement de répondre à la grande question que posa le premier Spinoza : le bonheur peut-il donner un sens à notre existence et à nos actes?

— *Le bonheur, donc, ne fait jamais vroum-vroum.*

— *Le bonheur n'est pas obligatoire (ça c'est pour ma maman, pas pour Spinoza).*

— *Le bonheur, comme le soleil, réchauffe les uns, fait de l'ombre aux autres.*

— *Le bonheur c'est un chat qui saute sur vos genoux. Ne le caressez pas. Faites comme s'il n'était pas là.*

— *L'homme et sa fiancée sont plus faits pour le plaisir que pour le bonheur.*

— *Le bonheur du saumon est de remonter SA rivière. Le mien aussi, de plus en plus.*

— *Le bonheur c'est un petit garçon qui arrive chez lui avec ses parents, des voleurs ont vidé l'appartement durant leur absence. Les parent disent non non non. Disent ah merde, c'est pas vrai. Le petit garçon fonce dans sa chambre en revient tout content en montrant son nounours dans ses bras : youppi ils l'ont pas pris!*

— *Le bonheur de Diane, 38 ans : « C'est samedi matin. J'écoute de la musique en rangeant la vaisselle. Les enfants jouent dans le salon. Mon mari est pas loin. Je me demande comment un bonheur aussi ordinaire, presque niais, peut me donner autant de contentement... »*

— *Je répète : le bonheur ne fait jamais vroum-vroum.*

— *Le bonheur peut faire toutes sortes de bruits, mais le seul moment où il zozote légèrement, c'est quand une petite fille de douze ans chante « A kiss from you hou hou hou », à cause des broches qu'elle a dans les dents.*

— *Le bonheur de réparer un truc avec un tournevis*

— *Michael Jordan a dit (dans* Vanity Fair*) que le plus grand bonheur pour lui était de conduire ses enfants à l'école.*

— *Un bonheur (très rare) qui ne m'est jamais arrivé, mais j'en rêve dans mes moments de bonté, c'est d'échanger des propos intelligents sur Internet avec un Coréen, une Brésilienne et un Papou. Et tout de suite après de sortir les vidanges en même temps que mon voisin, causer avec, et m'apercevoir qu'il n'est pas con non plus.*

— *Pour les astrologues, le bonheur est souvent dans la troisième maison du Verseau (au fond du couloir à gauche).*

— *Pour les astronomes le bonheur n'est pas comme on le croit de regarder les étoiles. Le bonheur des astronomes est franchement décevant. Leurs téléscopes sont branchés directement sur l'écran plat d'ordinateurs à cristaux liquides.*

— *Le bonheur de Bette Midler « lies far beneath the bitter snow ».*

— *Des fois le bonheur c'est con, mais con! Il ne reste plus que toi et deux ou trois passagers de ton vol devant le carrousel, tous les autres sont partis avec leurs valises, tu commences à penser que la tienne est perdue, mais la voilà qui sort des entrailles de l'aéroport, et t'es tellement content, mais tellement content! Presque aussi content que le jour où ta fille a eu un enfant.*

— *Le bonheur est parfois dans la plénitude de l'évocation. À la pharmacie, en attendant tes médicaments tu ramasses machinalement un prospectus qui parle de la prévention et de la façon de soigner les hémorroïdes. Et la première phrase du prospectus va comme ceci : « Le mot hémorroïdes vient du grec. »*

— *Le bonheur de prendre une marche fin mars dans une érablière, quand le printemps s'annonce goutte à goutte au fond des chaudières. Cling, cloung, cling cloung. Concentration de succulence.*

— *Se lever de bonheur après avoir fait la grasse matinée.*

— *Le bonheur intense des petits pois dans leur boîte, le lendemain de la date d'expiration, et qu'il n'y a pas eu de bogue.*

— *Le bonheur juste comme ça, en passant, debout dans la cuisine.*

— *Un autobus scolaire sur une route de campagne. Grosse poule qui s'arrête pour pondre son œuf devant chaque maison. Une petite fille ici, là un petit garçon qui court dans l'allée. Un chien arrive tout content. L'enfant lâche son sac d'école pour rouler dans l'herbe avec le chien. Le bonheur est de la même couleur que le sac d'école de l'enfant : bleu outremer. Mais on peut dire aussi lapis-lazuli, ça fait un bonheur encore plus joli.*

— *Le bonheur coupable des poètes qui vont en vacances dans un club Med.*

— *Se glisser dans le bonheur à vélo. On descend la colline et on est déjà dans la longue rue qui mène à la place du village. Sur la place il y a un café, quelques tables sous des parasols. Ces messieurs-dames veulent boire quelque chose? Un diabolo-menthe mon prince.*

— *Le bonheur d'aimer. Le bonheur de faire ce qu'on a à faire le mieux possible.*

— *Le bonheur de vivre le moment qui passe. Cette urgence gloutonne, quand on est hanté par le souvenir des morts, de goûter à tout ce que l'on aime en même temps. Vivre vous dis-je. Le bonheur de vivre.*



Le monde où nous voulons vivre

Comment choisir une quinzaine de thèmes qui résument les préoccupations de nos lecteurs en cette fin de millénaire? En apparence complexe, la question s'est réglée relativement facilement lorsque nous nous sommes réunis, en petit comité, pour discuter du contenu de ce cahier. C'est Pierre Foglia qui nous a mis sur la piste des thèmes dits « universels » : le bonheur, l'amour, la famille, l'enfant...

Au gré des discussions, des suggestions des auteurs, le cahier a pris forme. Nous n'avons pu retenir tous les thèmes envisagés et nous avons dû écarter plusieurs auteurs dont la contribution aurait certes été intéressante. Au bout du compte, nous proposons une série de réflexions très personnelles qui, nous l'espérons, sauront vous intéresser et vous toucher.

Le sommaire du cahier

En page 3, notre éditorialiste en chef Alain Dubuc propose une réflexion sur le concept d'identité. À l'heure des grandes interrogations politiques, sociales et culturelles, il montre que notre identité est souvent plus complexe qu'on le croit et que les jeunes ont trouvé des façons originales d'aborder et, qui sait, de régler la question.

En pages 4 et 5, deux de nos columnists nous donnent respectivement leur définition du bonheur et de l'amour. Philippe Cantin s'adresse à sa fille Anémone pour livrer le résultat d'une enquête très personnelle sur la définition du bonheur. Insaisissables, illusoires, mais néanmoins essentiels, le bonheur et sa quête sont au cœur de nos vies.

Réjean Tremblay, lui, nous montre comment les grands couples de l'imaginaire collectif québécois sont influencés par des stéréotypes bien précis. Donalda, Angélina, Émilie, les femmes aiment d'un amour infini et se battent pour le sauver; Alexis, le Survenant, Ovila, les homment rêvent d'ailleurs et fuient devant l'engagement. À la lumière de ses expériences personnelles, Tremblay nous montre que la réalité n'est guère différente.

Michèle Ouimet enchaîne en page 6 avec des textes sur l'école, opposant l'histoire d'un grand-père qui se faisait une fierté de n'être jamais allé à l'école aux cris de révolte de deux professeurs de français qui dénoncent l'évolution du système scolaire québécois.

En page 7, Anne Richer parle plutôt de la solidarité et de la difficulté de développer chez les hommes d'aujourd'hui, qui sont tant influencés par l'égocentrisme dominant, une forme quelconque d'altruisme.

En page 8, Yves Boisvert s'interroge sur la place de la famille dans la société d'hier et de demain. Rendant hommage aux parents qui ont bâti la société québécoise, il montre les motivations de ceux qui reprennent aujourd'hui le défi de de la famille nombreuse.

Dans la même veine, Sonia Sarfati nous parle en page 9 des enfants, de ces « souverains » du XXIe siècle, si on en croit la formule à la mode. Mais notre journaliste nous dit justement qu'il faut revoir beaucoup des idées préconçues sur l'enfance et les rapports enfant-adulte.



En pages 10 et 11, Michel Marois propose textes et infographie sur la ville et son évolution. Alors que près de 80 % des habitants des pays développés vivent en milieu urbain, la définition de l'urbanisme est souvent négligée. L'exemple de Montréal est malheureusement éloquent comme en témoignent plusieurs architectes et urbanistes dans une infographie qui permet de visualiser ce que ces experts aimeraient changer dans la Métropole.

Toujours en ville, mais dans un registre plus intime, Mario Roy discute en page 12 de l'art de vivre, de cette multiplicité de modes de vie qui s'offre à nous et de la difficulté de choisir. Revenu des rêves libertaires des années 1960-1970, revenu aussi des modèles postmodernes, l'homme d'aujourd'hui peut-il trouver un point équilibre?

Jocelyne Lepage quant à elle discute avec deux artistes réputés de la création et de la place de l'art dans la société contemporaine. À l'heure du fast-food culturel, l'ââââârt existe-t-il encore? La réponse en page 13.

La richesse, elle, existe encore, c'est certain. La pauvreté aussi. Rudy Le Cours s'intéresse en page 14 au concept de prospérité et au modèle, issu de Wall Street, qui privilégie comme symbole de la prospérité des hommes dont la fortune dépasse l'entendement.

Lilianne Lacroix s'interroge quant à elle en page 15 sur la difficulté qu'éprouvent les jeunes à trouver et à garder un travail, à la lumière de son propre cheminement de journaliste sportive, au début de sa carrière, dans un environnement exclusivement masculin.

André Pratte enchaîne en page 16 avec une réflexion sur l'exploit et la tendance que nous avons à faire de nos héros sportifs de véritables dieux. Ces héros ne sont pourtant que des hommes et des femmes ordinaires qui vivent parfois l'adulation avec difficulté.

En page 18, Rima Elkouri porte un regard sur la vieillesse en insistant sur l'importance des générations plus âgées dans les processus de passage des connaissances et de sauvegarde des richesses du passé.

Finalement, Gérald LeBlanc s'interroge en page 19 sur le sens de la vie, un vaste programme pour lequel il a puisé dans ses archives afin de retrouver les réflexions les plus significatives de quelques-uns des penseurs qu'il a interrogés au cours de sa carrière.

Vous le voyez, c'est un cahier très varié que nous vous proposons, un cahier dans lequel une équipe de journalistes de toutes les générations s'est livrée à une photographie de notre société en cette fin de millénaire.

Bonne lecture.

L'équipe du cahier :

Guy Granger, Michel Marois, Julien Chung, Serge Delisle, Denis Bolduc, André Rivest, Catherine Bernard et Martin Chamberland.

L'identité, une réflexion douloureuse

Mais les jeunes, à leur façon, réinventent l'identité québécoise.

Depuis une centaine d'années, les Québécois ont successivement utilisé quatre concepts différents pour décrire ce qu'ils étaient. Au tournant du siècle, ils se définissaient comme Canadiens. Ils se sont ensuite affirmés comme Canadiens français. À la Révolution tranquille, ils sont devenus Québécois. Et maintenant, ils apprennent à se décrire comme Québécois francophones.

Ces glissements sémantiques n'ont rien d'absurde. Ils tentent en fait de capturer les changements accélérés que notre société a connus. Mais surtout, ils illustrent, mieux que n'importe quel traité savant, la difficulté de cerner l'identité québécoise.

« Qui suis-je ? », « Qui sommes-nous ? » sont des questions avec lesquelles l'Homme se débat depuis la nuit des temps. Mais les réflexions sur l'identité collective des peuples suscitent d'habitude moins de doutes existentiels. Aucun quotidien parisien n'aurait, par exemple, l'idée de consacrer une page d'un cahier spécial du 31 décembre à l'identité.

Mais ce qui est évident pour les Français ou les Américains ne l'est pas pour les Québécois. Dans une société minoritaire comme celle du Québec, l'identité reste un problème non résolu, à la fois politisé et chargé d'émotions.

Les questions de l'identité et de la nation ont suscité de très fines réflexions au Québec. Mais on a de plus en plus l'impression que les penseurs, les politiciens... ou les journalistes sont coupés d'une réalité qui évolue plus vite que leurs capacités analytiques.

Voilà pourquoi j'ai choisi de procéder à l'envers en allant chercher mon inspiration, non pas du côté des spécialistes, mais auprès de jeunes qui vivent à chaud les questions identitaires. Ces mêmes jeunes qui feront le Québec du siècle qui commence.

Les jeunes qui m'ont accompagné dans ma réflexion, qui m'ont fourni des pistes ou qui m'ont permis de confirmer mes intuitions, ce sont mon fils, François Dubuc, et ses amis qui hantent le sous-sol de la maison familiale, Joseph Siroka, Thomas Perrault, Vanphone Sengdara. Ils ont 18 ans, ils vont au cégep. François et Thomas sont des « de souche », Vanphone est laotien, Joseph est croato-polonais.

Ce *mix* n'a rien d'arrangé avec le gars des vues. « Ça n'arrive jamais, si on est quatre ou cinq ensemble, qu'on soit juste des Québécois de souche », dit François. C'est là une réalité nouvelle qui fait de plus en plus partie du quotidien montréalais.

C'est en partie en regardant ces jeunes depuis des années et en les écoutant que j'ai compris que la réalité québécoise était en train de changer à un rythme accéléré. Ils n'ont pas de théories sur ces questions, qui ne les empêchent d'ailleurs pas de dormir. Mais leurs attitudes, leurs réflexes, leur indifférence aussi, mettent en pièce bien des idées reçues.

Ce vent de fraîcheur est bienvenu, parce que la quête identitaire québécoise est, sans exagérer, très complexe. Pas parce que nous nous complaisons à compliquer inutilement les choses. Parce qu'il est extrêmement difficile de cerner l'identité québécoise.

D'abord parce que si les Québécois constituent un peuple, ce peuple n'a pas son pays. Un peuple peut fort bien s'épanouir sans disposer de son propre État, mais il aura alors plus de mal à se définir et à identifier ceux qui y appartiennent, à développer un nationalisme civique. L'absence de ce cadre formel rend donc plus déchirantes les questions d'appartenance.

Cette nation québécoise constitue en outre une minorité au sein du Canada. Les rapports majorité-minorité ne sont jamais faciles, surtout pour la minorité, qui doit se battre pour gagner sa place, pour être reconnue pour ce qu'elle est. Cette situation de minoritaire, marquée par des défaites, faite de rancœurs et d'incertitudes, colore nos attitudes et rend notre réflexion sur nous-mêmes plus douloureuse.

La chose est d'autant plus complexe qu'un très grand nombre de Québécois, encore une fois au-delà de toute référence politique, ressentent un certain attachement envers le Canada. À des degrés divers, bien des gens se sentent à la fois québécois et canadiens, avec tous les problèmes identitaires et les ambivalences que peut engendrer une double appartenance.

À l'ambivalence, s'ajoute de l'angoisse, parce que les francophones sont isolés sur ce continent, face à une langue en croissance exponentielle. Même si la peur de disparaître s'atténue, elle peut se réactiver en période de crise et colore les perceptions de ce que nous sommes et de nos rapports avec les autres.

Enfin, cet équilibre fragile a été bousculé par les brassages de population. La loi 101 et l'immigration croissante ont fait en sorte que les francophones sont en contact bien plus intime avec les nouveaux venus qui auparavant rejoignaient la communauté anglophone. Ce phénomène, très positif, pose néanmoins de nouveaux problèmes, notamment parce que les frontières de ce qu'est la communauté francophone deviennent plus floues. Ces nouveaux rapports forcent également les Québécois, minoritaires depuis si longtemps, à apprendre qu'ils forment eux aussi une majorité.

Tous cela rend la réflexion sur l'identité québécoise difficile. Mais les générations qui nous suivent sont en train de résoudre un certain nombre des obstacles à cette quête identitaire.

En commençant par éliminer la barrière rigide entre « nous » et « eux » qui nous a divisés et isolés. Joseph Siroka, quand il est arrivé ici en 1988, à l'âge de sept ans, ne disait pas un mot de français ou d'anglais. S'il connaît un peu le polonais, la langue de sa mère, c'est le croate qu'il parle avec ses parents. Mais il parle français avec sa sœur, et utilise le français dans la vie de tous les jours. Tout comme Vanphone, né ici, mais dont les parents laotiens maîtrisent mal les langues officielles. Il parle laotien avec ses parents, mais français avec ses frères.

Ce sont, techniquement, des allophones. Mais leur expérience, comme celle de milliers d'autres, montre que ce concept n'a plus de sens. « Je suis québécois », dit Joseph. « Je suis canadien plutôt que québécois, parce que le Canada c'est mon pays, affirme par contre Vanphone, qui dit toutefois avoir « beaucoup été influencé par le Québec ». Ce sentiment d'être québécois ne va cependant pas jusqu'à la souveraineté. « Le référendum, dit Joseph, j'ai l'impression que ce n'est pas de mes affaires. Le débat ne m'intéresse pas, je n'ai pas le goût d'en parler. Ça me gosse. »

Ce qui est en train de se créer, c'est une société dont les identités sont à géométrie variable, où l'intégration et les sentiments d'appartenance sont d'intensité inégale, sans que cela préoccupe les jeunes. « Ce qui nous définit, c'est notre entourage », estime Joseph. « Ça ne me dérange pas que les gens soient québécois ou étrangers, tant qu'on se parle », ajoute Thomas.

Il ne s'agit pas d'idéaliser les rapports entre la majorité francophone et ses minorités. Mais de constater que le français est devenu un facteur d'intégration et que cela se manifeste de façon unique au Québec. Pour François, « un étranger, c'est quelqu'un avec un gros accent. Il ne l'est plus quand il parle comme quelqu'un d'autre ». Ce n'est pas la langue qui compte tant que la façon de la parler. Et c'est sans doute ce qui permet aux nouveaux venus, surtout les jeunes, de devenir si vite québécois.

Tout cela mène à une dédramatisation d'une problématique qui semblait si déchirante, parce que les jeunes, qui sont nés à une période où le français marquait des points, ne se sentent pas menacés. Cela les amène également à dépolitiser leur réflexion identitaire. « Je me considère comme québécois, dit Thomas. Ça décrit plus ce que je suis, je n'ai pas de parti politique. Je ne vois pas dans le Canada une chose qui fait peur. »

Ce qui est plus difficile à vérifier, c'est si cette capacité de jeunes d'origines si différentes à bien vivre ensemble tient seulement au pouvoir d'attraction de notre culture et de notre langue. Et si ce qui les rapproche, ce ne sont pas aussi des influences extérieures qui transcendent les frontières et les différences ethniques. Ce qu'ils ont en partage, ce sont aussi les grandes « valeurs universelles » de cette fin de siècle, avec ses MacDo, Nike, Nintendo, qui rabotent les différences et rendent les jeunes si semblables. Si tel était le cas, la mondialisation, dans ce qu'elle a de plus aliénant, serait paradoxalement au service du fait français et de l'identité québécoise !

En regardant vivre les jeunes dans nos écoles, surtout dans la région montréalaise, on découvre que les choses changent, pour le mieux. La réflexion sur l'identité, qui a si souvent été douloureuse et insoluble pour tant de générations, est peut-être en train de se résoudre.

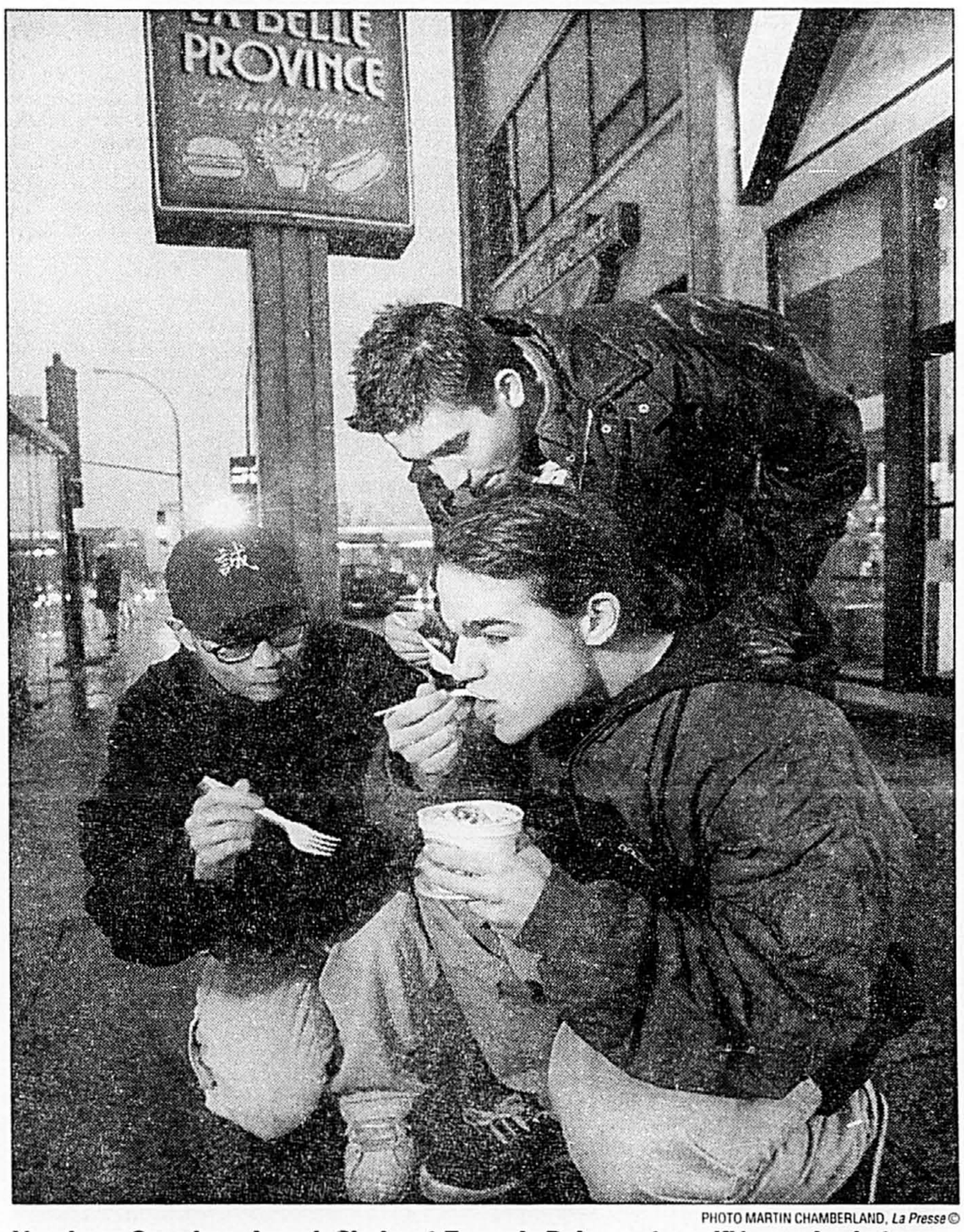


PHOTO MARTIN CHAMBERLAND, *La Presse* ©

Vanphone Sengdara, Joseph Siroka et François Dubuc ont sacrifié pour la photographie à une tradition typiquement québécoise.



Alain Dubuc

Éditorialiste en chef, il est à La Presse *depuis 1976.*

Une laine qui n'est pas si pure

On définit souvent les Québécois francophones, les Québécois dits « de souche », comme un groupe homogène et monolithique. Mais la laine qui nous tricote n'a jamais été bien pure.

Le hasard de mes origines me l'a appris depuis que je suis tout petit. Ma mère vient d'une famille anglo-gaspésienne, et mon père d'une famille franco-manitobaine, deux minorités en voie de d'extinction.

Du côté de ma mère, une famille gaspésienne de la baie des Chaleurs, britannique, quoique catholique. Mais ma grand-mère, une anglo pure laine, tout comme ses frères et sœurs, ont tous et toutes épousé des francophones, et ont tous basculé vers le français. Un processus d'assimilation qu'ont connu bien des anglophones dans les régions. La génération de ma mère est ainsi devenue francophone, tout en baignant dans une culture encore britannique. Avec ma propre génération, ces racines anglophones sont disparues ; mes cousins, mes cousines sont tous devenus des « de souche ».

Mon enfance a cependant été colorée par ces racines, le thé et les crumpets de grand-maman, ma tante Rita, qui ne s'était pas mariée et donc était restée anglaise, le folklore familial plus proche d'Agatha Christie que des *Belles histoires des pays d'en haut*. Cela n'a pourtant pas empêché ma grand-mère, au grand dam de certains membres de sa famille, de voter Oui en 1980.

Du côté paternel, c'est le processus inverse. Mon arrière-grand-père est parti au Manitoba au siècle dernier rejoindre Louis Riel. Cent ans plus tard, il ne doit plus rester grand-chose de la famille Dubuc de Saint-Boniface. Sauf la branche dont je suis issu, qui est revenue vers l'Est. Mais encore là, la moitié des frères et sœurs de mon père ont marié des anglophones, et ont été assimilés. Mes souvenirs des réunions des fêtes, ce sont ces cousins aux prénoms français, André, Anne, mais qui prononçaient leur nom Doubouc.

Je sais peu de cette famille franco-manitobaine, sauf que j'ai découvert son utilité, dans mon travail de journaliste. Dans des discussions musclées avec des Anglo-Canadiens, qui parlent de l'intolérance des francophones, ou de la magnanimité anglophone, rien de tel que de lâcher, « Vous savez, je suis franco-manitobain », pour clouer le bec à un interlocuteur.

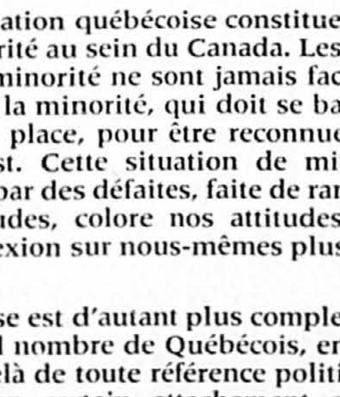
Mais tous ces déplacements, ces mouvements d'assimilation, ces anglos devenus francophones, sans doute métissés au contact de la réserve micmac qui n'était pas loin, ces francophones revenus du Manitoba où ils ont échappé de justesse à la disparition, nous rappellent que le Québec francophone est, et a toujours été, le produit d'un intense brassage. Le terme « de souche » n'a jamais bien défini notre identité, plurielle et complexe.



COLLECTION PARTICULIÈRE

Ma grand-mère maternelle, Jessie Mill, a basculé vers le français après son mariage avec un francophone.

Au cours des 32 dernières années, Le Groupe Quantum a su, par son engagement à l'excellence.....



se distinguer et se classer parmi les agences de recrutement les plus réputées en Amérique du Nord.

Le Groupe Quantum vous offre mille et une possibilités de carrière en ce nouveau millénaire!

quantum esp LE GROUPE quantum ALTERNACARE SERVICES DE SANTÉ

Nous vous souhaitons une année 2000 marquée sous le signe du succès et de l'excellence!

2513185

MONTRÉAL
2000, ave. McGill College
Bureau 1800
Tel: (514) 842-5555
Fax: (514) 849-8846

POINTE-CLAIRE
1, chemin Holiday, tour ouest
Bureau 250
Tel: (514) 694-9994
Fax: (514) 694-0269

LONGUEUIL
1010, de Serigny
Rez-de-chaussée
Tel: (450) 651-1313
Fax: (450) 651-9769

LAVAL
3090, Le Carrefour
Bureau 205
Tel: (450) 973-3332
Fax: (450) 973-1148

ALTERNACARE
Complexe de Santé Reine Elizabeth
2100 ave. Marlowe, bureau 449
Tel: (514) 485-5050
Fax: (514) 485-5040

Le monde où nous voulons vivre / LE BONHEUR



Philippe Cantin

Columnist à la vie urbaine, il est à La Presse *depuis 1988.*

La chanson d'une petite fille

Le bonheur de la découverte

Une nuit glaciale de janvier, sur le Grand Canal, au nord de Shanghai. La cabine du rafiot dans lequel je prends place n'arrive pas à faire écran aux forts vents soufflant du nord. Emmitouflé dans deux chandails et un manteau d'hiver, une tuque enfoncée sur la tête, j'essaie de dormir dans une couchette crasseuse. Le moral chancelant, je me console en pensant que Marco Polo ne profitait sûrement pas de meilleures conditions lorsqu'il emprunta cette voie navigable au XIII^e siècle.

Cinq ans après cette expérience, un des nombreux moments forts d'un séjour prolongé en Chine, je conserve un souvenir extraordinaire de cette nuit infernale. Je crois même que mon sentiment s'approche du bonheur. Étonnant? Pas du tout!

Que serait la vie, dites-moi, sans les immenses plaisirs qu'apportent la découverte et le dépaysement, sans la profonde satisfaction de se mesurer à l'inconnu, sans la joie d'être momentanément privé de ses repères habituels?



COLLECTION PARTICULIÈRE

Au cours des dernières années, j'ai eu la chance exceptionnelle, le grand bonheur, de beaucoup voyager, découvrant notamment la Place Tiananmen de Beijing.

De tout temps, les hommes ont voulu explorer l'univers. Certains ont accompli de grands exploits et ainsi inscrit leur nom dans l'histoire. Une des réussites du siècle qui s'achève, c'est d'avoir rendu accessibles à des millions de gens le plaisir et les difficultés d'arpenter à leur tour les quatre coins du globe.

Un vieux dicton dit : « Partir, c'est mourir un peu. » Pas d'accord. Partir, c'est vivre à plein. Partir, c'est découvrir d'autres gens et d'autres cultures. Partir, lorsqu'on a des yeux pour voir, des oreilles pour écouter et un cœur pour sentir, c'est grisant. Car tout voyage réussi se double d'un autre, à l'intérieur de soi celui-là. Rentrer à la maison les valises pleines d'idées nouvelles et de certitudes brisées, c'est aussi le bonheur.

Au cours des dernières années, j'ai eu la chance exceptionnelle de beaucoup voyager. Du quartier Falls Road de Belfast à la Place Tiananmen de Beijing, de la jungle urbaine de Sao Paolo aux territoires occupés par Israël, des rues bondées du Caire aux beautés de la nature australienne, voilà autant d'expériences qui ont provoqué des ondes de choc dans ma vie. Je sais qu'à chacune de ces escales, j'ai approché le bonheur, le touchant même à quelques occasions.

J'ai aussi effectué un autre voyage, à Montréal celui-là, dans mon rôle de columnist à la vie urbaine. Et j'y ai fait des découvertes qui m'ont touché jusqu'à l'os. La plus significative, c'est ce formidable engagement social qui fait la marque de notre ville.

Dans tous les quartiers, des gens s'activent à aider leurs voisins. Lorsqu'on les rencontre dans les écoles, les centres communautaires, les hôpitaux et les locaux de fortune où un nombre fulgurant d'initiatives sont mises sur pied, on constate que la vie possède un splendide équilibre. Leur souci d'être agents de bonheur leur en procure en effet beaucoup.

Heureusement. Sinon, ce formidable réseau — une de nos plus grandes richesses collectives —, se désagrègerait morceau par morceau. Compte tenu de l'ampleur de nos problèmes sociaux et des limites de l'action gouvernementale, j'ose à peine en imaginer les conséquences.

On craint parfois que l'explosion de la technologie et la rapidité grandissante des moyens de communication diminuent la qualité des rapports entre les humains. Ce danger existe, évidemment.

Mais de plus en plus, des gens posent des actions concrètes pour contrecarrer cette tendance. À une époque où le cynisme triomphe trop souvent, voilà une pensée réconfortante. Et qui apporte autant de bonheur que le mieux réussi des voyages.

Chère Anémone,

Au bureau, l'autre jour, des collègues de ton papa lui ont demandé d'écrire sur le bonheur au XXI^e siècle. « Toi, depuis quelques semaines, ton cœur en est rempli », m'a dit l'un d'eux, afin de me convaincre que je représentais un bon candidat pour traiter de ce sujet. Il évoquait ta naissance, bien sûr, survenue par une journée magique de novembre dernier.

J'ai accepté l'offre. N'empêche, mon trésor, que la tâche m'effraie. Depuis des temps immémoriaux, les humains s'interrogent sur le bonheur. Il suffit d'ouvrir quelques livres pour connaître la définition qu'en ont dressé de grands esprits. Platon, Voltaire, Bossuet, Shaw, Emerson et combien d'autres ont voulu en saisir l'essence ou, parfois, en nier l'existence. Ceux-là, bien sûr, ne t'ont jamais vu dormir, tes petits bras gentiment repliés de chaque côté de ta tête.

Le bonheur, tu le comprendras vite, représente quelque chose d'infiniment personnel. Il évolue au rythme de notre vie et de nos espoirs, certains plus universels que d'autres : aimer et être aimé, mettre un enfant au monde, se sentir utile et apprécié...

En revanche, la recette pour le savourer demeure la même pour tous. Elle a franchi l'épreuve du temps et ne changera pas au prochain millénaire. Le bonheur, on doit le reconnaître lorsqu'il nous visite. Hélas! ce simple principe représente un défi beaucoup plus redoutable qu'il n'y paraît. « Pour le relever, il faut de la sagesse », suggère Ghislaine Théorêt, notaire, humaniste et présidente du Garde-Manger pour tous.

J'ai connu Mme Théorêt l'an dernier, en préparant une chronique sur cette organisation communautaire qui offre des repas à des enfants démunis du sud-ouest de Montréal. Tu sais, Anémone, l'organisme pourrait aussi bien s'appeler Le Garde-Manger du bonheur. Ses activités en produisent en effet beaucoup.

À chaque midi, des centaines d'écoliers retournent en classe le ventre plein d'un bon repas chaud. Les responsables, eux, reçoivent en cadeau le sourire et les confidences des enfants. À mon avis, on ne trouve pas meilleur exemple de solidarité entre les générations.

« Le bonheur est insaisissable, affirme Mme Théorêt. Mais la tolérance nous aide à l'approcher. À ce niveau, nous avons accompli des progrès considérables au XX^e siècle. Il y a 50 ans, par exemple, on condamnait les filles mères. On ne faisait pas appel à la médiation en matière de divorce, et les chicanes à propos de la garde des enfants étaient souvent interminables. On s'est nettement amélioré. Mais il nous reste encore un bout de chemin à parcourir au XXI^e siècle! »

Intriguée par ma réflexion sur le bonheur, Mme Théorêt a demandé à plusieurs des enfants qu'elle côtoie au Garde-Manger pour tous la signification de ce mot. Sans surprise, la question les a figés. Mais au bout d'un moment, une petite fille s'est approchée d'elle, tirant sur sa manche pour attirer son attention. « Le bonheur, ce serait que papa et maman reviennent ensemble... »

Un peu tristement, Mme Théorêt a souri. Elle sait bien que la réconciliation n'est pas toujours possible ou même souhaitable. Elle sait bien que les liens entre deux adultes s'étant jadis aimés prennent parfois une tournure dramatique. Elle sait bien qu'une petite fille ne peut comprendre tout cela.

Mme Thorêt ajoute néanmoins cette réflexion : « Il faut donner aux enfants l'occasion de s'épanouir. Leur bonheur passe inévitablement par des choix de vie responsables des parents. La tolérance, ce n'est pas tout accepter. »

Si, comme les fleurs, le bonheur trouve sa source dans des racines, voilà à quoi elles ressembleraient, Anémone.

■■■

J'ai aussi voulu savoir comment des gens plus jeunes envisageaient le bonheur à l'aube du troisième millénaire.

« Une illusion », m'a répondu Maxime-Olivier Moutier, l'auteur de *Marie-Hélène au mois de mars*, un récit autobiographique dans lequel il raconte sa tentative de suicide et ses semaines d'internement à la suite d'une peine d'amour, en 1995.

— Une illusion, vraiment?

— Oui. Et dont il faut se débarrasser pour vivre heureux. Le bonheur en tant qu'état permanent n'existe pas. C'est un flash, c'est dix secondes qu'il faut saisir lorsqu'elles nous passent sous le nez.

Depuis qu'il a abandonné l'objectif d'être heureux, Maxime-Olivier soutient être bien dans sa peau. « On pense souvent que l'argent est source de bonheur, ajoute-t-il. Les gens le nient, mais regarde ce qu'ils sont prêts à faire pour toucher 20$ de plus! Certains croient qu'ils seront heureux en gagnant 1 million à la loterie. Pourtant, il existe plein de gens riches et malheureux. De la même façon, aucune religion, aucune idéologie, aucun concept ne peut garantir qu'on sera heureux à chaque seconde de notre vie. La quête de ce bonheur risque de nous perdre. »

Maxime-Olivier, un jeune homme aux opinions provocantes, soulève un élément intéressant, Anémone. Je regarde ainsi le choix du magazine *Time* au titre prestigieux de personnalité de l'année 1999, celle de ton arrivée au monde. Il s'agit de Jeff Bezos, champion du commerce électronique, détenteur d'une fortune de 10 milliards US depuis qu'il a lancé Amazon.com, une entreprise de vente au détail sur Internet.

Les nombreuses pages consacrées à la réussite de Bezos ne trompent aucun lecteur : ce que *Time* nous propose, c'est une définition du bonheur non pas caractérisée par l'aide à son prochain, la création intellectuelle ou la découverte scientifique, mais plutôt par l'ampleur du compte bancaire et les régimes d'options d'achat sur des actions.

« Plusieurs des employés d'Amazon.com sont animés par la foi de devenir très riches », nous explique le reportage de *Time*, célébrant ainsi l'arrivée d'une nouvelle ère de spiritualité, celle du bonheur.com, mesurable quotidiennement par la consultation des cotes boursières.

Un jour, Anémone, je te ferai écouter une très belle chanson d'Alain Souchon, auteur-compositeur de son métier, mais d'abord et avant tout poète. Ce bonheur axé sur le désir exacerbé de possession, sur l'espoir d'en avoir « plein nos armoires », il le dénonce de cette expression percutante : « Dérisions de nous dérisoires... »

Voilà, je crois, ce que Maxime-Olivier a voulu m'expliquer.

■■■

J'ai aussi discuté du bonheur avec Brigitte Caron, professeure de littérature au Cégep du Vieux-Montréal et auteure de « La fin de siècle comme si vous y étiez ».

Ce roman attachant raconte l'histoire de quatre amies de la génération X pour qui la vie professionnelle se résume à une désolante alternance entre de courts contrats d'emploi et l'inscription à l'assurance-chômage. « Chez les post-baby-boomers, on appelle ça un plan de carrière... » explique une des héroïnes, dans un des nombreux passages savoureux du livre.

Malgré le regard acéré qu'elle jette sur le monde, Brigitte affiche sa foi en l'homme. « La modernité nous a apporté le rêve d'accéder au bonheur, dit-elle. C'était sûrement difficile d'être heureux lorsqu'on t'envoyait travailler dans une mine à l'âge de 8 ans... »

— Et en 2050, définira-t-on le bonheur de la même façon qu'aujourd'hui?

— Oui, sans doute. Une fois nos besoins essentiels satisfaits — manger, dormir, se sentir en sécurité —, l'amour demeurera le plus important. L'évolution de la société et l'éclatement des familles rendront peut-être sa recherche plus complexe. En revanche, je suis persuadée que des valeurs fondamentales, comme la solidarité et la coopération, prendront une importance additionnelle. Et elles nous apporteront du bonheur. »

Le bonheur en tant qu'état permanent n'existe pas.

D'ici là, Brigitte prévoit cependant une petite révolution dans la quête du bonheur. Il y a 15 ans, rappelle-t-elle, la société a demandé aux femmes d'être des « super women », capables de concilier leur travail, l'éducation des enfants et la tenue de la maison familiale. Désormais, on confronte les adolescents à des exigences aussi lourdes.

« On demande aux cégepiens d'exceller dans leurs études, d'être de bons fils à la maison et roses avec leur blonde, et de travailler 20 heures par semaine pour rencontrer leurs dépenses. Durant mes cours, les téléavertisseurs sonnent sans cesse pour leur signifier un changement d'horaire au boulot ou les convier à un rendez-vous.

« Un jour, à la recherche du bonheur, je pense qu'ils refuseront d'être écrasés comme de la chair à saucisses... Et que leur attitude provoquera une prise de conscience dans notre société, qui roule déjà trop vite. »

■■■

Voilà, Anémone, le résultat de mes recherches sur le bonheur à l'approche du troisième millénaire.

En regardant avec émotion tes premiers sourires ensoleiller ton visage, je fais miens ces propos de LI T'aipo, un célèbre poète chinois dont la vie a inspiré de nombreuses légendes : « Vous me demandez quel est le suprême bonheur, ici-bas? C'est d'écouter la chanson d'une petite fille qui s'éloigne après vous avoir demandé son chemin. »

Grand voyageur, libre penseur, rompu aux plaisirs de la vie, admiré par certains hommes puissants et détestés des autres en raison de sa spontanéité, LI T'aipo a proposé cette définition au... huitième siècle de notre ère! Près de 1 300 ans plus tard, elle conserve toute sa fraîcheur, son actualité et sa puissance d'évocation.

Mon bonheur à moi, Anémone, c'est de savoir que bientôt, à l'image des petites filles de l'Antiquité, tu chanteras à ton tour. Et que l'univers poursuivra sa longue et fascinante marche.



PHOTO AFP

Des amoureux en fuite...

Tristan et Iseult, Roméo et Juliette, Ulysse et Pénélope, tous les grands mythes amoureux universels nous sont venus par la littérature.

Au Québec, Alexis et Donalda, le Survenant et Angélina, Émilie et Ovila, Stéphanie Rousseau et Michel Gagné, les plus beaux couples amoureux, ceux qui sont passés dans l'imaginaire des Québécois, sont venus de la télévision.

Et les visages qu'on pose sur les personnages sont familiers. Andrée Champagne, toute blonde et toute jeune dans un champ écrasé sous le soleil, Jean Coutu, beau grand brummel à la voix chaude et riche, Roy Dupuis, capable d'être Ovila aux yeux de velours et Michel, le journaliste farouchement indépendant qui finira par quitter Stéphanie, la riche héritière d'Émile Rousseau, Marina Orsini, la belle maîtresse d'école du rang...

Un téléroman chasse l'autre, une télésérie en fait oublier une autre mais parfois, des amours s'imposent, durent et deviennent de tout petits mythes pour consommation locale.

Le Québec a découvert Donalda Laloge, Alexis Labranche et Séraphin Poudrier dans un roman de Claude-Henri Grignon, *Un homme et son péché*.

Le roman était chaud, sensuel et l'avarice de Séraphin était fétichiste. Il caressait son or avec une passion qu'il refusait à Donalda. Le téléroman racontait les *Belles histoires des Pays d'en Haut*. Toutes les belles histoires et le désir sourd de Donalda et la déviation sexuelle de Séraphin étaient édulcorés.

Mais que ce soit par le roman, par la radio ou par la télévision, elles sont des milliers de femmes à s'être revues dans le personnage de Donalda. Jeune femme mal mariée, fidèle à un homme qui la possédait au lieu de l'aimer, femme sacrifiant l'homme de sa vie pour accomplir la volonté paternelle.

Donalda s'est-elle permise au moins un seul vrai baiser avec Alexis qu'elle aura aimé jusqu'à la dernière page du roman? Ou jusqu'au dernier message du commanditaire?

Curieusement, le Survenant avait les mêmes caractéristiques que le beau Alexis. Il arrivait de nulle part comme Alexis partira en exil avant de revenir du Colorado. Chez un peuple sédentaire qui passait sa vie sur le même lopin de terre, le Survenant faisait rêver avec le récit de ses aventures et de ses voyages.

Angélina Desmarais est boiteuse, a une coiffure sévère et adore le beau Survenant. Même si le gaillard fait soupirer Bedette Salvail et toutes les femmes du Chenail du Moine, c'est le nom d'Angélina que la mémoire collective des Québécois de 50 ans a retenu.

Jusqu'à la fin, Angélina vivra avec l'angoisse de voir partir le Survenant. Comme si un homme n'était passionnément aimable que libre de partir.

Or, que fait Ovila Pronovost tout au long des *Filles de Caleb*? Il part, il s'en va, il se sauve et, entre deux accouchements, Émilie Bordeleau l'attend ou va le chercher. Toujours cette image de l'homme qui fuit l'engagement, qui rêve aux grands espaces, toujours l'image de cette femme qui s'engage dans l'amour et qui est responsable de la survie du couple.

Tout le Québec est tombé amoureux d'Émilie et d'Ovila, mais tout le Québec a compris que c'était la femme qui voulait l'amour.

Un homme et son péché, *Le Survenant*, *Les Filles de Caleb* racontaient des histoires du passé, *Scoop* faisait vivre un journal et ses personnages dans un Québec moderne.

Une époque différente, des auteurs différents et pourtant que retrouvons-nous encore? Une femme qui aime et qui se bat pour sauver son couple et un homme qui aspire à être ailleurs. Toujours la même constance. Les grands mythes amoureux québécois seraient-ils fondés sur la fuite de l'homme et son refus de s'engager?

Stéphanie Rousseau, jouée par la superbe actrice Macha Grenon, avait tout pour elle. Riche, belle, intelligente et honnête, elle était éperdument amoureuse d'un journaliste déjà blessé par un divorce et farouchement indépendant, Michel Gagné.

Nous avons suivi leurs histoires et leur histoire pendant quatre saisons. Et malgré le désir des auteurs d'écrire une belle fin aux aventures de Stéphanie et de Michel, on aurait dit qu'un mouvement profond de leur inconscient les dirigeait malgré eux vers la fuite du héros. Encore une fois.

Qui connaît mieux son personnage que l'acteur qui entre dans sa peau chaque semaine depuis quatre ans?

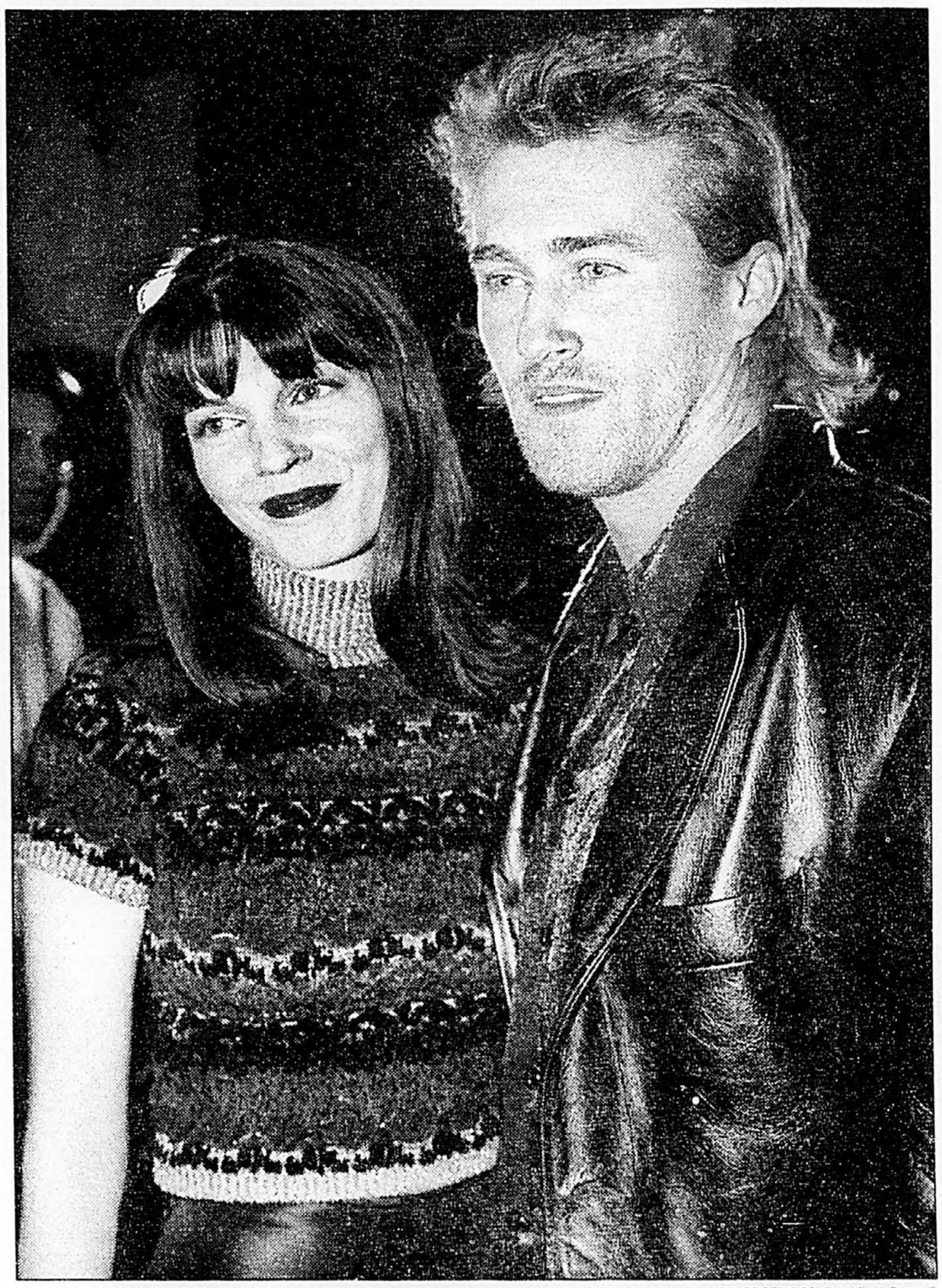


PHOTO DENIS COURVILLE, *La Presse* ©

Macha Grenon et Roy Dupuis ont personnifié, ensemble ou avec d'autres comédiens et comédiennes, quelques-uns des couples célèbres de notre télévision.

Macha Grenon sourit quand on lui parle de cette chère Stéphanie abandonnée dans la toute dernière image de Scoop : « J'avais fait mien le personnage. J'avais compris que Stéphanie était prête à abandonner le pouvoir extérieur, le pouvoir des affaires et de la richesse, pour choisir l'amour, l'intimité, la famille. Et elle courait vers Michel pour lui crier son choix. Elle n'a jamais eu le temps de lui expliquer. Des années plus tard, les gens m'arrêtent encore dans la rue pour me dire comment ils ont eu mal pour Stéphanie... ou pour moi », de dire Macha Grenon.

Stéphanie, la femme québécoise, était prête pour l'engagement. Mais qu'en était-il du héros?

Un midi, nous nous sommes retrouvés avec Roy Dupuis et nous lui avons raconté ce qui arriverait à son personnage jusqu'à l'avant-dernière scène.

– On est rendu là. Qu'est ce que Michel va faire quand Stéphanie va crier son nom à l'aéroport? La regarder et revenir vers elle ou bien faire la sourde oreille et prendre l'avion pour nulle part?

Roy Dupuis est un vrai gars, un vrai Québécois. Il a réfléchi pendant quelques secondes et avec un éclair dans les yeux, il a tranché.

– Qu'elle aille se faire foutre!

Alexis l'exilé, le Survenant toujours prêt à partir, Ovila à la recherche de l'espace perdu, Michel le journaliste qui refuse l'amour et l'engagement, qu'ont donc de si effrayantes les héroïnes québécoises?

Ou que manque-t-il aux héros?



PHOTOTHÈQUE *La Presse*

Donalda (Andrée Champagne) et Séraphin (Jean-Pierre Masson).



Réjean Tremblay

Journaliste à La Presse *depuis 1974, est aussi un auteur prolifique de téléromans et a créé plusieurs héros et héroïnes parmi les plus populaires de l'histoire de notre télévision.*

Arriver à s'aimer...

En apparence, c'était tellement plus facile il y a cent ans.

Un jeune homme de 16 ans trouvait de son goût une jeune fille de 14 ans, les deux familles étaient d'accord, ils se mariaient, il montait dans les chantiers, redescendait après six mois dans les bois, il faisait l'amour sans qu'elle n'enlève sa jaquette, elle avait quatorze enfants, le curé bénissait leur belle famille et ils étaient heureux, disait-on dans la parenté.

Il était le chef de famille, elle lui jurait obéissance le jour de son mariage.

Et que se passait-il quand il était un amant pitoyable? Quand il était un mari noceur? Quand elle cessait d'aimer? Ou quand elle était froide et sèche de cœur? Le curé avait toujours un bon mot pour l'encourager à « accomplir son devoir ». Et ils pouvaient toujours offrir à Dieu leur solitude et leur souffrance intérieure. Dieu éprouvait ceux et celles qu'Il aimait.

On ne divorçait pas, on ne se séparait pas. Unis pour la vie, pour le meilleur et pour le pire. Quand c'était le pire, fallait endurer.

Parfois, il y avait un miracle. Le jeune homme et la jeune fille s'aimait vraiment. Et ils avaient la chance et le bonheur de grandir et de vieillir en s'aimant et en couvant leur grosse famille réunie autour de la table le soir. Le père traçait une croix dans la miche de pain avec son couteau pendant que la mère faisait le service.

Ça devait être l'amour, personne ne posait de questions.

C'était le bon temps, paraît-il...

■■■

Comment se vivait le désir? La séduction? La tentation? L'infidélité? Le pouvoir?

Aujourd'hui, les femmes parlent de ces questions quand elles se retrouvent. Les hommes n'osent même pas aborder ces sujets, les réponses pourraient leur faire peur.

Qu'est l'amour, cent ans plus tard? L'homme et la femme exigent maintenant un désir toujours renouvelé. Il faut avoir le grand frisson lors des premières rencontres, ce qui n'est déjà pas donné, mais en plus, on veut retrouver ce frisson dans un quotidien qui s'étiole pendant des années.



COLLECTION PARTICULIÈRE

En compagnie de Natacha.

Cent ans plus tard, on dirait que l'amour s'est fragmenté en mille autres réalités. On bâtit une relation, on établit un partage, les plus cyniques peuvent même dire qu'on apaise ses névroses avec les névroses de l'autre, on assure un rapport dominant-dominé et on appelle son psy quand on a trop mal.

Faut dire que les vies s'éternisent et qu'en l'absence d'enfants, on se retrouve seul quand on cesse d'aimer l'autre. Ça rend le vide encore plus affolant, encore plus douloureux.

Aujourd'hui, l'amour est souvent confondu avec l'espoir. Espoir que ce sera le bon gars ou la bonne fille, espoir que la passion va se transformer en amour, espoir que ça va durer longtemps, espoir qu'on va arriver à s'aimer soi-même pour aimer l'autre.

Les plus grands cris de détresse concernent sa propre âme si mal aimée. On se sent trop souvent indigne de l'amour.

C'est peut-être là qu'est la clé de l'amour en l'an 2000. Arriver à s'aimer pour pouvoir aimer.

Nous aimerions profiter de cette période de réjouissances
pour remercier nos nombreux clients
de la confiance qu'ils nous ont exprimée
et leur souhaiter nos vœux les plus sincères
pour le début de ce nouveau millénaire.

Joyeux temps des fêtes !

LASERVUE
Marc Mullie MD
Gordon Balazsi MD
Richard Léger MD
(514) 738-6666
www.laservue.net
2612961



Michèle Ouimet

Journaliste à La Presse *depuis 1989, elle a longtemps couvert le secteur de l'éducation.*

Toute une vie sans éducation

Mon grand-père s'appelait Leonardo Tassitano. Il ne savait ni lire ni écrire et il en était fier…

Né en Italie le 9 janvier 1889, il est mort à La Tuque, dans la Mauricie, 77 ans plus tard, foudroyé par une crise cardiaque après avoir avalé une quantité phénoménale d'huîtres.

Ma mère croit qu'il était riche. Il dissimulait, avec un soin maniaque, le supposé magot qu'il accumulait, jour après jour, en vendant des bonbons à la cenne et des œufs dans le vinaigre dans l'épicerie-charcuterie-snack-bar de La Tuque qu'il avait ouverte après avoir trimé dur à la Brown Corporation, une usine de pâte et papier.

Le soir, en compagnie de sa femme, Rosina Gabrieli, il roulait patiemment les piastres qu'il avait gagnées au cours de sa longue journée de travail. Il confectionnait des petites poches et il y glissait ses dollars enroulés bien serrés. Il prenait ensuite un drap et il y cousait les précieuses pochettes. Le matin, il enroulait ce drap autour de sa vaste taille, puis il enfilait ses vêtements. Toute la journée, il se promenait avec sa fortune collée aux flancs. Mon grand-père était petit et énorme, il devait bien peser 200 livres, et personne n'a jamais trouvé que sa silhouette avait un je-ne-sais-quoi de louche.



COLLECTION PARTICULIÈRE

Mon grand-père Leonardo Tassitano, entre ma mère et ma grand-mère, ne savait ni lire ni écrire.

Il avait connu la crise économique de 1929 et, pour lui, il était hors de question de faire confiance aux banques.

Rosina et Léonardo se sont mariés en Italie et ils ont eu sept enfants. Attiré par le rêve américain, mon grand-père a décidé, avec ses deux frères et sa sœur, de quitter la terre ingrate de la province de Cosenza, dans le sud de l'Italie, pour tenter sa chance en Amérique. Il avait tout juste 26 ans. Avant leur départ pour le Canada, les quatre enfants se sont agenouillés avec émotion et ils ont reçu la bénédiction de leurs parents qui, du coup, se sont retrouvés seuls sur leur oliveraie, à un océan de distance de leur précieuse progéniture.

Apprenant que la Brown Corporation embauchait, les quatre frères et sœur sont partis à La Tuque après avoir roulé leur bosse à Montréal et Sherbrooke. À l'usine, ils sont tombés sur un contremaître anglophone un peu borné qui était incapable de prononcer le nom impossible de Tassitano. Croyant avoir affaire à des Espagnols, il a décidé de les appeler Spain. Ce nom est resté et il a même supplanté celui de Tassitano. Mon grand-père n'a jamais protesté et il n'a jamais vécu cela comme une humiliation. Après tout, c'était le pouvoir de l'argent qui avait parlé.

Mon grand-père n'aimait pas l'école. « T'as pas besoin de ça! » lançait-il à son fils aîné qui rêvait d'entreprendre de longues études. Il disait que c'était une perte de temps. « Dans ma vie, se plaisait-il à raconter, j'ai été à l'école trois jours et la maîtresse n'était jamais là. »

Il avait péniblement appris le français, qu'il parlait avec un accent terrible, et il signait son nom d'une écriture tremblotante. Mais il savait compter. Ma mère se rappelle qu'il prenait des commandes au téléphone. Il tenait maladroitement son crayon et il barbouillait des signes qu'il était le seul à comprendre.

Rosina, elle, n'a jamais appris le français. À la maison, tout se passait en italien. À La Tuque, ils étaient pratiquement les seuls immigrants. Lorsque ma mère a commencé l'école, elle ne parlait qu'italien et les enfants riaient d'elle. Ils la traitaient de « macaroni-spaghetti-italienne ». Ma mère se réfugiait dans les toilettes en pestant contre la cruauté de ses camarades. À la fin de sa troisième année, mon grand-père a décidé de l'envoyer à l'école anglaise. Il trouvait qu'elle était assez grande pour marcher quatre milles par jour. L'anglais, croyait-il, était la langue des affaires et du succès, le symbole du rêve américain, et il fallait bien faire quelques sacrifices pour l'apprendre.

Après sa septième année, mon grand-père a retiré ma mère de l'école et il l'a envoyée travailler comme vendeuse dans le magasin de vêtements de son frère. Des années plus tard, bien après son mariage, ma mère est retournée aux études et elle a terminé sa 11e année. Pour elle, c'était important, très important.

Mon grand-père était fier de lui. Il s'est toujours vanté d'être le meilleur homme du Québec. Il s'en pétait les bretelles. Il était heureux et, dans la maison, il chantait à tue-tête des airs populaires italiens. Il était satisfait. Il avait réussi sa vie sans éducation.

L'école a besoin de calme

Pierre Lemaire a enseigné le français pendant plus de 30 ans dans les écoles secondaires publiques de Montréal. En juin, il a pris sa retraite, ulcéré par les bureaucrates du ministère de l'Éducation qui n'en finissent plus de pondre des programmes qui découpent la matière en milliers d'objectifs et qui dictent aux enseignants comment faire un pas dans leur classe.

Ce n'est pas la première fois que Pierre Lemaire monte aux barricades pour dénoncer « l'approche communicative » tant prisée par le ministère. Pour lui, le programme de français est une honte, une imposture, et si rien n'est fait pour corriger le tir, peu d'adultes maîtriseront leur langue dans 20 ans. Pierre Lemaire est un être entier, habité par la passion de son métier. Lorsqu'il dénonce le ministère, sa voix enfle et sa colère éclate.

J'ai demandé à Pierre Lemaire de me parler de l'enseignement du français à l'école dans 20 ou 30 ans. Qu'apprendront les élèves? Continueront-ils à bouder les grands auteurs et à lire des articles de journaux et des modes d'emploi sur des boîtes de conserve? Devront-ils encore, avant d'écrire, « analyser leur situation de communication », « se situer en tant qu'émetteur » et « déterminer les caractéristiques psychologiques, sociales et cognitives de leur destinataire »? Tâteront-ils toujours leur vécu pour finalement pondre un texte « signifiant » bourré de fautes? Le ministère laissera-t-il tomber ses folies pédagogiques pour revenir à un enseignement plus classique?

Non, croit Pierre Lemaire. Pire, précise-t-il, le ministère vient tout juste d'accoucher d'un nouveau programme basé sur « l'apprentissage sur le tas » qui, depuis 1980, fait des ravages parmi les étudiants qui ne savent toujours pas, à la fin de leur secondaire, ce qu'est un verbe pronominal ou un complément d'objet direct parce qu'on ne le leur a jamais appris systématiquement.

On s'est rencontrés dans un café, quelque part en octobre avant que la neige ensevelisse Montréal. Pierre Lemaire était déjà installé à une table, un café dans une main et le nouveau programme du ministère dans l'autre, un pavé de 329 pages qui détaille, avec une précision maniaque, le tout nouveau concept de compétence transversale.

Cette première mouture touche, pour l'instant, les élèves du préscolaire et du premier cycle du primaire et elle circule dans les écoles à titre expérimental. Pour Pierre Lemaire, ce programme se résume à un supermarché de compétences et d'habiletés vide de contenu.

« Le ministère prône encore la même philosophie, déplore-t-il. J'apprends en faisant des projets et à travers ces activités, j'attrape des bouts de savoir. Mais ça ne marche pas. Pour maîtriser une langue, il faut transmettre les règles, comme les accords du féminin et du masculin, du singulier et du pluriel. Il faut les apprendre systématiquement jusqu'à ce que ça devienne un réflexe, un automatisme. Tu construis ton savoir, en allant du plus simple au plus complexe. Parlez-en à la petite Geneviève Jeanson (double médaillée d'or au championnat du monde de cyclisme). Elle a passé des heures à s'entraîner et à répéter les mêmes gestes. On ne s'en sort pas. Et ça doit se faire au début, dès le primaire. On n'a pas le choix, sinon tu es cuit et les enfants n'apprendront rien. Le ministère nous impose une pédagogie infernale qui nous enferme dans des projets où on essaie, mine de rien, de passer des contenus. »

« Avant, il y avait une grammaire classique commune, poursuit-il. Aujourd'hui, tout est éclaté et certains grammairiens inventent des mots, des concepts, comme les compléments de phrase. Éventuellement, il n'y aura plus de vocabulaire commun, ni de cours magistral. Le professeur deviendra un accompagnateur et les enfants devront travailler seuls. »

Et tous ces changements surviennent au moment où le corps professoral est renouvelé de fond en comble. Les vieilles maîtresses, qui sont dans les écoles depuis 30 ans et qui ont vaillamment résisté aux modes du ministère, prennent leur retraite. « La jeune génération va essayer cette nouvelle pédagogie. Dans 10 ans, ils vont se rendre compte que c'est de la merde et ils vont reprendre notre bataille là où on l'a laissée, nous, les *vieux*. Mais pendant ce temps, on aura sacrifié une génération d'étudiants. »

Et dans cette génération, il y a ma fille. Elle a fait son primaire et son secondaire dans des écoles publiques de la défunte CECM. Jamais elle n'a eu à apprendre par cœur des règles de grammaire ou la déclinaison des verbes, jamais on ne lui a vraiment expliqué la nature et la fonction des mots, jamais elle n'a fait d'analyse grammaticale. Ou si peu. Au secondaire, elle écrivait des textes d'opinion sur des sujets parfaitement insignifiants, collés sur son vécu. Elle devait suivre une liste de consignes tellement serrées, inutiles et insipides, que tout élan créateur était brisé. Le secondaire lui a désappris l'écriture.

Pierre Lemaire est aussi virulent lorsqu'il attaque la formation des maîtres. « On n'apprend pas aux futurs enseignants à maîtriser leur matière, comme le français, les mathématiques ou l'histoire. On leur montre plutôt comment l'enseigner, en oubliant le contenu. On fait du pédagogisme à outrance et les didacticiens sont de joyeux bandits. C'est de la fraude et les intellectuels le savent, mais ils se taisent. »

La plupart des intellectuels se sont effectivement tus. Sauf Jean Larose. Professeur d'études françaises à l'Université de Montréal, il s'est fait traiter de tous les noms parce qu'il a osé fustiger l'éducation « axée sur la communication et l'expression du vécu » dans son livre *L'Amour du pauvre*.

« Cet enseignement, a-t-il écrit, produit des esprits conformistes, souvent bouillants d'aspirations innovatrices (…) mais incapables de concevoir d'autres réalités que celles de leur milieu et de leur expérience immédiats. Parce que les mots leur manquent, parce que les formes leur manquent, ils (les élèves) se trouvent souvent sans originalité au moment de concevoir (…) condamnés à réinventer le bouton à quatre trous et à refaire pour eux-mêmes toutes les découvertes de la vie intellectuelle en se croyant les premiers à avoir eu chacune de leurs idées. »

J'ai rencontré Jean Larose à la librairie Olivieri, dans le quartier Côte-des-Neiges. Pierre Lemaire le connaît de réputation et il partage ses convictions. Larose, lui, n'a jamais rencontré Lemaire. Il ignore qui il est. Et pour cause, Lemaire n'a jamais publié d'essais, ni suscité la controverse en annonçant aux animateurs de la défunte émission *La Bande des six* qu'il allait décortiquer leur incompétence. Comme Larose l'a fait en soulevant des vagues dont il ne veut plus parler aujourd'hui.

Les étudiants seront-ils encore condamnés à réinventer le bouton à quatre trous dans 20 ans?

« Ça va continuer de se dégrader, répond Larose en touillant son café. On assiste à un constant affaiblissement de la transmission de l'héritage culturel et littéraire. Et pas seulement au Québec. En France, par exemple, une personne sur trois est incapable de reconnaître la sainte Vierge sur un tableau religieux. La littérature sans l'héritage chrétien, ça fait un énorme trou.. »

« Il faut admirer pour apprendre, ajoute-t-il. Si vous utilisez des formes inférieures pour enseigner, si, par exemple, on apprend le français en lisant des articles de journaux ou des modes d'emploi, c'est trop pauvre. C'est une erreur pédagogique profonde. C'est comme si on enseignait la géographie avec des prospectus de voyage. Au Québec, on a un parti pris antilittéraire, anti-intellectuel et contre-culturel. Tout l'héritage du passé est suspect. On n'enseigne pas le français, on fait son procès, on l'inculpe. »

Jean Larose croit qu'il faut fermer l'école. Présentement, elle est ouverte sur le monde. Une ouverture béante qui nuit à la transmission du savoir. Tout y rentre, la publicité, le monde entier. « L'école a besoin d'être fermée sur elle-même pour transmettre les connaissances, note-t-il. Quand vous voulez écrire un livre, vous fermez vos portes, vous vous concentrez et vous n'invitez pas 1000 personnes. L'école a besoin de calme, d'avoir sa propre rumeur et non celle, énervée, du monde extérieur. Dans l'école d'aujourd'hui, il n'y a aucune distance, ça va avec le vécu. »

Jean Larose ignore de quoi sera faite l'école de demain, mais si elle poursuit sa trajectoire, il n'est pas question qu'il y envoie son fils de un an et demi. Plutôt l'expédier en Suisse ou en Australie.

> « Dans 20 ans, l'écart va s'accroître entre une élite ultra-cultivée et une masse de jeunes de plus en plus désarmée. »

Pierre Lemaire non plus n'est pas très optimiste. « Dans 20 ans, l'écart va s'accroître entre une élite ultra-cultivée et une masse de jeunes de plus en plus désarmée qui va payer pour les folies pédagogiques du ministère. »

Pierre Lemaire aime les jeunes. Il s'est attaché à ces grands délurés qui ont déferlé, année après année, dans sa classe. Il a résisté aux assauts pédagogiques du ministère et il a fait lire *L'Étranger* d'Albert Camus à ses grands de cinquième secondaire même s'ils protestaient. « Ils ont soif de grandes œuvres. *L'Étranger* de Camus créait une onde de choc dans la classe. Ils se questionnaient sur l'indifférence apparente du personnage principal devant la mort de sa mère. On avait de grandes discussions. Ils apprenaient à penser, à écrire leur pensée et à la dire en trouvant les mots justes. »

Pierre Lemaire est soulagé d'avoir pris sa retraite, mais il s'ennuie de ses étudiants. « Les jeunes dégagent une énergie, un enthousiasme. C'est la vie, la force brutale de la vie. Les cinq premières minutes du cours me manquent, ces cinq minutes où il faut aller les chercher. C'est le plus beau moment du métier. Pas besoin de créer 56 projets. Suffit de leur parler de la vraie vie, de les faire rigoler un peu. Après, ils sont à toi. Et dans 20 ou 30 ans, ça sera toujours là… »

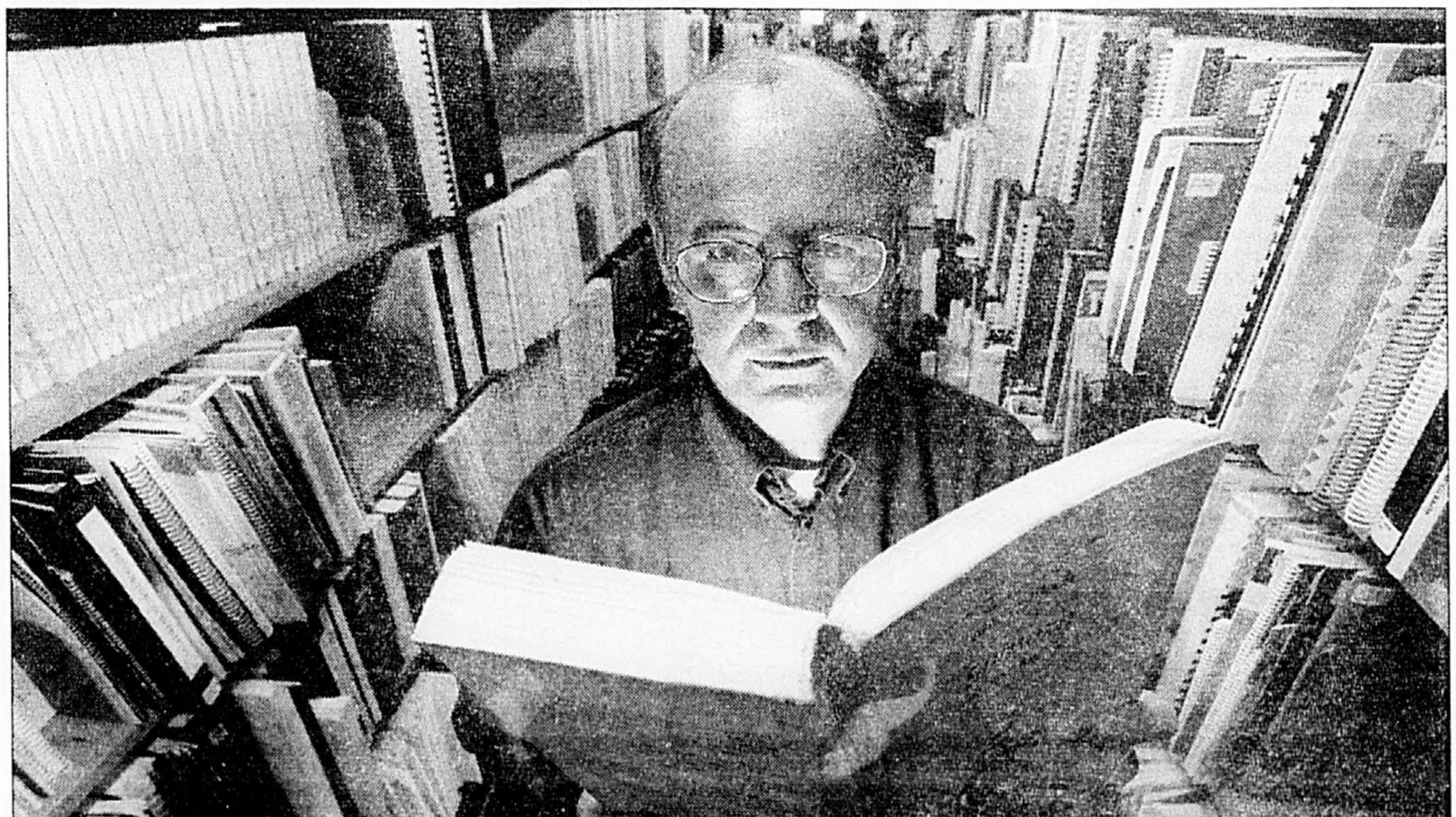


PHOTO MARTIN CHAMBERLAND, *La Presse* ©

Pierre Lemaire, professeur à la retraite, est un être entier, habité par la passion de son métier. Lorsqu'il parle de l'enseignement, pour dénoncer le ministère de l'Éducation, sa voix enfle et sa colère éclate.



PHOTO AP

Mère Teresa, qui tient ici un enfant né sans bras, a fait parler d'elle a son corps défendant, mais elle y a vu l'occasion de recruter d'autres sœurs qui, comme elle, porteraient leur foi tranquille au chevet des malades.

Une leçon de choses

On se sent bien quand on est bon. C'est un sentiment qui nous donne de l'importance. Un sens à notre vie. La bonté n'est pas dépourvue de plaisir, au contraire. On la sent fort comme quand on reçoit une médaille. La bonté n'est donc pas toujours désintéressée. Mais le geste est beau!

L'altruisme est un sentiment digne. Une attitude noble. Une grandeur d'âme. C'est une attitude qui ne pousse pas dans les arbres non plus. Il peut venir de l'innocence. Il peut venir de l'exemple et de la pédagogie. Le résultat n'est cependant pas garanti. Comme ce vieillard déçu qui me parlait un jour de son fils unique en assurant qu'il avait constamment tenté de développer chez lui l'altruisme. Ce fils le surprenait chaque jour, au contraire, par la force de son égocentrisme.

Il est des exemples de charité et d'humanité uniques au monde. Des personnages qui se font connaître par leur grandeur d'âme. Ils sont des exemples, des modèles. Ils donnent des conférences ou écrivent des livres pour compléter le message de leur vie.

Il est des exemples de charité qui se vivent dans l'ombre. Certains personnages obscurs ne calculent pas le temps, ni l'énergie ou donnent selon leurs capacités et les moyens. Ces valeureux qui se portent au secours des plus faibles, des plus petits, ont une autre vertu, celle de l'anonymat. Et de la tendresse!

Les biens de la terre appartiennent aux gens de la Terre. Les richesses et les talents. Le devoir de chacun est de tenir une sorte de comptabilité et d'offrir à l'autre ce qui lui revient.

«Donne un jouet aux pauvres», m'ordonnait ma mère. Je craignais chaque Noël d'entendre cette demande incontournable. Nous étions pauvres, les jouets n'étaient pas si nombreux déjà. Voilà comment la charité s'apprend dans la famille. Et quelquefois par la force!

La charité est comme la solidarité. Elle est révolutionnaire. Elle vise la justice. Elle n'agit pas à la surface des choses, même si l'action semble insignifiante. La charité c'est de l'amour : elle peut mener à une joie qui forme des chaînons d'une grande chaîne.

J'ai connu une comédienne de renom qui accompagnait des mourants du sida. J'ai rencontré des Grands Frères dévoués, discrets, compétents.

L'humble couturière de l'ouvroir de la paroisse ne fait pas parler d'elle. Son nom n'est pas Lady Di.

Adrénaline et chrétienté

Mère Teresa de Calcutta a fait parler d'elle à son corps défendant. Nantie d'un certain pouvoir médiatique par leadership naturel, elle a n'a pas protesté devant le flot de flashs. Elle y a vu l'occasion de recruter d'autres sœurs comme elle, qui porteraient leur foi tranquille au chevet des malades, le jour où elle serait partie. C'est sa foi qui l'inspirait.

Le réflexe d'aider tient souvent à la quantité d'adrénaline sécrétée par les glandes surrénales et qui fait agir devant l'impossible. Le quidam qui saute tout habillé pour sauver un enfant de l'eau glacée pourrait donner sa vie dans ce geste; il n'en a cure. On ne sait pas s'il est catholique, athée ou musulman. C'est un homme tout simplement. Un homme solidaire.

Chaque être veut se sauver. Et veut sauver. On croit à l'échange d'une vie fluide qui garantit une protection. La justice immanente! Lorsque j'étais petite, aujourd'hui encore peut-être, les indulgences jouaient ce rôle. Si j'étais méchante, j'étais malheureuse, comme menacée. Un peu de bonté et de charité et le tour était joué, j'avais en banque assez d'indulgences pour renverser la vapeur. Donnant, donnant.

La charité c'est de l'amour : elle peut mener à une joie qui forme des chaînons d'une grande chaîne.

Nous sommes si riches et par ailleurs si pauvres! La fortune et le pouvoir ne protègent personne, disait Pascal. En dépit de cette menace, vécue dans toutes les périodes de l'Histoire, rien ne change véritablement chez les nantis. Les pauvres sont la lie d'une société de riches qui préfère les hauteurs, les bureaux avec vue sur la montagne, les maisons cossu aux rideaux de fer. On achète la paix sociale en donnant aux pauvres ce qu'il faut pour leur silence. Depuis plus de 25 ans que dans un certain quartier de la Ville, on investit des millions et des millions pour sortir ses habitants de la misère. Si on y regarde de plus près, les seules vraies personnes plus riches dans cette histoire sont celles qui dirigent ces projets. Voir les effets seulement et non les causes de la misère. C'est peut-être un mauvais calcul.

On a pensé à un système universel de charité qui prend les commandes et le contrôle de la situation. Cette démarche est indispensable, certes, parce que le monde est grand. L'État, les organismes de charité dans la conjoncture actuelle offrent au moins une bonne conscience aux entreprises, aux individus qui se croient peut-être tranquilles avec ce geste du chéquier.

«Il demeure que le seul moyen de se purifier de l'illusion qui se glisse parfois dans l'amour-charité, c'est l'engagement prochain et non pas lointain; l'engagement limité, incarné, et pour commencer l'attention à son plus proche prochain, sa famille», écrit le philosophe Jean Guitton.



PHOTOTHÈQUE *La Presse*

Le philosophe Jean Guitton insistait sur l'amour du «plus proche prochain».

Pour les aimer, les enfants, les adultes, ce n'est pas toujours si facile. Sur tous les fronts les grands humanistes apportent avant tout le réconfort. Le rêve c'est de s'unir avec eux pour que la solidarité du monde s'exerce. Et la justice, enfin! Faire rire un vieux c'est agir comme mère Teresa. Embrasser un pauvre ne donne pas la lèpre. Il n'y a plus de petites ni de grandes actions.

Et se parler est le grande geste d'humanité par excellence. Au lieu de faire le sourd, l'étranger, celui qui a peur du dernier venu au travail, ou qui craint d'être le vieux parmi les jeunes. Aller vers cet autre, qui n'appartient pas à la bande, qui semble moins brillant, ou moins beau, et lui tendre la main.

Pour qu'ils n'aient peur de rien, qu'ils donnent, qu'ils sautent à l'eau comme des héros, qu'ils soient indulgents et chaleureux, généreux, les enfants ont besoin de plus grands qu'eux, ceux qui peuvent indiquer où sont les écueils, où sont les étoiles.

Dans de telles dispositions les enfants pourront tout faire, y compris pardonner.

Ce qui est peut-être le début d'un certain bonheur.



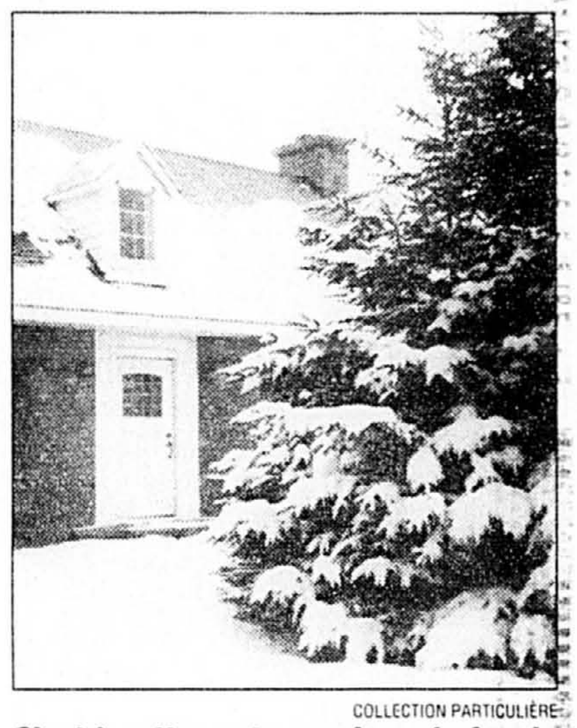
Anne Richer

Journaliste à La Presse *depuis 1968, elle est présentement à la division des Affaires sociales.*

La leçon de l'innocence

L'hiver il descendait chaque jour de la montagne. L'été, à cause de la chaleur, il restait prostré contre le tas de ferraille qui jonchait le sol du terrain de ses parents.

On le remarquait sans le voir. On l'appelait Jean sans savoir si c'était son prénom véritable. Jean sonnait aux portes de hasard lorsqu'il avait faim. Cette semaine-là il a jeté l'ancre chez moi. Il surgissait derrière la haie immense, s'emparait du heurtoir avec violence. J'étais généralement seule à la maison durant les vacances des Fêtes. Après le déjeûner j'allais faire du ski. J'avais 14 ans.



COLLECTION PARTICULIÈRE

C'est à cette porte que Jean, le fou du village, est venu frapper pendant l'hiver de mes 14 ans.

J'ouvrais à Jean, hirsute, la silhouette dégingandée et immense, le front large à le prendre pour un poète, l'œil bleu clair comme une agate et pourtant vide. Comme une coquille vide. Ses mitaines pleines de trous, sa vieille bougrine sur les épaules tombait par terre au contact de la chaleur. À la recommandation de ma mère je lui avais ouvert. «Donne-lui à manger et ensuite dis-lui gentiment de partir.»

Jean jetait ses fesses gelées sur le banc de quêteux et m'observait préparer la soupe poulet et nouilles. On conversait, dans une langue étrange et secrète. Il se levait parfois pour faire quelques pas. Il avalait sa soupe d'un trait, fébrilement. Si fébrilement qu'à peine une minute plus tard il courait vers la porte du jardin. En chemise et en bas, du haut de ses six pieds il vomissait dans la neige.

Il en fut ainsi toute la semaine. Chaque jour, quoi qu'il mangeât, il vomissait. Le vendredi, le jardin de neige blanche était marqué de flaques jaunâtres comme celles d'un chien qui aurait marqué son territoire.

Je restais là à l'observer, c'est tout ce que je pouvais faire, et lui tendais une serviette. Il avait peur et il était ému. J'apprenais que recevoir est parfois aussi difficile que donner.

J'ai compris aussi pourquoi on disait que Jean était fou. Un fou du village. Un parmi des dizaines d'autres au Québec à cette époque. Des fous harcelés, aimés d'une certaine manière. Que se passait-il dans ce Québec campagnard? Consanguinité, hérédité, accident génétique? Un jour ils ont été pris en charge. Avant que l'État les rejette à la rue. Qu'est devenu Jean? Il est mort quelques années plus tard. D'un cancer sans doute. La tête et l'estomac sont souvent intimement liés.

Je n'ai pas eu peur de Jean. C'est aujourd'hui qu'on a peur des fous. Je me sentais utile auprès de lui dans le souci de lui offrir une soupe qui ne soit pas trop chaude. Ce qu'il m'a laissé de plus précieux fut de comprendre ce qui est différent. D'apprendre que la misère morale appartient à notre humanité. Et que personne n'est à l'abri.

Le passage de l'an 2000

nous amène à réfléchir sur les années passées et futures. L'évolution technologique est impressionnante. Nous apportera-t-elle vraiment ce que l'on recherche? Nous nous devons peut-être de faire un retour aux sources et aux valeurs de base. De plus en plus, entreprises et individus auront un rôle primordial à jouer : contribuer à notre communauté d'affaires.

Notre contribution chez ACF Ressources humaines est d'offrir un service de placement professionnel et de qualité. C'est aussi d'établir une communication étroite et soutenue auprès de nos candidats et de nos partenaires d'affaires. Le tout régi par notre valeur première : être à l'écoute et comprendre tous besoins en matière d'emploi.

- *Placement permanent et temporaire*
- *Placement cadre et postes spécialisés*
- *Services d'impartition*
- *Sélection personnalisée et tests informatisés*
- *Logiciels spécialisés en ressources humaines*

ACF RESSOURCES HUMAINES À l'écoute

une entreprise de valeurs.
1010, rue Sherbrooke ouest
Bureau 405
Montréal, (Québec) H3A 2R7
Tél.: (514) 845-5150
Télec.: (514) 845-7622
info@acfresshumaines.ca

2812978

Le monde où nous voulons vivre / LA FAMILLE



Yves Boisvert

Journaliste à La Presse *depuis 1988, affecté au Palais de justice, il est père de trois jeunes garçons.*

Des héros qui s'ignoraient

Mes grands-parents étaient des héros qui s'ignoraient. Il fallait un peu d'héroïsme pour fonder un village avec 10 autres familles et un curé, au milieu des épinettes d'Abitibi, en 1917. Et il fallait s'ignorer splendidement pour y avoir 16 enfants.

Léonidas, le père de mon père, était fromager de métier. Il a rencontré Léonie Audet sur le train qui devait l'emmener retrouver sa fiancée. Il ne s'est pas rendu à destination...

Léonidas et Léonie avaient déjà cinq enfants quand ils sont partis d'une Beauce miséreuse pour fonder La Sarre. Mon grand-père se voyait agriculteur. Il est plutôt devenu commerçant de bois et a créé l'« Abitibi Lumber » : pour être pris au sérieux en affaires, il fallait un nom anglais!

Mon père, Marcel, était le quinzième. On le surnommait Chien d'or. Un jour, adulte, il demanda à Léonie si elle avait été contente d'être enceinte de lui. « Ça faisait longtemps que j'étais fatiguée », a confessé Léonie. Mon père, qui se voyait en éternel Chien d'or de sa maman, en fut tout étonné...

Ont-ils choisi ou subi leur vie? Quels choix avaient-ils, au fait? Le mot loisir n'avait pas cours. La contraception leur était inconnue. L'Église les poussait.

« Nos parents savaient, sans pouvoir le dire, que ça n'avait pas de bon sens humainement; c'était de l'esclavage, un peu; mais ils ne pouvaient pas faire autrement. Et puis, ils s'aimaient et ils avaient la foi. Dans le temps, c'était normal, au Québec » dit ma tante Adrienne, qui, elle, a connu 15 grossesses.

Normal? Cette normalité-là allait sans doute avec bien des peines, bien des souffrances, bien des silences. Mais combien de joie, aussi. Quand on aura fait le compte, bien inutile, des « pour » et des « contre » — qui veut revivre cela? — , il restera encore à dire la force de caractère, le dépassement que supposait cet athlétisme familial. Lever à cinq heures pour faire le pain et chauffer le poêle, deux services pour nourrir famille et cousins de passage, laver, habiller, éduquer tout ce monde...

Mes grands-parents ne vivaient pas pour eux. Ils vivaient pour leurs enfants, pour « les autres », pour la parenté. Pour une autre vie, de l'autre côté. « S'oublier » était un devoir.

Mon grand-père a bien réussi à vendre ses épinettes et mon père a eu la chance de faire ses études de médecine. À 27 ans, il écrit à Léonidas pour lui demander de financer ses études en psychiatrie.

Léonidas n'avait qu'une cinquième année, mais il avait les idées bien enlignées. « Il faut que tu te mettes bien dans la tête », lui répondit-il, en ce 28 mars 1950, que si tu veux te spécialiser « pour avoir beaucoup d'argent, avoir un beau bureau et faire une vie agréable », alors tu fais fausse route. Mais « si tu désires te spécialiser pour rendre plus de services à tout le monde », d'accord. « Il faut que tu t'oublies pour penser à l'humanité. »

L'instruction est une bonne chose, écrit Léonidas, mais « je ne voudrais pas que tu t'en serves pour exploiter le public. Les prix des (médecins) spécialistes sont scandaleux. Mets-toi dans la tête que ta science ne t'appartient pas; elle appartient au public qui paie pour les expériences. » Mon père, je crois, a bien obéi.

Le 15 juillet 1950, il a épousé ma mère, Jeanne, une fille de La Sarre elle aussi, la troisième d'une famille de neuf — seulement! Ma mère a donné naissance à sept enfants, entre 1951 et 1964. Je suis le dernier.

Mes grands-parents ont vécu des temps héroïques, mais dans une vie de village encore relativement innocente, entre l'église et la parenté. Mes parents, comme ceux de bien des baby-boomers, avaient un pied dans le Québec traditionnel catholique, l'autre dans la modernité. Un grand écart pas de tout repos.

Ils ont vu éclater cette vieille société en quelques années, arriver la télé, les manifs, le macramé, le végétarisme, le rock'n roll, la mari, Karl Marx ou le gourou Maharadji pouvaient venir souper sans invitation.

Je pense à la vie de mes grands-parents, à celle de mes parents, je regarde la nôtre, qu'on n'imagine pas sans un minimum d'hédonisme, puis celle de mes trois enfants, qui commence à peine, et j'ai l'impression que bien plus qu'un siècle me sépare de Léonidas et Léonie. Mais j'aime aussi à penser que, par-delà ces années, quelque chose s'est transmis jusqu'à leurs arrière-petits-enfants, de cet amour de la vie.

L'économiste familial

Ils n'avaient pas de plan, pas de mission. Seulement le goût d'avoir un enfant malgré leur infertilité. Ils voulaient adopter un bébé, et vite. Cela les a menés en Corée, au début des années 1970. Ils ont adopté leur première fille, Catherine.

Ils ont remis ça. Quatre autres fois. Ce furent Élisabeth, puis Jérôme, Laura et Thomas. Pierre Fortin, économiste à l'UQAM, et Michèle Fortin, grande patrone de la télévision française à Radio-Canada, ont donc cinq enfants, de 25 à 13 ans. « Si la Corée n'avait pas fermé ses portes à la fin des années 1980, on en aurait probablement eu un sixième... » confie Pierre Fortin.

Pourquoi — ou comment — fait-on une si grosse famille, quand on a une vie professionnelle aussi prenante? C'est ce qu'on a voulu savoir en rencontrant le père de famille... et l'économiste.

« C'est ce qu'on appelle en jargon, stratégique, de la planification séquentielle : on aime l'expérience et on recommence; comme manger une pointe de gâteau au chocolat et recommencer. Sauf qu'on n'a jamais eu mal au cœur! »

Il faut trois choses pour vivre avec bonheur cette vie de famille, dit-il : « d'abord, de l'énergie; ensuite, de la flexibilité, et enfin un sens de l'organisation. C'est peut-être la flexibilité, le plus important. Comme j'enseigne à l'université, je peux travailler beaucoup à la maison et maîtriser mes horaires. Sans ça, ce n'est pas évident qu'on aurait pu se permettre d'avoir tant d'enfants.

« J'entends des gens dire : on n'est pas là souvent, mais c'est la qualité de la présence qui compte. Bullshit! Il faut que tu sois là, et souvent, surtout dans les 10 premières années de l'enfant, là où il forme sa personnalité. C'est là que se développent les liens avec les parents, que s'installe cette confiance qui est toujours là même quand il y a des tensions à l'adolescence.

« Ça suppose des choix. Je prends moins de cafés dans les corridors avec les collègues, j'évite les séminaires qui m'emmerdent, je participe moins à la vie du département. »

Ce projet familial ne répondait à aucun impératif moral : « Nous voulions des enfants, c'est tout. Il y a tellement de plaisir à les voir se transformer, surmonter des embûches, connaître des succès. Et ce qui est absolument incroyable, c'est l'extraordinaire diversité des tempéraments et des personnalités. La première est une artiste qui travaille comme graphiste; la deuxième étudie en administration et a un tempérament de femme d'affaires; le troisième est un philosophe; la quatrième étudie en informatique; le cinquième (en première secondaire)... est un joueur de soccer! »

Alcooliques du travail

« Michèle et moi sommes tous les deux passionnés par notre travail. Elle, par le développement culturel franco-canadien; moi par la recherche, l'enseignement et la communication. Si nous n'avions pas eu d'enfants, nous aurions travaillé tous les deux 70 heures par semaine, sept jours sur sept.

« Les enfants nous tiennent les deux pieds sur terre. Ils nous ont empêché de faire une crise cardiaque à 40 ans et de nous retrouver chez le psychiatre à 45 ans. Ils nous ont permis de diversifier nos activités et de garder un équilibre physique et mental. Nous sommes un peu une caricature de famille, nous le vivons peut-être un peu plus intensément, mais c'est la même chose pour toutes les familles.

« Ce n'est pas juste un altruisme. De plus en plus, les enfants vous apportent. La famille n'est pas quelque chose de figé : les relations parents-enfants sont aussi importantes quand l'enfant a 25 ans et les parents 60 (il en a 55). C'est un échange intertemporel. »

Économies d'échelle

Avouons-le, une famille de cinq enfants par les temps qui courent tient du phénomène. « La notion de mérite ne veut pas dire grand chose là-dedans. Et puis, s'occuper d'un enfant c'est presque aussi prenant que de s'occuper de quatre à la fois. On fait économies d'échelle quand on a plusieurs enfants! »

Reste que cet enthousiasme n'est pas partagé par tous. Plusieurs facteurs, y compris religieux, peuvent expliquer que le Québec soit passé d'une moyenne de 4 enfants par femme en 1960 seulement à environ 1,5 aujourd'hui (plusieurs pays occidentaux ont un indice de fécondité encore plus bas). Mais Pierre Fortin voit que cela dépend beaucoup de facteurs technologiques.

« Premièrement, la transition de l'économie du secteur manufacturier et agricole à celui des services a fait que l'on pouvait soudainement produire de plus en plus avec de moins en moins de force musculaire; les femmes qui voulaient travailler pouvaient le faire. »



PHOTO MARTIN CHAMBERLAND, *La Presse* ©

Pierre Fortin, avec son plus jeune fils, Thomas (2e à partir de la droite) et quelques copains de l'école secondaire Durocher, à St-Lambert.

Deuxièmement, note-t-il, la technologie du foyer a progressé énormément. Le vieux gag d'Yvon Deschamps, dont la mère « ne travaille pas parce qu'elle a trop d'ouvrage », était une réalité : faire la lessive, le ménage, la cuisine est devenu beaucoup moins lourd. L'entretien d'une maison prend peut-être une dizaine d'heures par semaine là où il en fallait 60 ou 70 avant. Cela libérait d'autant la femme et lui donnait la possibilité de sortir de la maison.

« Troisièmement, dit-il, la technologie de la reproduction (du stérilet aux anovulants) permet d'ajuster le nombre d'enfants au nombre désiré; la femme contrôle son environnement de reproduction, elle a de plus en plus de temps libre et le marché du travail a besoin de main-d'œuvre pour satisfaire la progression de la consommation.

« La seule contrainte pour sortir de la maison, ce sont les enfants. Autrefois, les tâches étaient tellement prenantes qu'en avoir deux ou cinq ne faisait pas tellement de différence. Aujourd'hui, plus tu as d'enfants, moins tu peux travailler.

« L'autre aspect, c'est l'argent. Les revenus ont une incidence sur le taux de natalité. Nous, nous avons eu assez d'argent pour élever cinq enfants sans compter; nous avions deux salaires de la classe moyenne qui ont toujours augmenté. Mais les dix dernières années ont été très dures pour les jeunes ménages. Entre 1975 et 1995, chaque nouvelle cohorte de jeunes qui arrive sur le marché du travail a un salaire inférieur à la précédente en commençant. Pourtant, les Québécois sont de plus en plus éduqués. De fait, les jeunes Québécois sont le groupe le plus scolarisé en Amérique du Nord! Le gouvernement a amélioré le sort des familles à très faible revenu, mais pour la classe moyenne, la fiscalité est une des pires au monde pour les familles. »

« Autre facteur important : l'instabilité du couple. Le couple est plus fragile au Québec qu'ailleurs. Est-ce qu'on bâtit une famille avec un couple qui dure en moyenne cinq ou six ans? L'arrivée des femmes sur le marché du travail a fait du milieu du travail un formidable marché de formation et déformation des couples. Je ne dis pas de ramener la femme à la maison : je ne fais qu'observer un fait. Les filles issues des familles monoparentales ont vu leur mère souffrir; elles reportent leur première grossesse dans l'attente d'une stabilité de couple qui ne vient parfois jamais. »

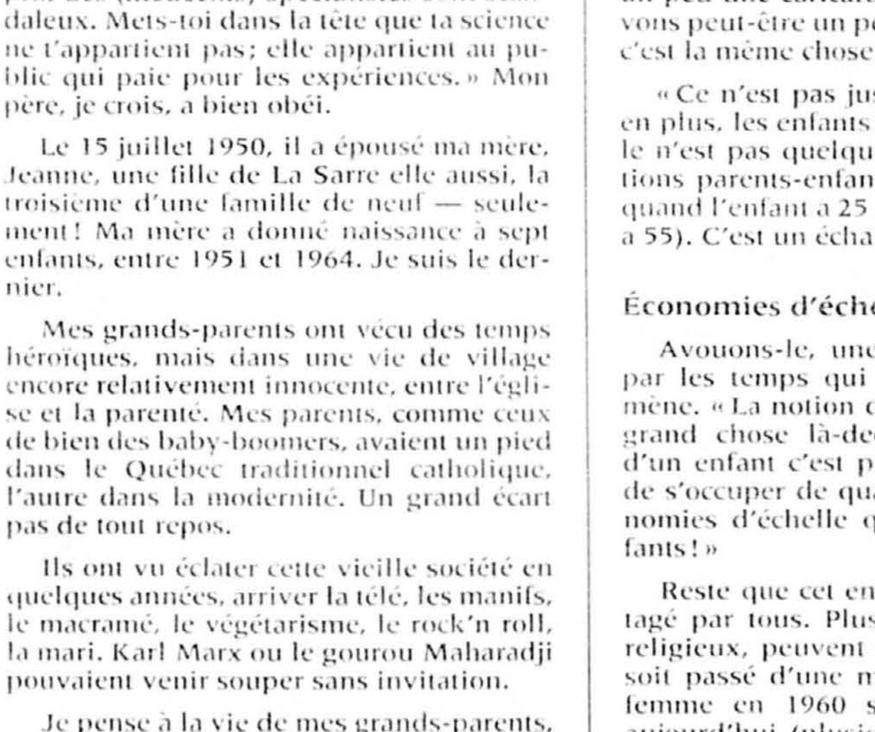
Sauf pour le poids politique déclinant du Québec et la transition des baby-boomers à la retraite, les cris d'alarme sur la faible natalité au Québec n'émeuvent pas Pierre Fortin. « Ça ne m'inquiète pas tellement. Je me dis que j'ai fait ma part; ceux qui sont tellement inquiets, qu'ils la fassent eux aussi! »

Et puis, dit-il, « l'instinct des gens est d'avoir des enfants; c'est biologique, c'est presque irrésistible. La seule façon d'avoir une victoire sur la mort, c'est en donnant la vie à des enfants. »



COLLECTION PARTICULIÈRE

Mes grands-parents maternels, Paul et Blandine Bélanger, avec leurs six premiers enfants. Ma mère Jeanne est devant son père, en robe blanche. Photo prise à La Sarre autour de 1930.



COLLECTION PARTICULIÈRE

Mes grands-parents Boisvert, Léonidas et Léonie, avec les 13 de leurs 16 enfants qui ont survécu.

Mon père, Marcel, est appuyé sur le bras gauche de Léonidas.

Photo prise à La Sarre, Abitibi, en 1926.

Le monde où nous voulons vivre / L'ENFANT

Le droit à l'imperfection

« Pourquoi on les appelle petits monstres quand ils sont réveillés et petits anges quand ils dorment ? » [1]

La dramaturge Jasmine Dubé a mis ces mots dans la bouche du papa, à la toute fin de sa pièce *Petit Monstre*. Et à ce « pourquoi », elle ne donne pas de réponse. Elle n'en a pas. Elle l'assume d'ailleurs fort bien. Car si elle avait un souhait à formuler pour le prochain millénaire, ce serait, justement, de se donner le droit de dire : « Je ne sais pas. » De dire : « Je me suis trompée. » De dire : « J'ai changé d'idée. »

Bref, elle ajouterait un point à la charte des droits, ceux de l'homme comme ceux de l'enfant : le droit à l'imperfection. « En nous disant imparfaits, nous, les adultes, nous donnons à nos enfants la permission d'être imparfaits », affirme-t-elle. Le droit de ne pas savoir. De se tromper. De changer d'idée. « La perfection est trop lourde à porter, poursuit-elle. Et on ne perd pas la face quand on se remet en question. Peut-être doit-on par contre descendre du piédestal sur lequel nous avons l'impression de devoir être devant nos enfants. »

Elle dit « nous » mais ceux qui connaissent Jasmine Dubé savent qu'elle n'a jamais trôné sur ce genre de socle. On le comprend aisément quand on sait que son coup de foudre pour les enfants — qu'elle a eu le jour où, en tant que comédienne, elle a joué devant eux — elle l'a eu non pas pour leur angélisme et leur ingénuité (?!) mais pour leur spontanéité. Et leur impertinence.

Depuis, elle considère le monde comme vraiment composé d'adultes et d'enfants — et non d'adultes et d'adultes en devenir. Nuance. « Je vois les enfants comme mes égaux. Ils vivent en même temps que nous les mêmes événements que nous. Je refuse de les tenir à l'écart de la vie », affirme-t-elle. Et parce qu'elle en avait assez de voir ses « égaux » assis devant de jolis spectacles où le cliché rivalisait avec la morale, devant de gentilles pièces de théâtre qui sentaient la condescendance et le jugement de Celui-qui-sait sur Celui-qui-saura, Jasmine Dubé a pris la plume.

Il y a maintenant 16 ans qu'elle écrit la vie. La vie-tendresse d'une matinée que Papa voudrait grasse et Fiston, mouvementée (*Petit Monstre*). La vie-vitesse d'une maman-pompier qui passe son temps à éteindre des feux au travail comme à la maison (*Le Bain*). La vie-solitude d'une ogresse qui ramasse les peines des enfants, combat sorcières et loups-garous et devient ainsi le bourreau des bourreaux des enfants (*La Bonne Femme*). Et puis, la vie-déroute de la petite Sylvie, agressée par un homme aux mains baladeuses (*Bouches décousues*, qui a donné son nom à la compagnie de théâtre dont Jasmine Dubé est la cofondatrice). La vie-amertume d'une fillette blessée vivant dans un corps de femme (*Pierrette Pan, ministre de l'Enfance et des Produits dérivés*). La vie-(dés)espoir d'une enfant perdue en mer (*L'Arche de Noémie*).

« Je vois les enfants comme mes égaux. Ils vivent en même temps que nous les mêmes événements que nous. »

La vie côté lumière et côté nuit, donc. Puisque les enfants habitent les deux. « Nous portons tous des blessures d'enfance, même ceux qui disent avoir eu une enfance heureuse, dit Jasmine Dubé. L'un n'empêche pas l'autre. Mais c'est plus confortable de faire comme la bonne vieille autruche. On ne veut tellement pas déterrer ses vieilles blessures qu'on préfère tout bonnement s'enterrer soi-même, la tête dans le sable, et magnifier l'enfance. » Et de ranger la nostalgie dans le même tiroir (ou poubelle ?) que la perfection.

Par contre, la dramaturge ajouterait bien la souplesse sur la liste des résolutions du jour de l'An. Pas la souplesse qui s'acquiert avec l'exercice (en tout cas, pas qu'elle) mais celle qui est nécessaire pour sauter avec un minimum de grâce du piédestal ci-haut évoqué. La souplesse d'un l'adulte qui permet à l'enfant de discuter, de négocier et de risquer — ce, sans pour autant baisser les bras, courber le dos et montrer du doigt... comment va la rengaine, déjà ? Ah, oui ! L'école où l'on n'apprend plus rien, la télévision qui incite à la violence, Internet qui mélange tout, etc. Facile. Et puis, montrer du doigt, c'est pas beau. C'est en tout cas ce qu'on apprend aux enfants.

« Être adulte, c'est être responsable. Être parent, c'est être responsable. Les enfants ont besoin d'être entourés de gens responsables. Nous le savons tous. Même les enfants. » Ainsi, seule dans sa barque, perdue au milieu des flots, Noémie, quand elle pense à ses parents, ne revendique pas le droit de vie et de mort — de on et de off, quoi ! — sur la télécommande. « *Je n'ai plus personne pour me protéger, gémit-elle. Personne pour me dire de faire attention. De me couvrir pour ne pas prendre froid.* » [2]

« Négocier ? Discuter ? Et puis quoi, encore ! grince alors Pierrette Pan, exaspérée. *Les enfants, on leur donne un centimètre, ils veulent un kilomètre ! On leur donne un cornet de crème glacée, ils veulent le pôle Nord ! On leur donne la liberté d'expression, on peut plus placer un mot !* » [3] Là, Jasmine Dubé grimace. Elle sait à quel point le discours de sa ministre de l'Enfance contribue à véhiculer le mythe de l'enfant-roi. Car selon elle, c'est d'un mythe qu'il s'agit là : « Les enfants n'ont pas de pouvoir. Ils n'ont pas d'argent, ne votent pas. Malgré tout ce qu'on dit, ils ont une bien petite place dans notre société. Peut-on parler d'enfants-rois simplement parce qu'il existe, pour eux, plus d'accessoires et de produits dérivés qu'il y en avait autrefois ? »

Et ceux de demain, alors, bouts d'chou (couronnés ou pas) de l'an 2000, sur quoi et qui « régneront »-ils ? « Faudrait d'abord savoir s'il y en aura, des enfants et des années 2000 ! se moque Sylvie du haut de ses huit ans. *Peut-être qu'il va y avoir une guerre ou une bombe nucléaire.* Comment ça, je suis sérieuse ? *Les autres enfants pensent aussi à ces choses-là. On n'en parle pas toujours pour pas faire peur à nos adultes, mais on y pense tous.* » [4]

Hé, que ça peut être sérieux, un enfant ! Pour les grandes choses — à l'échelle planétaire : « Pourquoi la pollution ? Pourquoi la guerre ? » Et pour les très grandes choses — à l'échelle de leur nombril : « Pourquoi t'es pas venue me chercher à la garderie ? T'avais promis. On dirait que je suis un enfant qui sert à rien. » Jasmine Dubé sourit. Ses fils ne la lui ont jamais servie, celle-là. Ils auraient pu. Combien de fois s'est-elle imaginée dans la peau de Madame Pin-Pon — la pompière qui court vingt feux à la fois pour, finalement, se retrouver avec des brûlures d'estomac et arriver à la maison en égrenant, telle une litanie : « *Le travail, le travail, le travail ! Je suis comme un sandwich : une mince tranche de Pin-Pon, coincée entre une tranche travail et une tranche de Fiston.* » [5]

D'où une dernière résolution. Une vraie dernière. Pas une dernière comme dans : « Une dernière histoire, *pleeeaaase* ! » : « Passer, avec les enfants, du temps qui n'est pas du temps obligé », propose Jasmine Dubé. Je sais que c'est un cliché... mais j'y crois vraiment. » D'accord pour superviser les devoirs et aller acheter (encore ?!) une nouvelle paire de bottes. Mais après, pourquoi pas une lecture partagée au coin du lit, une sortie au théâtre ou une folle descente à skis dans la poudreuse ? Ou, mieux encore, une grande chasse à la sorcière — *ingrédient principal d'une soupe excellente pour combattre les bobos, les bactéries, les boursouflures, les bourrelets, le boudin et la baboune* ! [6]

Juré craché (dans la soupe, si on veut), une vraie partie de plaisir en perspective. Et on ne se dispute pas pour savoir qui a attrapé la plus grosse sorcière ou dans quel chaudron on va la faire cuire ! De toute manière, à ce jeu-là, les enfants sont imbattables. Petits monstres, va !



PHOTO MARTIN CHAMBERLAND, *La Presse* ©

Jasmine Dubé entourée de quelques-uns de ses personnages : le Petit Porcelet de porcelaine avec son Grand Garçon de peluche (Denys Lefebvre), Madame Pin-Pon (Sylvie Gosselin et France Dansereau), Noémie (Suzenne Lemoine) et Petit Monstre (Guy Jodoin).

(1) Extrait de *Petit Monstre* (Leméac).
(2) Extrait de *L'Arche de Noémie* (Lanctôt Éditeur).
(3) Extrait de *Pierrette Pan, ministre de l'enfance et des produits dérivés* (Leméac).
(4) Extrait de *Bouches décousues* (Leméac).
(5) Extrait de *Le Bain*.
(6) Extrait de *La Bonne Femme* (Leméac).



Sonia Sarfati

Journaliste à la division des Arts et spectacles depuis 1997, elle est aussi un des auteurs pour enfants les plus prolifiques au Québec.

Tu comprendras quand tu seras grande...

C'était dimanche. C'était sûrement dimanche puisqu'une partie de la famille avait quitté Toulouse pour nous rendre visite dans notre coin de campagne.

Je devais avoir six ans. Non, sept. Sept, parce que j'étais capable de lire toute seule le gros livre bleu sur la couverture duquel s'étalaient les mots *Les Contes d'Andersen* en lettres d'or. Dorées serait plus juste. Mais pour moi, elles étaient d'or.

Il était d'ailleurs posé sur mes genoux, ce bouquin énorme... qui ne l'était peut-être pas tant que ça. J'étais assise au salon pendant que les grands s'installaient juste à côté, dans la salle à manger que nous, les enfants, venions de déserter.

Ce jour-là, autour de la table, la discussion était particulièrement enflammée. Tellement, que même Pépé ne s'était pas endormi au bout de la table, après la salade et avant le fromage.



COLLECTION PARTICULIÈRE

Mon enfance toulousaine.

J'ai dressé l'oreille. J'ai écouté. J'écoutais toujours. Je ne pouvais m'en empêcher. Même si je savais l'inquiétude qui, invariablement, en découlait. Serais-je un jour capable, me demandais-je à chaque fois, d'utiliser tous ces mots qui sortaient naturellement de leur bouche et dont je n'avais pas le moindre début de l'ombre de l'idée du sens ?

Puis, comme par miracle, j'ai pris pied dans leur conversation. Deux mots revenaient dans leurs échanges. Deux mots que je connaissais. La droite. La gauche. Mais pourquoi le ton montait-il ainsi ? Droite. Gauche. Gauche. Droite. Un vrai match de boxe verbal.

Mes mains ont alors, lentement, quitté le livre. Je me servais de la gauche pour le tenir ouvert et de mon index droit pour suivre les lignes. Je les ai étudiées pendant un bon moment. La droite. La gauche. Des mains ordinaires. Des mains comme toutes les mains. Qu'avaient-elles de si spécial pour, aujourd'hui, provoquer un tel emportement chez les grands ? Bon, je pouvais comprendre que Papa défende la gauche : il était le seul à l'utiliser pour manger. Mais encore...

Pendant une accalmie, je me suis donc levée. Le livre est resté sur le canapé. Je me suis approchée de la table. Je voulais savoir ce qui les énervait tant à propos de la main droite et de la main gauche. À qui ai-je posé la question ? Trou de mémoire. Mais je me souviens de la réponse. « Tu comprendras quand tu seras grande. »

Le temps a passé. J'avais 10 ans quand Papa et Maman ont décidé que nous quitterions notre campagne du sud de la France pour nous installer à Montréal. À l'école, tout le monde m'enviait. Pourquoi, moi, malgré les propos rassurants et emballés de mes parents, j'avais cette boule dans la gorge à l'idée de laisser Pépé, Mémé, les cousines, les cousins (oui, même les cousins !), les copines, le chien Rex et les trois hérissons que nous venions d'adopter, mes frères et moi ? « Tu comprendras quand tu seras grande », m'a répondu mon professeur en me faisant ses adieux.

Bien voilà, nous y voici ! Je suis grande (enfin... en autant qu'on puisse l'être quand on mesure 1,54 m) depuis déjà quelques années. Et, tel que prévu par « mes » adultes, j'ai compris. Je me fiche aujourd'hui de la droite et de la gauche : je suis ambidextre. J'ai adopté Montréal au moins autant qu'elle m'a adoptée, même si je préfère toujours le cassoulet à la poutine. Pas mal, non ?

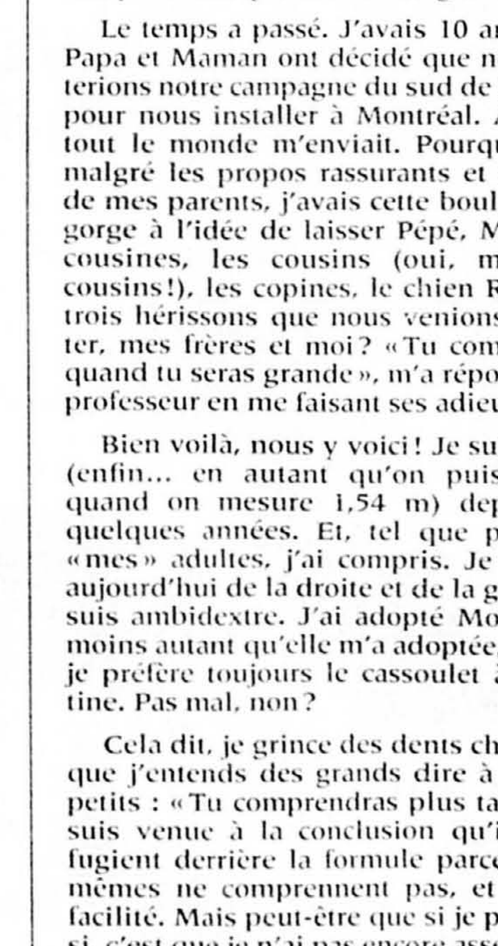
Cela dit, je grince des dents chaque fois que j'entends des grands dire à des plus petits : « Tu comprendras plus tard. » J'en suis venue à la conclusion qu'ils se réfugient derrière la formule parce qu'eux-mêmes ne comprennent pas, et non par facilité. Mais peut-être que si je pense ainsi, c'est que je n'ai pas encore assez grandi.

F.FARHAT LUNETTERIE

Toute l'équipe des Lunetteries F. Farhat souhaite à sa fidèle clientèle une année 2000 heureuse et prospère.

Grâce à vous, l'avenir des Lunetteries F. Farhat est tout aussi prometteur que son passé glorieux!

Le fondateur M. Fouad Farhat



2814562

Montréal demain



Michel Marois
Coordonnateur aux projets spéciaux depuis 1998, après dix années aux sports, il se passionne pour l'architecture.



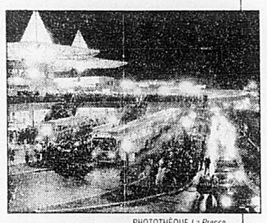
Expo 67 : l'art d'apprivoiser la ville… et le monde

Ne pas trouver son chemin en ville est inintéressant, il n'y faut que de l'ignorance, rien d'autre. Mais s'égarer dans une ville, comme on s'égare dans une forêt, cela réclame un tout autre apprentissage.

Walter Benjamin, *Chronique berlinoise*, 1932

C'est pendant l'Expo 67 que j'ai appris à m'égarer en ville. J'avais tout juste dix ans, des airs d'enfant sérieux, une curiosité qui tardait à s'exprimer.

L'Expo m'a ouvert les yeux. Les gens des autres générations diront ce qu'ils voudront, je suis convaincu que c'est la mienne qui a le plus profité de l'Expo 67.



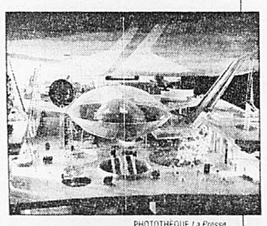
PHOTOTHÈQUE *La Presse*

Chaque soir, les milliers de visiteurs devaient patienter en longues files pour emprunter les transports en commun.

Cet été-là, armé de mon passeport rouge, j'ai découvert le monde. Il avait la forme d'une cité futuriste, multiculturelle, multiethnique et grouillante d'une vie que je n'avais encore jamais imaginée.

Au grand désespoir de ma mère, je rentrais parfois après minuit, bien après mes amis qui eux étaient rentrés avec le coucher le soleil. Le plus souvent seul, je ne me lassais jamais de flâner dans ces allées qui représentaient, pour moi, les rues d'une ville idéale. J'allais au hasard, entrant partout où la foule n'était pas trop importante, réservant mes visites des pavillons vedettes pour les matinées ou les soirées.

Je ne sais plus très bien combien de fois j'ai visité l'Expo. Aujourd'hui, j'ai l'impression que j'y ai passé mon été ! Chose certaine, j'ai vu et revu chacun des pavillons, retournant à celui de l'URSS, le plus impressionnant de tous pour un garçon de mon âge, lors de chacune de mes visites. J'ai découvert des pays, entendu des langues nouvelles, appris ce qu'était le polymer[1]. Sans vraiment le réaliser à l'époque, j'ai vu ce que les grands architectes étaient en mesure d'inventer, quand on leur en donnait les moyens. Je restais de longs instants fasciné devant le pavillon de l'Allemagne, avec sa toile de métal et de plastique, conçu par Frei Otto, ou devant celui des États-Unis, le fameux dôme géodésique de Buckminster Fuller.

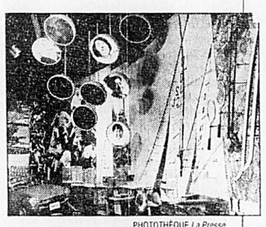


PHOTOTHÈQUE *La Presse*

Une maquette de l'intérieur du pavillon de l'URSS, l'un des plus « futuristes », selon les critères de l'époque.

Plusieurs fois par jour, j'empruntais l'Expo-Express et le monorail qui reliaient les différents sites de l'Expo. J'aurais pu marcher, mais ces petits trajets dans des wagons parfois bondés, parfois déserts s'inscrivaient dans un apprentissage complexe de la ville et de toutes ses facettes. Quant, plus tard, j'ai découvert les métros des grandes villes du monde, j'ai retrouvé les mêmes impressions confondues d'anxiété et de ravissement.

Quiconque a vécu l'Expo 67 en a gardé un souvenir indélébile marqué par la ville et par le style de vie urbain. À New York, à Tokyo, à Sydney ou à Paris, dans les grandes villes du monde, c'est toujours l'esprit d'Expo 67 qui m'a guidé dans mes promenades. Et chaque fois que j'ai découvert un bâtiment intéressant, un musée captivant, une boutique singulière, ce sont toujours un peu des souvenirs d'enfance que j'ai retrouvés.



PHOTOTHÈQUE *La Presse*

Le pavillon du Japon rappelait les grands exploits des Jeux olympiques de Tokyo, qui s'étaient déroulés en 1964.

Si, aujourd'hui, j'ai l'impression d'être chez moi dans toutes les villes du monde, je le dois à cet été magique. Et c'est aussi grâce à l'Expo qu'un voyage au lac St-Jean est pour moi bien plus dépaysant qu'un séjour à Londres…

J'ai conservé pendant des années la documentation que j'avais amassée tout au long de l'été 67 dans les pavillons de l'Expo. Mon passeport, bien sûr, mais aussi une tonne de brochures mi-touristiques, mi-éducatives. Une dizaine d'années plus tard, étudiant en science politique, j'ai ressorti les petites plaquettes de Lénine et de Marx que j'avais ramassées au fameux pavillon de l'URSS, sans même savoir de quoi il s'agissait. Comme quoi on peut être curieux et ignorant.

Bien des années après que j'aie quitté la maison, mes parents ont fait le ménage dans mes traîneries. Ils n'ont conservé que mes cartes de hockey et mes modèles réduits. Sûr qu'il ne fallait pas jeter ces trésors, mais j'aurais bien aimé qu'ils gardent aussi quelques souvenirs de l'Expo 1967…



PHOTOTHÈQUE *La Presse*

La toile de plastique et de métal du pavillon de l'Allemagne, conçue par le célèbre architecte Frei Otto.

(1) L'industrie du polymer commanditait l'un des pavillons et, avant de le visiter, je me suis demandé pendant plusieurs semaines de quoi il pouvait bien s'agir.

Au tournant de l'an 2000, une partie de plus en plus importante de la population du globe vit en milieu urbain. Dans les pays développés, l'expérience de la ville détermine l'existence de plus de 75 % des habitants et ce pourcentage dépassera 80 % au cours des dix prochaines années.

S'interroger sur le monde où nous voulons vivre revient donc, pour la plupart d'entre nous, à s'interroger sur l'avenir de la ville. Montréal demain, c'est à la fois un regard vers l'avenir et une question pleine d'incertitude.

Nous avons donc demandé à huit architectes et urbanistes, parmi les plus en vue de la métropole, de nous dire ce qu'ils aimeraient changer à Montréal s'ils en avaient la possibilité. La plupart d'entre eux ont prêché pour une revalorisation de l'architecture, de la création et d'une certaine forme de beauté dont il faut bien reconnaître qu'elles ne sont pas toujours au rendez-vous de nos paysages urbains.

C'est donc tout à la fois une liste de prédictions, de rêves et de voeux pieux que vous pouvez consulter dans l'infographie ci-dessous.

Gilles Saucier, architecte

Se préoccuper davantage de la qualité architecturale de ce qui se construit

« J'aimerais qu'on revoie la façon dont les contrats sont octroyés présentement. La tendance actuelle privilégie le rôle des promoteurs, au détriment du celui des architectes. Notre rôle est dévalorisé, alors que nous devrions pouvoir diriger les projets, comme cela se fait partout à l'étranger. Les grands immeubles sont devenus les cathédrales de l'an 2000. Il faudrait qu'on se préoccupe davantage de la qualité architecturale de ce qui se construit.

« On n'a qu'à prendre l'exemple des hôpitaux. Des projets d'envergure sont actuellement à l'étude pour développer de grands centres hospitaliers à Montréal et à Québec. Les architectes devraient être impliqués dans ce processus, mais ils ne le sont pas. Pourtant, il m'apparaît évident (et cela devrait l'être pour tout le monde) que personne n'a envie de travailler, et encore moins d'être soigné, dans un lieu rébarbatif. La question n'en est pas une d'argent; pour le même montant, les autorités peuvent faire quelque chose de beau ou quelque chose de rébarbatif.

« Un autre exemple intéressant est celui de la Cité du multimédia. Ce projet est bien lancé. Il y a beaucoup d'activités dans ce secteur et de nombreux développements sont prévus. Il faudrait toutefois qu'on parvienne à établir un équilibre entre la dimension immobilière et la dimension multimédia. Pour l'instant, l'immobilier est prédominant et rien ne marque vraiment de façon évidente la fonction de ce secteur. Il manque encore l'image multimédia. »



L'Hôtel-Dieu

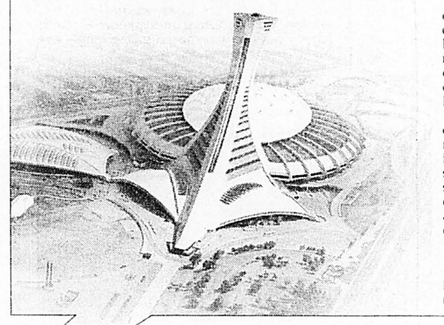
PHOTOTHÈQUE *La Presse*

Philippe Lupien, architecte

Remplacer le Stade olympique par une grande bibliothèque…

« La première chose que j'aimerais changer, si j'en avais la chance, c'est le Stade olympique. On pourrait le remplacer par une grande bibliothèque et récupérer l'argent qu'on aurait sauvé pour construire bien d'autres choses!

« Par ailleurs, on parle beaucoup de l'étalement urbain et de la nécessité de trouver des solutions pour ramener les gens en ville. Dans cette veine on pourrait modifier les règlements d'urbanisme de façon à permettre la construction d'immeubles de quatre étages dans des quartiers comme le Plateau Mont-Royal.



« On pourrait aussi encourager, avec des concours, les travaux et les recherches sur les matériaux pour des équipements de base comme les trottoirs, les lampadaires.

« C'est souvent dans ces équipements qu'une ville réussit à se donner une identité propre, une signature. Il y aurait sûrement moyen de faire des choses intéressantes à Montréal si on nous en donnait la possibilité. »

Le Stade olympique

PHOTOTHÈQUE *La Presse*

Michel Barcelo, urbaniste

Un concours pour concevoir une nouvelle forme d'habitation unifamiliale

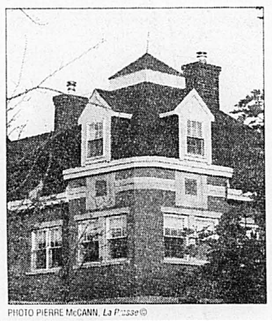


PHOTO PIERRE McCANN, *La Presse*©

« J'aimerais qu'on organise un concours pour encourager les architectes à concevoir une nouvelle forme d'habitation unifamiliale, plus compacte, qu'on pourrait construire en ville, ce qui contribuerait à réduire l'étalement urbain. Un nombre important de gens préfèrent s'installer en banlieue à cause du type d'habitation, parce qu'ils recherchent le modèle classique du bungalow avec un grand terrain. L'absence d'un modèle alternatif plus approprié aux espaces urbains empêche plusieurs familles de rester ou de revenir en ville.

« Dans d'autres villes, à Berlin par exemple, de tels concours ont été organisés avec succès. Ici, on ne trouve encore que quelques prototypes. Certes, il y a eu des projets intéressants du côté du Nouveau Saint-Laurent, mais il faudrait selon moi que le modèle soit tricoté plus serré. »

Le Nouveau Saint-Laurent

Stéphane Pratte, architecte

Des quartiers adaptés aux nouveaux styles de vie urbains

« J'ai l'impression qu'on assiste depuis quelques années à un retour en ville. Le phénomène des lofts n'est pas nouveau, mais le style de vie qui lui est associé commence à influencer les activités dans plusieurs quartiers de Montréal : le plateau, la rue Saint-Denis et, surtout, la rue Saint-Laurent au nord de Sherbrooke. De plus en plus de gens ont pris l'habitude de toujours souper à l'extérieur, d'où l'expansion et le développement des activités commerciales reliées à la restauration et aux divertissements dans les secteurs dont on vient de parler. »



PHOTOTHÈQUE *La Presse*

ExCentris

Louis Lemay, architecte

Intégrer les fonctions de résidence et de bureau au centre-ville

« L'un des grands défis du développement de Montréal consiste, selon moi, à concilier les fonctions de bureau et de résidence au centre-ville. Le secteur à l'ouest du Palais des congrès s'est beaucoup développé récemment avec le nouveau bâtiment de l'IATA et le Centre de commerce mondial. Le plus gros problème qui reste dans ce secteur, c'est l'autoroute Ville-Marie. Un projet intéressant consisterait à développer, à l'est du Palais des congrès et au-dessus de l'autoroute sur deux ou trois kilomètres, un vaste complexe qui intégrerait les fonctions résidentielle, commerciale et immobilière de part et d'autre d'un axe piétonnier qui serait un grand parc. Les résidences donneraient sur le parc, alors que les commerces et les bureaux auraient leurs facades sur les rues.

« Un tel projet amorcerait un mouvement de récupération des rives du Saint-Laurent, vers l'est, au-delà du Vieux-Montréal et des projets en cours. Dans quelques années, lorsque les activités du port de Montréal auront été relocalisées dans l'est, on pourrait poursuivre la récupération avec un axe fort de développement. »



Le Centre de commerce mondial

PHOTOTHÈQUE *La Presse*

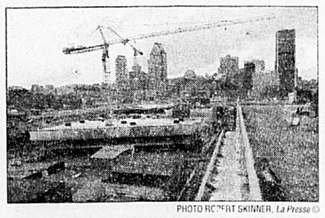
Anne Cormier, architecte

Poursuivre le retour en ville dans le respect de l'écologie

« En espérant que la période de prospérité économique se poursuive, on peut souhaiter que le retour en ville constaté dans d'autres villes américaines, à Detroit par exemple, se produise également à Montréal. Le développement du Vieux-Montréal et des secteurs situés de part et d'autre témoigne déjà de ce renouveau. La Cité du multimédia, les transformations le long du canal Lachine et plusieurs autres projets sont autant d'indices de la vitalité actuelle du secteur immobilier.

« Ceci dit, il faudrait que ce développement, ces transformations se poursuivent dans le respect de l'écologie. Les vieux bâtiments sur lesquels nous travaillons nous rappellent qu'on peut, qu'on doit, construire pour longtemps. Il faut donc s'intéresser au choix des matériaux, à la qualité du travail. Ces remarques s'appliquent d'ailleurs aussi bien aux nouvelles constructions.

« Puisqu'on parle des vieux bâtiments, j'aimerais exprimer le vœu que les gens fassent preuve d'une plus grande ouverture en matière d'architecture. Des organismes comme Héritage-Montréal ont accompli et accomplissent encore aujourd'hui un travail essentiel. Mais il ne faudrait pas que le respect du passé soit mis en opposition avec la possibilité de faire autre chose. On sent un glissement depuis quelques années vers une telle ouverture. Souhaitons qu'il se poursuive. »



La Cité du multimédia

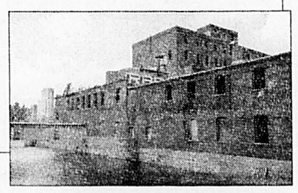
PHOTO ROBERT SKINNER, *La Presse*©

Jean-François Potvin, architecte

Remplacer les occupants de l'hôtel de ville… pour sauver les règles d'urbanisme!

« J'aimerais intervenir à l'hôtel de ville, non pas pour changer le bâtiment, mais bien ses occupants! L'administration actuelle est en train de liquider le service d'urbanisme. Le plan qui avait été adopté par l'administration précédente, après bien des débats et des tiraillements, n'est plus vraiment respecté.

« Les exemples sont nombreux — transformation de la Redpath, constructions résidentielles sur des terrains contaminés du plateau, etc. — où les règles de base n'ont pas été appliquées. L'administration veut attirer des investisseurs, et nous sommes les premiers à nous en réjouir, mais il ne faut pas que ce soit au détriment de l'éthique professionnelle. Le plan d'urbanisme prévoit des mécanismes de dérogation, pourquoi ne pas les utiliser et assurer que tous les projets respectent les règles de base? »



La Redpath

PHOTOTHÈQUE *La Presse*

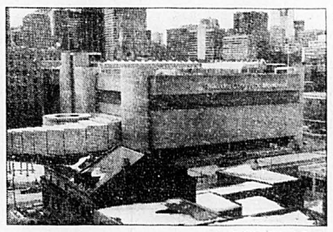
Dan Hangenu, architecte

Retrouver une volonté politique de voir dans l'architecture un geste, pas seulement un service

« J'aimerais qu'on retrouve cette volonté de voir dans l'architecture un geste, pas seulement un service. Si on prend l'exemple du Palais des congrès, on voit que la seule préoccupation a été d'assurer une fonctionnalité maximale. Selon moi, ce retour vers un respect de l'architecture n'est pas possible sans une volonté politique.

« En France, le président Mitterand a réussi à changer le visage de l'architecture avec une série de grands projets qui ont marqué son époque. Il y a eu des abus, certes, mais au-delà des projets spécifiques, la plus grande influence de Mitterand a sans doute été l'exemple qu'il a donné aux autres dirigeants politiques, à tous les niveaux. Grâce à lui, les mentalités ont changé : dans chaque ville, les maires ont voulu eux aussi laisser leur trace, qui avec une bibliothèque, qui avec un centre d'art.

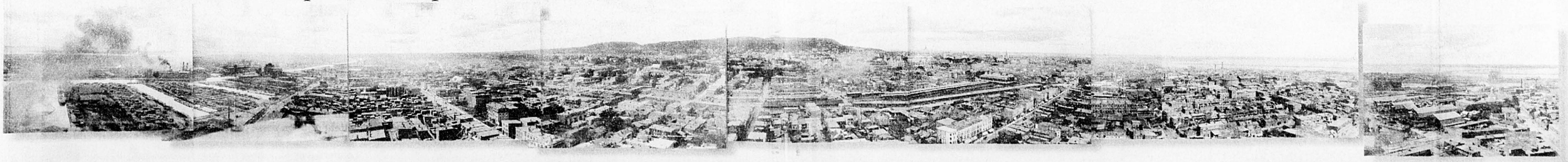
« C'est une telle mentalité qu'il faut ramener ici. Le public, lui, sait faire la différence. Si on lui donne le choix entre un bâtiment moche et un autre beau, il va toujours préférer le beau. Il faut donc faire en sorte que l'architecte puisse recommencer à s'exprimer, qu'il puisse laisser sa trace. Il faut que chaque projet architectural soit honorable. »



Le Palais des congrès

PHOTOTHÈQUE *La Presse*

Montréal hier : une vue panoramique en 1896



Cette superbe vue panoramique de Montréal a été réalisée en 1896 par le célèbre photographe William Notman, à partir de la plateforme d'une tour d'eau qui était située au 347 de la rue William, entre Guy et Saint-Thomas.

© ARCHIVES NOTMAN. Nous remercions le Musée McCord, Le Centre d'histoire de Montréal et le Musée de Pointe-à-Callière pour leur collaboration.

Le monde où nous voulons vivre / L'ART DE VIVRE



Mario Roy

Éditorialiste, il est à La Presse *depuis 1981 et a longtemps été à la division Arts et spectacles où il a dirigé la section Livres.*

Ode aux choses

C'était en 1974 ou 1975. On sentait que la Grande Époque — celle de Frisco, de Jefferson Airplane, du pot mexicain et des fleurs dans les cheveux — était terminée. On ne planait plus. Retour sur terre!

Une job, une voiture, des mensualités, une télé, une chaîne stéréo, une lessiveuse, un sèche-linge, un robot culinaire et des fleurs en pots... En ces années-là, on voyait les choses, les objets, happer lentement les membres d'une génération qui, quelques années plus tôt, se voyaient volontiers comme de purs esprits affranchis pour l'éternité des contingences et vicissitudes de ce monde, persuadés que l'art de vivre consistait essentiellement à « nourrir sa tête », comme le chantait Grace Slick, précisément.

Bref, les choses nous happaient, certes, mais subsistait encore un vague combat intérieur — l'être ou l'avoir, ça vous dit quelque chose? En souvenir du passé, peut-être. Ou parce que ce confort tout neuf inventé au cours des Trente Glorieuses, les années les plus fastes que l'humanité ait connues, ce confort qui profitait de nous autant que nous profitions de lui, nous donnait un peu mauvaise conscience. Ou encore à cause d'un vague pressentiment concernant cette tyrannie des objets qui resserrait progressivement son étau et qu'il faudrait ensuite subir jusqu'à la fin des temps...

En 1974 ou 1975, donc, j'abandonnai tout. La *job*, l'appartement, les meubles, les choses. L'idée était de vivre libre, libre de toute attache, libre d'aller et venir (j'avais tout juste conservé un vieux minibus Volkswagen... quel symbole!), libre de mener une vie d'ascète, presque, où les *nourritures terrestres* (ah! Gide et ses appels à la liberté!) n'auraient été que spirituelles — étant considérés comme négligeables les quelques compromis nécessaires à la bonne santé physique et psychologique de l'ermite roulant que j'étais en un instant devenu.

Quelques semaines passèrent, de moins en moins grisantes à mesure qu'une grisaille morose et désœuvrée s'installait.

De fait, les premiers objets qui se mirent à me manquer furent les outils, de la machine à écrire (c'était avant Bill Gates...) à la scie ronde. Parce que, sans eux, justement, on ne peut rien faire de ses mains. Ensuite, subitement, j'eus besoin de murs. D'un petit univers clos, coupé des laideurs auxquelles on n'échappe pas lorsqu'on se trouve *on the road*, susceptible d'être aménagé en quelque chose de familier et de personnel — des horreurs aussi, peut-être, mais choisies et bien à soi!

Pour faire une histoire courte, je finis par conclure qu'on n'échappe pas aux objets.

De cette brève aventure, il est tout de même resté quelque chose. Qui, curieusement, ne concerne pas tant les objets en eux-mêmes, ni leur simple possession, ni leur utilité, ce qu'on peut en faire — bien que cela compte aussi. Non. Il s'agit de leur beauté.

De la beauté des choses fabriquées par l'homme.

La boucle s'est refermée, il y a quelques mois à peine, entre deux images se rapportant à des expériences vécues à quarante ans d'intervalle.

La première date de ma petite enfance et montre un oncle, ébéniste, assemblant avec une habileté qui me semblait divine de petites pièces de bois sombre, taillées selon des angles complexes, destinées à former de modestes appuie-livres. La seconde est la reproduction d'une scène toute récente : un petit matin passé à tourner autour du Panthéon, à Paris, alors que la place était déserte, hormis les deux agents de faction, et que le soleil allait se lever pour gommer la lumière vive des projecteurs braqués sur la vieille pierre.

Les objets encombrent ou rendent service; tyrannisent ou réjouissent; sont insignifiants, artificiels et hideux ou alors vivants, émouvants et sublimes.

C'est ainsi qu'on les fabrique, c'est parmi eux que l'on vit.

Question d'équilibre

Les modes de vie sont multiples. Tout est possible. Il n'y a qu'à choisir. Angoissant, n'est-ce pas?

Il y a quelques années, on les appelait les *dinks*, « double income, no kids ». Ce couple sans enfants, mais à revenu élevé, a servi pendant un bref instant de monument élevé à l'art de vivre postmoderne. On imaginait l'homme et la femme se prélassant dans un loft superbement aménagé et luxueusement meublé dont les fenêtres donnaient sur les lumières du centre-ville, leur BMW au repos dans le garage en sous-sol. Ils vivaient entourés de claviers, de télécommandes, d'imprimantes, de télécopieurs, de répondeurs et d'écrans cathodiques — peut-être même travaillaient-ils au foyer au milieu d'une quincaillerie de film d'anticipation —, enveloppés dans leur cocon en même temps que branchés sur le monde.

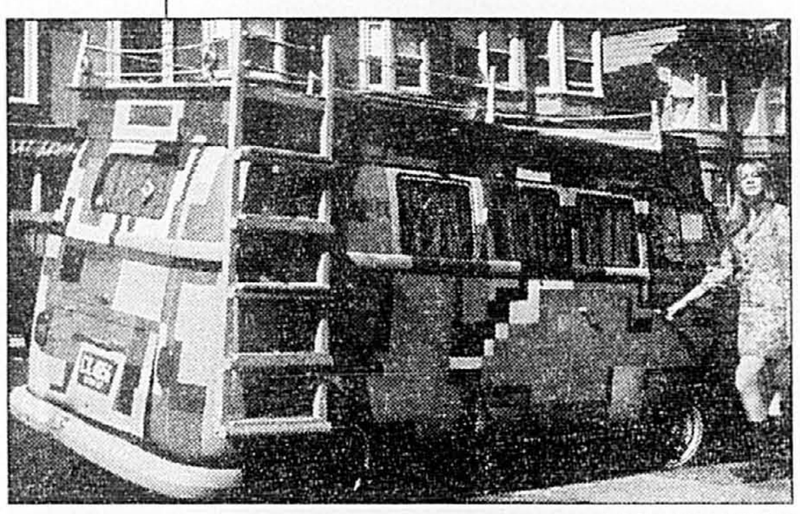


PHOTO CORBIS-BETTMAN

Un vieux minibus Volkswagen, dans le style de celui que je conduisais au milieu des années 1970.

Ils étaient, comme Tom Wolfe le disait du héros de son *Bûcher des vanités*, les maîtres de l'univers...

Ils existent encore, ces deux-là, sans doute. Cependant, ils ne servent plus d'icônes. Car il n'y a plus, aujourd'hui, un seul art de vivre, mais plusieurs.

« L'humanité a progressé, sans aucun doute. Un peu? Beaucoup? Un extra-terrestre qui se pencherait sur notre cas estimerait-il que les progrès que nous avons réalisés sont minuscules lorsque placés sur une échelle infinie? Je ne sais pas. Mais il est indéniable que la liberté a progressé, le bien-être, la santé. Surtout, le monde moderne donne à davantage de gens, plus de chances de définir leur mode de vie, de choisir leur route et d'être responsables », dit le philosophe et essayiste montréalais Laurent-Michel Vacher.

Comment il faut vivre

La multiplicité des modes de vie, donc.

Il est possible de faire des choix professionnels, sociaux, familiaux, culturels et personnels car, en principe, tout s'offre. Tout est possible. Et tout est permis. Seul ou en couple. Avec ou sans enfants. Isolé ou mondain. Sportif ou pantouflard. Dilettante ou *workaholic*. Immergé dans la consommation tous azimuths ou porté à l'ascétisme. Engagé ou planant au-dessus de la mêlée...

D'un certain point de vue, cette obligation de choisir est effrayante.

Cela expliquerait-il le regain de popularité de la philosophie — cafés philosophiques et *Monde de Sophie* — puisque c'est bel et bien cet art (cette science?) qui, depuis des temps immémoriaux, s'est donné la mission de déterminer comment il faut vivre? Est-il typique, le cheminement de cet autre héros de Wolfe, celui de *Un homme, un vrai*, venu dix ans après le maître de l'univers et qui, lui, se distinguera en trouvant sur son chemin la prose du philosophe stoïcien Épictète pour en être transformé?

« À l'origine, chez les milésiens et les présocratiques, la philosophie s'est interrogée sur la réalité, le vrai et le faux, la constitution du monde. C'est la science qui remplit ce rôle aujourd'hui. Mais, très vite, avec Socrate, Épicure, les stoïciens, les cyniques, c'est en effet l'art de *bien* vivre que la philosophie s'est mise à rechercher en se questionnant sur le devoir et le plaisir, sur la nation et la famille, sur la tradition et la modernité », rappelle Vacher.

Sans doute, a-t-on depuis ce temps suggéré mille réponses aux questions fondamentales — ce qui revient presque à n'en donner aucune!

Laurent-Michel Vacher a la sienne, de réponse, bien qu'il le nie... Se dégage en effet de ses propos la prédominance d'une notion toute simple : l'équilibre.

Il dit : « C'est comme pour la marche, qui est en quelque sorte une succession de chutes contrôlées! En fait, l'intelligence humaine, collective et individuelle, est un système cybernétique qui ne cesse de se corriger lui-même, dans un sens ou dans l'autre, à partir de l'analyse qu'il fait des informations qu'il reçoit. »

Les biogénéticiens ne donnent-ils pas aujourd'hui la cueillette et le traitement de l'information comme la caractéristique première de la vie?

Connaissant ce processus à la fois insaisissable et éternel, peut-on considérer comme nouveaux les problèmes — la consommation, la course aux plaisirs, la technologie — qui se posent aux sociétés modernes? Ou s'inscrivent-ils assez banalement dans une *suite du monde* qui ramènerait les mêmes dilemmes s'étant toujours présentés à l'homme, mais sous des formes différentes?

Quid de la consommation, par exemple, qui prend une telle place qu'elle sert souvent, dans le cliché à la mode que chacun connaît, à définir *nos* sociétés?

« Chaque culture entraîne ses pathologies propres. Certes, nous avons remplacé le rituel religieux par le rituel de la consommation. Mais on se souvient peut-être mal des pathologies des cultures religieuses pour, aujourd'hui, pourfendre aussi violemment les méfaits de la consommation! »

Il poursuit : « C'est comme s'attaquer au plaisir. C'est vieux comme le monde, le plaisir! Épicure y a pensé avant nous — mais il faut dire que ce que lui entendait par plaisir nous semblerait monacal... Au fond, le plaisir est à la fois un élément essentiel de l'art de vivre et un miroir aux alouettes. Les faux plaisirs finissent par se dénoncer eux-mêmes en ne donnant pas ce qu'ils ont promis. C'est de cette façon que l'on apprend à goûter autre chose que les plaisirs immédiats... »

Du catastrophisme courant

D'où vient alors que, à fréquenter les penseurs officiels, tout apparaisse si noir pour ce malheureux être humain tyrannisé par la technologie, dévoré par ses machines, abruti par la télévision, abusé par les médias, rendu ignorant par un vaste processus de déclin du savoir?

« Je dois dire que je suis un incurable optimiste. Et que je refuse de participer au catastrophisme élitiste qui est si courant. En fait, le problème, c'est l'idéalisation du passé à laquelle on est toujours tenté de se livrer, surtout en matière culturelle », dit le philosophe.

Les exemples sont légion. Ainsi : « Les médias ont le nez collé sur le présent, leur reproche-t-on? Mais c'est leur rôle, ils sont faits pour cela, comme les crieurs, jadis, sur les places publiques... Et non, la télévision n'a pas fait baisser le niveau intellectuel — bien qu'il arrive aussi qu'elle puisse abrutir, je ne le nie pas, dépendant de la façon dont on l'utilise. Au contraire, le niveau des connaissances a grimpé de façon stupéfiante au cours des siècles. Aujourd'hui, un étudiant de secondaire V terroriserait Descartes ou Galilée par l'étendue et la variété de ce qu'il a emmagasiné comme savoir... Le livre va mal, dit-on sans cesse? Mais par rapport à quoi? Et ces librairies d'occasion qui poussent aujourd'hui comme des champignons? Et ces réseaux de voleurs de livres que l'on voit surgir? »

Au bout de tout cela, reste le mot ultime : le bonheur.

À son sujet, Laurent-Michel Vacher conclut : « La vie semble être au bout du compte la recherche de l'équilibre entre la liberté et la sécurité. Rencontrés dans cette quête, les conflits, les hésitations, les souffrances, ont à voir avec la richesse humaine qui, elle-même, a à voir avec le bonheur. Cette paix intérieure totale que nous font miroiter tant d'ouvrages ne peut, selon moi, que provoquer la léthargie. En fait, le seul équilibre stable, parfait, immuable, c'est la mort... »

L'art de vivre consisterait-il d'abord et avant tout à refuser toutes les petites morts?

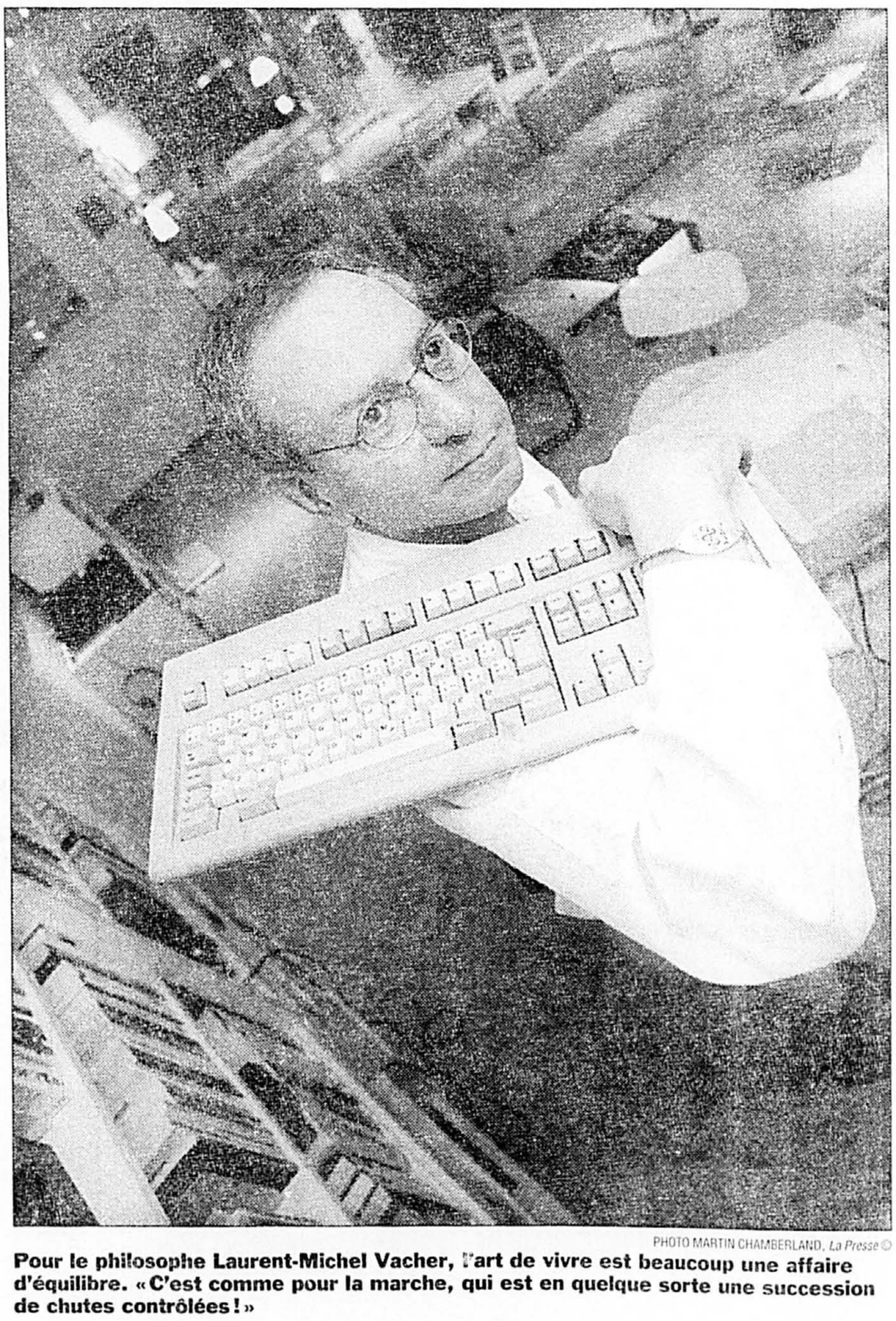


PHOTO MARTIN CHAMBERLAND, *La Presse* ©

Pour le philosophe Laurent-Michel Vacher, l'art de vivre est beaucoup une affaire d'équilibre. « C'est comme pour la marche, qui est en quelque sorte une succession de chutes contrôlées! »

Prolongez le plaisir...

2816305

Deux Soucy en art

Ils ont le même nom de famille, mais ils ne se connaissent pas personnellement. L'année 1999 a été pour tous les deux une année chargée qui les a sortis de l'univers plutôt intime de leur travail de « création ». Je les ai rencontrés parce que je les aime et voulais qu'ils me rassurent. Oui, l'âââârt existe encore, pour travestir un peu une chanson de Céline Dion. Mais il est discret.



PHOTO JEANNOT TREMBLAY, *collaboration spéciale*

JJ Soucy, « professionnel des arts visuels », travaille présentement à la conception d'un parc à La Baie, au Saguenay, là où l'inondation avait emporté 200 maisons en 1996. L'un des éléments est une pyramide faite de 3000 panneaux routiers.

Gaétan Soucy est un romancier montréalais de 41 ans que sa *Petite fille qui aimait trop les allumettes*[1], son 3e roman, a emmené jusque chez Bernard Pivot. Il en est sorti auréolé d'un prestige qui l'a d'abord étourdi, mais qui semble maintenant peser sur ses épaules. L'écrivain sait bien que si on s'est pressé pour le voir au Salon du livre de Montréal, et s'il y a gagné le Prix du public, il le devait beaucoup à son passage à Pivot et à sa nomination au prix Renaudot. « Je suis extrêmement vaniteux, a-t-il confié en entrevue, mais là, cette affection du public, je sais bien qu'elle ne s'adresse pas vraiment à moi, mais à la partie la plus impersonnelle de moi... »

Jean-Jules Soucy, 48 ans, est né et vit toujours à La Baie. C'est un artiste dit « professionnel des arts visuels ». Sa notoriété, qui déborde la région du Saguenay (excusez-la), il la doit beaucoup à deux documentaires de *Bruno Carrière*[2] et au *Tapis stressé*[3] fait de 60 000 contenants de lait, présenté au MAC en 1993, et qui avait fait courir les médias... et les petits enfants. Autant le premier, qui enseigne la philo au collégial, semble à l'aise dans des questions d'ordre général, autant l'autre, volubile et spécialiste des calembours, craint d'être enfermé par les mots.

Il faut dire que depuis quelques semaines, Jean-Jules croule sous les soucis. On lui a confié la conception d'un parc à La Baie (justement là où la rivière avait emporté 200 maisons lors du déluge de 1996), un projet d'environ trois millions de dollars, dont on doit inaugurer l'un des éléments, le 31 décembre. Il s'agit d'une pyramide de 65 pieds de hauteur faite de 3000 panneaux routiers officiels triangulaires (ordonnant de céder le passage) que les phares éblouissent. L'ampleur du projet et son coût angoissent cet homme habitué jusque-là à gérer seul ses affaires. Quand on sait que JJ Soucy peut faire des jungles tropicales avec des pelures d'oignon, on comprend qu'il puisse trouver le béton du parc bien pesant.

Comment sont-ils devenus artistes... À quoi ça sert l'art... On s'en va où en art maintenant que tout le monde peut en faire... Voilà le genre de questions que je leur ai posées.

Quand avez-vous entendu l'appel?

Gaétan Soucy a décidé qu'il serait écrivain en mars 1973. « Je m'en souviens très bien parce que ce jour-là, dit-il, j'avais simulé un mal de cœur pour pouvoir rester à la maison. J'ai pris un livre dans la bibliothèque de mes frères — je viens d'une grosse famille — au hasard. J'ai ouvert le livre. Verlaine... « Tel il marchait dans l'avoine folle... » J'ai été enchanté, j'ai tremblé d'émotion. Le soir même, je me suis mis à écrire de la poésie. Avant, je jouais à écrire... à partir de ce moment-là, j'ai su que ça pouvait être sérieux. »

JJ : « Je n'ai jamais choisi, ni décidé, de devenir un artiste. Je ne sais même pas si j'en suis un. J'utilise l'expression *artiste professionnel* pour avoir des bourses. Mais puisque tu y tiens, mon flash, c'est John Naggy, quand j'étais enfant. Il montrait comment dessiner à la télévision, juste avant Popeye. Ah! quand il dessinait l'ombre d'un arbre... On avait des kits John Naggy, des crayons Naggy... »

Propos sensibles

Alors que Gaétan Soucy croit que oui, les artistes ont une sensibilité différente qui les fait créer, Jean-Jules se méfie, encore une fois, de tout ce qui cherche à enfermer les idées dans des mots.

GAÉTAN : « L' idée que l'artiste a accès à un monde différent, c'est un peu vrai quand même. Il a une sensibilité que les autres n'ont pas. Cette sensibilité est associée à un mythe de pacotille comme celui de l'artiste maudit, autodestructeur... Ça, c'est malheureux. »

JJ : « Je connais plein de gens autres que des artistes qui ont une sensibilité particulière. Il n'y a rien de propre à l'art. L'art emprunte à toutes les réalités. »

À quoi ça sert l'art?

GAÉTAN : « Je crois que j'ai quelque chose à dire, même si je ne sais pas exactement de quoi il s'agit. Je le découvre en écrivant. Je n'ai pas d'idée préconçue. Je ne fais pas de romans à thèse. Je me fie à l'intuition, la sensibilité, le rythme... J'essaie de dire le plus exactement possible ce qu'il en est de la vie. Je ne veux pas laisser ma trace. Mais je me demande s'il est possible de laisser une trace dans le monde... C'est l'obsession fondamentale qui prévaut à ce que j'écris. »

JJ : « Au collège, j'ai choisi l'histoire et la géographie et j'ai découvert que ce que j'aimais, en réalité, c'était les illustrations, les reproductions d'œuvres d'art. Alors, je suis allé en art et là j'ai découvert que ce n'était pas l'art qui m'intéressait, mais ce à quoi il servait. Ça sert à aider, à aérer... Je ne fais pas de propagande, même si j'ai utilisé beaucoup de matériaux de recyclage, comme les pintes de lait. Ça faisait mon affaire qu'il y en ait à récupérer. J'utilise beaucoup la dérision dans ce que je fais. J'ai grand respect pour l'humour, c'est une sauvegarde qui permet de traverser tous les miroirs, disait Duchamp à Otto Hahn. Si je dis qu'en art, je réfléchis à l'art, c'est peut-être ça qui est propre à l'artiste. Autrement tu tombes dans le sacré. Je refuse ça. »

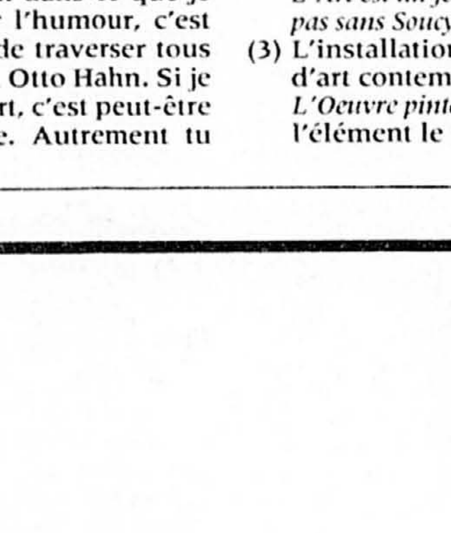


PHOTO ROBERT NADON, *La Presse* ©

Gaétan Soucy, 41 ans, est devenu cette année un romancier à succès.

L'art est à tout le monde

Jean-Jules Soucy se fiche royalement que tout le monde puisse faire de l'art. Il aide même le monde à en faire, et le monde l'aide. « Tu peux m'appeler Gens-Jules », dit-il.

Gaétan Soucy ne se soucie pas du tout de la surabondance des livres et des auteurs. « Les bons livres finissent toujours par trouver leur public », dit-il.

Le mot de la fin

GAÉTAN : « On est tous des fous, on veut tous être le centre de l'univers, mais on peut se corriger... »

JJ : « J'ai déjà choisi mon épitaphe, mais garde ça pour toi. Ce sera Futile/Utile (ou fut-il utile?). » C'est la question que je me pose sur les questions que j'ai posées aux deux Soucy.

(1) Les trois romans que Gaétan Soucy a publiés à ce jour sont : *L'Immaculée Conception* (1994) ; *L'Acquittement* (1997) et *La Petite Fille qui aimait trop les allumettes* (1998). Tous chez Boréal.

(2) Les deux films de Bruno Carrière sont *L'Art est un jeu* (ONF, 1990) et *L'Art n'est pas sans Soucy* (ONF, 1994).

(3) L'installation de JJ Soucy au Musée d'art contemporain, en 1993, s'intitulait *L'Oeuvre pinte* dont le *Tapis stressé* était l'élément le plus spectaculaire.



Jocelyne Lepage

Journaliste à La Presse *depuis 1978, elle est à la division Arts et spectacles depuis une vingtaine d'années et dirige présentement le cahier Lectures.*

L'art est mort, la marée monte

L'autre jour, j'entre chez ma libraire et je dis : « Vous n'auriez pas un bon roman à me conseiller? » Et je m'entends ajouter, sur un ton agressif : « et pas trop littéraire, s'il vous plaît ».

Comme si j'étais chez le boucher et que j'exigeais qu'il coupât dans le gras. Je ne suis pas la première à craindre les excès littéraires, c'est sûr. Mais je devrais être la dernière à le faire, ayant toujours vécu, depuis l'âge de 16 ans, dans l'art, parmi les artistes, les seuls capables de sortir la vie de sa banalité et de vous emmener en voyage sans que vous ayez à sortir de chez vous... ou de chez eux. C'est la littérature qui a changé, ou c'est moi?

C'est comme une amie à moi, l'autre jour, qui me dit : lis ça, c'est une bonne histoire, mais ce n'est pas de la grande littérature. Elle a dit ça sur un ton qui se voulait rassurant.

Avant, il y a 30 ans à peu près, on découvrait deux ou trois bons écrivains québécois par année et il existait à peu près le même nombre d'éditeurs. On lisait les Québécois, on était étonnés qu'ils soient aussi bons que les Français que par ailleurs on lisait aussi assidûment, en même temps que quelques Américains, en particulier Henry Miller. Il n'était jamais question d'industrie culturelle, ni d'industrie du livre, ni de subventions d'ailleurs pour soutenir l'une et l'autre.

Aujourd'hui, on est écrasés sous le poids des livres. À lire les critiques, à les entendre à la télé ou à la radio, on croirait qu'il naît au moins un génie par semaine, par média, tellement les ordres sont impératifs : il faut absolument lire... ne ratez surtout pas... Mettons qu'on obéisse. On prend un roman nouveau au hasard dans le tas recommandé. Après avoir payé 30$ (pour un québécois) ou 40$ (pour un français) on découvre que ça ne nous convient pas du tout, ce truc introverti qui mâche tous ses mots. Quand ça fait quatre ou cinq fois de suite que ça arrive, c'est simple, on retourne au Vicomte de Bragelonne (Dumas).

On croule sous les livres et pourtant, le roman « littéraire » contemporain n'a jamais eu la cote aussi basse, en France autant qu'ici. Peut-être le besoin de fiction est-il de nos jours tout à fait rassasié par les téléromans, les téléséries, le cinéma et qu'à force de chercher une voix qui leur soit propre, les romanciers tournent en rond autour d'eux-mêmes?

Peut-être les vrais bons romanciers sont-ils perdus dans une forêt d'auteurs amateurs venus de toutes sortes de domaines, y compris le journalisme, pour entreprendre une nouvelle carrière dans l'écriture? Ne leur a-t-on pas dit que c'était une bonne thérapie? (D'ailleurs, avez-vous remarqué vous aussi que tout est devenu thérapeutique : l'écriture, la peinture, le piano, le vélo, les oiseaux, les chats, les parfums, le sexe, la gastronomie, la marche en montagne... ce qui fait beaucoup de thérapeutes.)

Tout le monde peut écrire, c'est merveilleux. Le problème, c'est que n'importe qui publie. Imaginez ce que ce sera de plus en plus avec Internet : même pas besoin de publier pour trouver un public. Si tout le monde peut être écrivain, il n'y aura plus d'écrivains que les anciens. Si tout le monde peut faire de l'art, il n'y aura plus d'artistes en l'an 2000. On les aura perdus dans la brume.

« L'art est mort, la marée monte... » avait écrit mon ami artiste sur un mur défoncé de son magnifique taudis de la rue Duluth, en 1970. Trente ans plus tard, le taudis est un chic loft-condo, et je commence à comprendre ce que le mot marée voulait dire!

... toute l'année!

Les vacances au Québec, c'est l'idéal.

1 877 BONJOUR
www.bonjourquebec.com

Bonjour!

Québec
Tourisme Québec

2516317



Rudy Le Cours

Journaliste à La Presse *depuis 1987, il est chef de la division Économie.*

Entre allégresse, détresse et tendresse

Et les autres ? Ces millions de gens, peu ou mal instruits, ces parents, voisins ou connaissances qui seront rejetés par l'économie de marché du savoir, quel sort leur est-il réservé ?

Qu'arrivera-t-il à ces milliers de travailleurs du commerce de détail quand la majorité de la population aura compris qu'il est bien plus facile, utile, efficace et économique d'acheter fauteuil ou voiture, outils, fleurs, voire conserves ou charcuteries sur la Toile qu'en se déplaçant dans un centre commercial ou une grande surface, fussent-ils du dernier cri ?

La présente révolution industrielle annonce-t-elle davantage de nouvelles armées de chômeurs, de retraités malgré eux, de sacrifiés à l'autel de l'automatisation des tâches cérébrales que d'heureux citoyens à accéder en grand nombre pour la première fois dans l'Histoire à des connaissances, des services enfin démocratisés par l'ordinateur ?

On a vu au cours de la décennie qui s'achève pareille transformation se déployer dans les services financiers de détail. Il y a eu des postes abolis par milliers dans les banques et autres caisses populaires, autant de drames personnels, certes, mais on a assisté aussi à la multiplication des services et des produits financiers sur mesure et, avec elle, à la création de postes.

Après tout, le travail évolue et personne n'oserait prétendre aujourd'hui que pour être caissier il faut d'abord et avant tout avoir une belle calligraphie, chose essentielle pourtant jusqu'à l'introduction de la tenue de livres informatisée.

La téléphonie est présentement emportée dans un tourbillon de transformations et d'innovations qui devrait en bout de ligne donner du travail à davantage de gens qu'elle va par ailleurs en priver un bon nombre en même temps.

Il en va de même du commerce de détail, sans doute le prochain secteur à être frappé de plein fouet par les technologies de l'information. Le métier de vendeur est en perdition dans bien des secteurs mais celui de livreur ou messager devrait se déployer en revanche.

Bref, chez nous, il n'y a pas trop à s'inquiéter du moment qu'on s'assure d'une formation adéquate.

Mais les autres ?

Ces milliards d'hommes et de femmes qui échappent encore à l'alphabétisation, qui vivront en moyenne 20 ans de moins que nous une vie souvent sans espoir ni pour eux ni pour leurs enfants, pourront-ils participer à la fête économique à laquelle la majorité est conviée ?

À court terme, non à n'en pas douter.

Malgré les apparences, ces victimes du marché ne sont pas sans ressources. On a tort cependant de leur imposer nos valeurs comme s'acharne à le faire le Fonds monétaire international depuis sa création, il y a un demi-siècle. Le vaste mouvement de décolonisation de l'après-guerre s'est réalisé en grande partie sans lui, souvent même malgré lui.

Foyers de la quasi-totalité des calamités naturelles ou provoquées par la bêtise d'une poignée de potentats, de guerres incessantes et cruelles, ces régions ont peut-être davantage besoin qu'on les laisse un temps à elles-mêmes, sans nos armes ni notre charité paternaliste pour construire leur société, leur avenir, selon leur code de valeurs, leurs priorités.

Si on les laissait faire un peu, peut-être assisterions-nous, horrifiés, à d'autres massacres et cruautés de tout genre. Chose certaine, la palme d'or en cette matière nous revient indiscutablement avec pas moins de deux conflits mondiaux en 30 ans.

Si on les laissait faire, peut-être parviendraient-ils plus que nous à se rapprocher d'un monde que Lennon nous a seulement demander d'imaginer; peut-être nos rejetons découvriraient-ils à la fin du prochain siècle qu'il y a mieux que l'économie de marché pour le bonheur des hommes.

Peut-être.

Mais nous, nous serons morts mon frère.

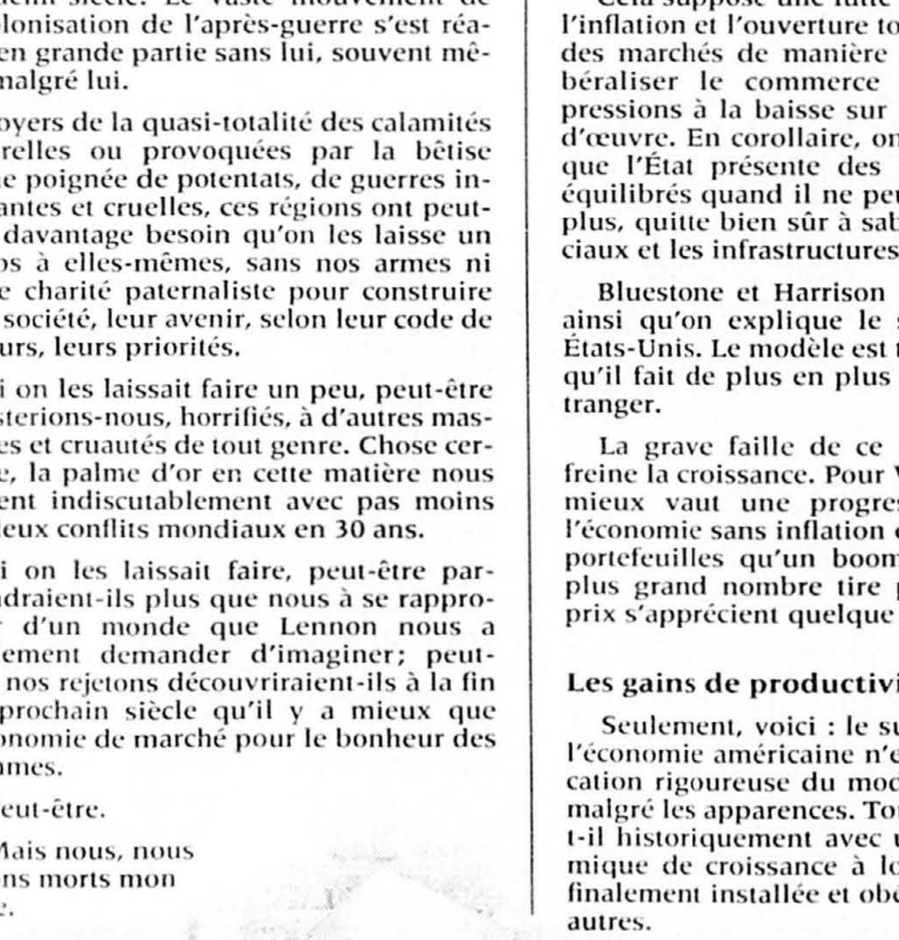
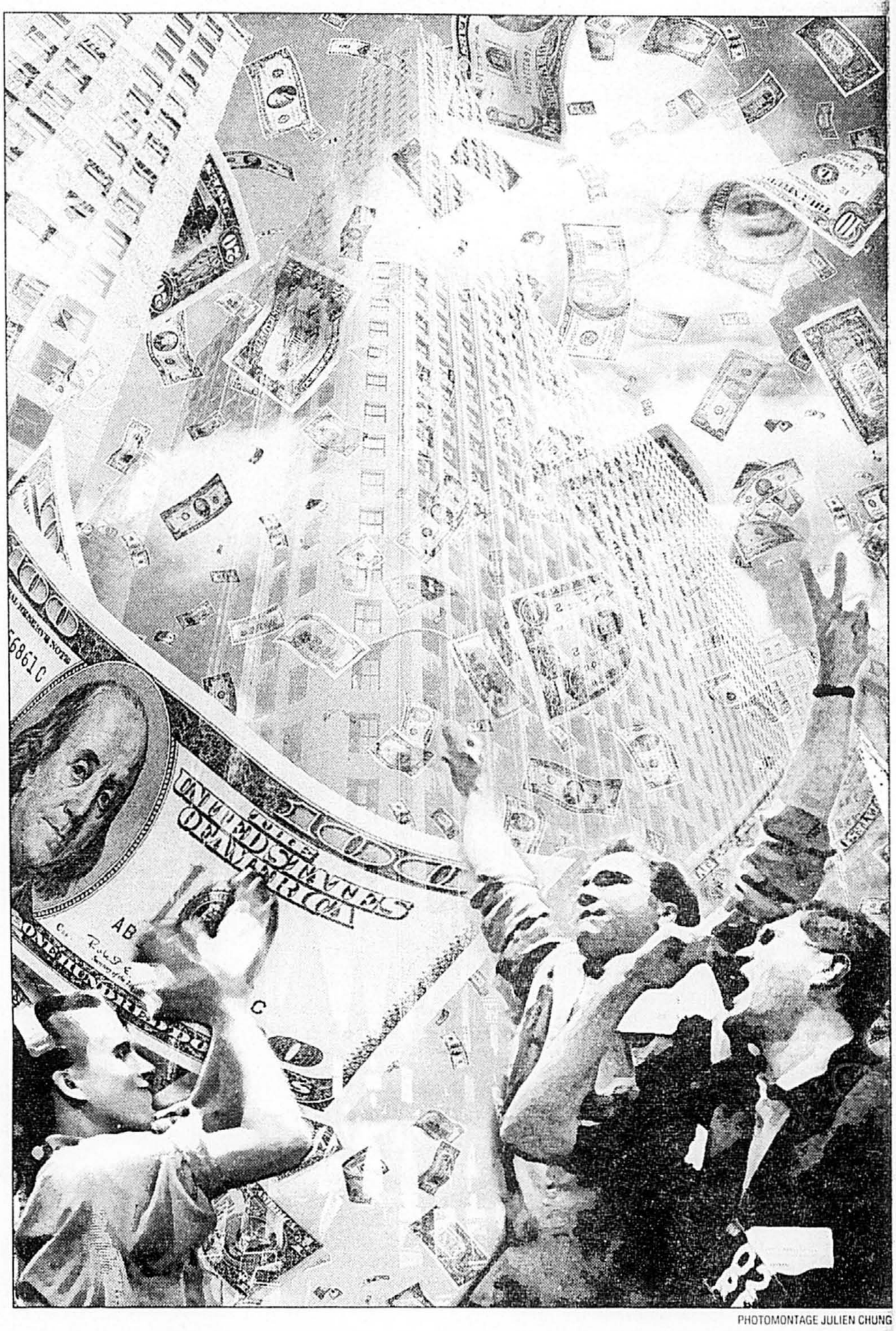


PHOTO AP

La renaissance de l'État

Aujourd'hui, il s'appelle Bill Gates. Hier, on le nommait Rockefeller ou Rothchild. Avant-hier, Crésus. Et demain ? Peu importe. On dirait que, de tout temps, on associe la prospérité à un homme doté d'une fortune qui dépasse l'entendement de son époque. On aime les symboles, il est vrai, au point parfois de les confondre avec ce qu'ils représentent.



PHOTOMONTAGE JULIEN CHUNG

Emblèmes de la réussite, de la conquête et de la domination d'un marché, ces messieurs en revanche représentent plus difficilement l'idéal d'une société dont la puissance économique profite au plus grand nombre. À vrai dire, l'incarnation d'une telle société est bien fade, ennuyante, grise comme une pluie de novembre.

Il n'y a pourtant rien de banal à célébrer la classe moyenne quand elle profite d'une richesse relative, capable de la faire consommer et jouir des petites douceurs de la vie et de générer en retour encore plus de richesse par son travail à la fois productif et créateur.

C'est même en portant cet ordinaire en étendard que se seront affrontées deux grandes idéologies qui auront déchiré le présent siècle : le libéralisme économique et le léninisme.

Curieusement, c'est en pleine guerre froide que la richesse produite en Amérique du Nord a été la mieux distribuée et c'est depuis l'implosion du bloc soviétique qu'on assiste à une concentration sans précédent de l'argent dans un nombre toujours plus restreint de mains.

Que nous réservent donc les prochaines années ?

L'illusion de Wall Street

La question préoccupe plus d'un chercheur qui tentent de comprendre pourquoi cela survient alors qu'on traverse une période de croissance économique à la fois longue et soutenue.

Ainsi, dans un livre à paraître en janvier et qui aura l'effet d'un joli brûlot s'il n'est pas réduit à la conspiration du silence, les chercheurs américains Barry Bluestone et Bennett Harrison[1] avancent la thèse que la prospérité actuelle ne doit rien à ce qu'ils appellent le modèle de Wall Street, loué par tous les chantres des milieux financiers et surtout par leurs estafiers économistes, souvent même nobélisés pour ce faire.

Le modèle de Wall Street, résument-ils, subordonne l'économie — c'est-à-dire l'organisation sociale de la production et de la distribution de la richesse — au seul impératif de la croissance des marchés boursiers.

Cela suppose une lutte impitoyable contre l'inflation et l'ouverture toujours plus grande des marchés de manière non pas tant à libéraliser le commerce qu'à exercer des pressions à la baisse sur les coûts de main-d'œuvre. En corollaire, on insiste aussi pour que l'État présente des budgets au moins équilibrés quand il ne peut dégager des surplus, quitte bien sûr à sabrer les services sociaux et les infrastructures.

Bluestone et Harrison affirment que c'est ainsi qu'on explique le succès présent des États-Unis. Le modèle est tellement séduisant qu'il fait de plus en plus tache d'huile à l'étranger.

La grave faille de ce modèle, c'est qu'il freine la croissance. Pour Wall Street en effet, mieux vaut une progression modérée de l'économie sans inflation qui profite aux gros portefeuilles qu'un boom prolongé dont le plus grand nombre tire partie même si les prix s'apprécient quelque peu.

Les gains de productivité

Seulement, voici : le succès indéniable de l'économie américaine n'est pas dû à l'application rigoureuse du modèle de Wall Street, malgré les apparences. Tout au plus coïncide-t-il historiquement avec une nouvelle dynamique de croissance à long terme qui s'est finalement installée et obéit à des leviers tout autres.

Les technologies de l'information auront mis une bonne vingtaine d'années pour commencer à livrer les formidables gains de productivité auxquels on assiste depuis la deuxième moitié de la dernière décennie du siècle. Ce n'est pas un feu de paille mais plutôt une révolution industrielle au moins aussi profonde que le furent celles provoquées par la machine à vapeur ou le taylorisme.

Comment est-elle apparue ? Sûrement pas en sabrant les dépenses de l'État à qui revient le rôle moteur de financer la recherche et le développement, d'entretenir les universités, de lancer des programmes d'infrastructures générateurs d'innovation.

Les besoins de la Défense et de la NASA ont beaucoup contribué aux percées dans la miniaturisation et les technologies de l'information, lesquelles sont toutes deux au cœur du présent succès de l'économie américaine bien qu'elles aient pu prendre une vingtaine d'années à être absorbées et digérées avec succès par l'économie. Pendant cette période, les gains de productivité étaient faibles, la croissance aussi. Finalement, ces formidables innovations portent fruit et des taux de croissance annuelle au-delà de 3 % sont à nouveau au rendez-vous.

L'acharnement contre l'inflation n'y est pour rien, n'en déplaise à Wall Street. Il pourrait même freiner la croissance à terme et l'enrichissement continu de la classe moyenne.

Voilà pourquoi, alors que le satan soviétique est bel et bien mort et que le programme spatial n'enthousiasme plus guère, faut-il quand même donner à l'État les moyens d'alimenter la recherche dans des domaines qui dans quelques années, voire des décennies, apporteront à leur tour d'immenses gains de productivité dont profiteront les enfants d'aujourd'hui et de demain.

> **Le nouveau nationalisme économique consiste à créer les conditions nécessaires à l'accueil et au déploiement des capitaux.**

Et le Canada dans tout ça ?

On prête à sir Wilfrid Laurier la maxime voulant que le XX[e] siècle soit celui du Canada. Laissons à chacun et chacune le soin d'apprécier les talents du prophète qui décore nos billets bleus. Chose certaine, il n'a pas eu complètement tort quand on examine le chemin parcouru sur le plan économique et qu'on compare le niveau de développement social des pays les plus avancés.

Une seule donnée préparée par Statistique Canada pour *La Presse* suffira pour s'en convaincre : exprimé en dollars constants de 1999, le Produit intérieur brut par habitant s'élevait à 972 $ en 1900; un siècle plus tard, il atteint 30 465 $. Soit, mais demain ?

Le Canada (et cela est tout aussi vrai du Québec qu'il reste province ou acquière des pouvoirs accrus) fait face au même dilemme que son puissant voisin. Il s'en distingue toutefois par une distribution jusqu'ici moins inéquitable de la richesse et par l'adhésion du plus grand nombre à certaines formes d'intervention de l'État dans l'économie.

L'époque où tout pays devait détenir et financer chaque secteur de l'industrie lourde (acier, auto, électricité, pétrochimie, télécommunications, etc.) quitte à les étatiser paraît révolue avec l'élimination des tarifs douaniers et la levée de la plupart des mesures protectionnistes. Elle sera complètement du passé dans quelques années quand auront été complétées les fusions à l'échelle multinationale des sociétés d'État de jadis, perçues comme les oriflammes d'un certain nationalisme économique désormais désuet. La concentration dans le secteur de l'aluminium cet été en aura été un bel exemple.

Comme l'a bien démontré Robert Reich[2], il y a quelques années déjà, le nouveau nationalisme économique, celui qui peut permettre une certaine prospérité dans une économie mondialisée, consiste à créer les conditions nécessaires à l'accueil et au déploiement des capitaux. Cela ne consiste pas tant par exemple à balayer la réglementation sur la protection de l'environnement qu'à développer des techniques, des outils de gestion de l'environnement et à en exploiter le marché ainsi créé, ici et ailleurs.

Cela consiste aussi à développer des centres de recherche et des universités qui deviendront des pépinières de matière grise que les détenteurs de capitaux jugeront préférables d'exploiter sur place.

Cela revient, en somme, à croire que l'État conserve un rôle de premier plan dans l'économie et qu'il faut lui donner les moyens humains et financiers de le jouer.

Dans cette perspective, le Canada a beaucoup à faire, mais il a tout de même démontré au cours des dix dernières décades qu'il n'est pas dépourvu de talent.

(1) BLUESTONE, Barry et HARRISON, Barry : Growing Prosperity, Striving for Growth with Equity in the Twenty-first Century. Houghton Mifflin Company; Boston, New York; 2000; 326 pages.

(2) REICH, Robert : L'économie mondialisée (The Work of Nations); Dunod; 1991; 336 pages.



PHOTO MARTIN CHAMBERLAND, *La Presse* ©

Les squeegees doivent composer avec des automobilistes plus ou moins réceptifs. Plusieurs avouent développer contre eux une forme de haïne.

«Une job chiante»

« Un vrai travail, c'est quand t'as l'impression de gagner plus à travailler qu'à ramasser ton chèque de paie. »

Jenny Diotte rêve pourtant d'être boss : « Je toucherais 10 000$ par année et mes employés, des jeunes comme moi, 15 000$. On transformerait le chanvre. » Comme Véronique Dufour, comme la majorité de leurs copains de la rue, Jenny a joué du squeegee dans les pare-brise d'automobilistes plus ou moins réceptifs : « J'en ai fait une couple de fois, dit David Wormäker, assez pour haïr bien du monde dans les chars. »

« Une job chiante » où ils se font insulter, lancer quelques cennes mais une job qu'ils font pour survivre et qu'ils peuvent plaquer à la fin de la journée pour reprendre leur liberté. Le courage de refuser par ailleurs un système de valeurs qu'ils jugent tout croche, c'est là leur dignité.

La médiocrité à temps plein comme certains l'acceptent en conservant un emploi qu'ils exècrent ou qui ne les fait plus vibrer, pas question !

Dans la rue, David amasse quelques dollars en vendant ses poèmes. Véronique, qui est née avec des crayons de cire dans les mains, dit-elle, « barbouille » depuis. « Je me casse la tête devant les toiles. Je rushe pas à peu près, j'en mets des heures et des efforts. »

Sa conception du travail a légèrement changé : « Mon père a lâché un emploi plus payant pour travailler auprès de jeunes qu'il adore. Je l'ai trouvé cool. Ma mère, elle, est comptable et pour les Forces armées en plus. Pouah ! Ça m'a toujours semblé épouvantable jusqu'à ce que je réalise, tout récemment, qu'elle aime ça comme une petite folle. Elle adore les chiffres. »

■■■

De l'autre côté du miroir, toisant le monde ordinaire du haut de sa butte, le collège Brébeuf prétend former l'élite de demain. Ceux-là n'ont pas d'anneau dans la lèvre, ni de tatouage et encore moins des *dreadlocks*.

Fille de médecin, Marie-Sophie L'Heureux rêve d'être acceptée en médecine. Mais elle sait qu'elle ne le sera pas. « À cause des fichues cotes R (une combinaison de la note individuelle et de l'écart par rapport au groupe), on ne m'invitera même pas à passer en entrevue. »

Légèrement au-dessus de la cote moyenne approximative de 26 chez les finissants du collège, elle aurait besoin d'une évaluation de 34,5 et plus pour espérer une entrevue personnelle de sélection. Elle sait pourtant qu'elle serait un bon médecin, meilleure peut-être que l'un ou l'autre des bollés.

« À moins d'être un génie, il faut accepter de ne faire que cela, étudier. Ça n'a rien d'une vie équilibrée », dit-elle.

Heureusement, Véronique se sent aussi attirée par la psychologie, l'enseignement et même le chant. « Il faut une certaine marge de manœuvre. Mais je n'oublie pas la médecine. Après les études en psycho, je présenterai une nouvelle demande. »

David Sansfaçon, lui, est l'homme d'une seule passion : « Je veux être biologiste en entomologie ou en sciences marines. » Par chance, le cours est beaucoup moins contingenté que la médecine.

« Je ne sais pas comment je vais réagir quand je vais être payé et que je vais travailler pour quelqu'un. Il ne faut pas que je sente que je travaille, je veux tripper. »

La course contre la montre, la performance à tout prix, ce monde où seule l'évaluation compte et où on ne retient que les meilleurs en crachant sur la compétence des autres, Marie-Sophie et David S. en ont déjà assez. « Le problème est tel que tu ne peux plus faire ce que tu veux. Pas surprenant que la société ait sombré dans la déprime », dit David S., fils d'un juge de la Cour supérieure.

Seraient-ils prêts à accepter un travail qu'ils n'aiment pas ?

« Jamais » ! explose Marie-Sophie, avant d'ajouter : « À moins que ce soit sur une base très, très temporaire. »

David S. est encore plus tranchant : « Si le monde est assez fou pour refuser qu'on fasse ce qu'on veut et nous force à devenir de simples machines à produire, je vais m'enterrer dans le bois avec mon BS. »

Et un petit anneau dans le nez avec ça ?

■■■

Il y a quelques mois, le 30, « magazine du journalisme québécois », présentait en page couverture cette annonce classée-bidon : « Grand quotidien cherche journaliste avec de l'expérience, mais pas trop, détenant un bac en communication, droit, économie, littérature et sciences. Devra parler français, anglais, allemand, espagnol et italien. Le mandarin sera considéré comme un atout important... »

Le journalisme m'est tombé dessus comme une bordée de neige en été, sans que je l'aie prévu ni souhaité le moindrement.

J'avais entrepris des études en sciences et j'attendais pour les reprendre d'avoir un peu d'argent et surtout une idée plus précise de ce que je voulais faire. Trop de domaines m'attiraient : la génétique, la psychologie, les mathématiques, les langues étrangères... Jamais, au grand jamais, je n'avais songé au journalisme. Quand on a horreur d'écrire une carte postale en voyage, voulez-vous bien me dire ce qu'on irait faire dans le journalisme écrit ?

À la rédaction sportive, c'était une époque folle qui débutait et où on s'amuserait à rejeter par-dessus bord tous les tabous, à provoquer, à surprendre, à choquer...

Je soupçonne fort que la partie s'est jouée autour d'une bière ou d'un joint. Quelle serait l'idée la plus saugrenue qu'on pourrait bien concocter ? Je ne sais pas lequel a lancé la suggestion, mais ils ont dû rigoler en imaginant la tête de Claude Mouton quand on lui dirait qu'une femme irait couvrir le match du Canadien ou celle de Régis Lévesque à qui on demanderait un ringside pour UNE journaliste.

Parce que j'étais toute proche, on me l'a offert. Que je ne connaisse pas le sport plus que l'amateur moyen n'avait rien d'un handicap, au contraire. C'était juste un peu plus fou et c'était parfait ainsi.

De telles folies ne se produiront sans doute jamais plus. C'est dommage. Pas pour les lecteurs qui ne perdront rien à lire un petit jeune compétent et bardé de diplômes. Encore que, quand je regarde certains de mes confrères, ex-cancres consommés, révolutionnaires ou rescapés d'autres professions et qui figurent maintenant parmi les meilleurs journalistes de leur génération, je n'en suis pas si sûre.

Chose certaine, moi, j'aurais manqué quelque chose !



PHOTO MARTIN CHAMBERLAND, *La Presse* ©

Être squeegee, c'est avoir « une job chiante », où on se fait insulter, lancer quelques cennes, mais une job qui permet de survivre et qu'on peut plaquer à la fin de la journée pour reprendre sa liberté.



Lilianne Lacroix

Journaliste à La Presse *depuis 1970, elle a amorcé sa carrière à la division des Sports.*

Dans un monde d'hommes

Tiens ! C'est vous la première femme à être allée dans les vestiaires ? » Il y a bien une quizaine d'années que j'ai abandonné le journalisme sportif et pourtant, il ne se passe pas un mois sans que je l'entende !

Étrange, parfois, ce qui peut frapper les gens... On peut compter sur les doigts de la main mes incursions dans un vestiaire tel qu'on le conçoit, avec au moins un gars tout nu, et je ne peux pas dire que j'en ai gardé un souvenir impérissable. Des vestiaires de boxeurs, j'en ai pourtant fréquenté des dizaines, mais bon Dieu, que croyez-vous donc qu'un boxeur enlève en premier au sortir du ring, ses bobettes... ou bien ses gants encore bien lacés ? Et puis après ? Non, pas le slip, pas encore, plutôt les bandages qui lui enserrent les mains. Quand l'heure de tombée nous presse, on ne s'attarde guère plus.



COLLECTION PARTICULIÈRE

Encore plus que tout autre sport, la boxe est un concentré de vie.

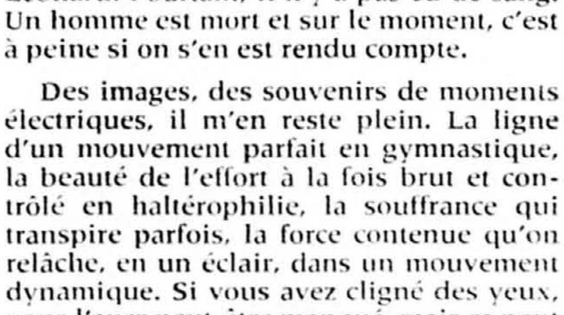
Pour les matches réguliers de hockey, baseball, football, c'était plus délicat. Soyons clairs : je n'aurais jamais enduré qu'un grand tata me parle de ma moyenne pendant que je me déshabille pas plus que j'aurais supporté d'être privée des sacro-saintes entrevues d'après-match. Les cartes ainsi mises sur table, on trouvait des solutions... Ça marchait à tout coup.

De mes années de sport, mon ex-mari se souvient surtout des gouttes de sang séché que je ramenais parfois d'une soirée de boxe ringside. Étrange !

Le sang, c'est un jab sur le nez, un crochet sur une arcade sourcilière. Pas très esthétique mais parmi les blessures les moins graves de la boxe. Avec des milliers d'autres personnes, j'ai vu un homme mourir dans l'arène. C'était Cleveland Denny, au Stade olympique le soir du combat Duran-Leonard. Pourtant, il n'y a pas eu de sang. Un homme est mort et sur le moment, c'est à peine si on s'en est rendu compte.

Des images, des souvenirs de moments électriques, il m'en reste plein. La ligne d'un mouvement parfait en gymnastique, la beauté de l'effort à la fois brut et contrôlé en haltérophilie, la souffrance qui transpire parfois, la force contenue qu'on relâche, en un éclair, dans un mouvement dynamique. Si vous avez cligné des yeux, vous l'avez peut-être manqué, mais ça peut être la différence entre victoire et défaite. Encore aujourd'hui, quand je regarde Audrey, ma fille aînée, exploser dans un *boost-split* de nage synchronisée, je sais que, pendant une fraction de seconde, toute sa petite vie de 14 ans y est contenue...

Encore plus que tout autre sport, la boxe, c'est un concentré de vie. Le travail, la famille, les amis, c'est votre vie, c'est la mienne. S'ils ne nous font pas un peu vibrer, on est déjà à moitié mort. Eh bien, la boxe, c'est en quelques rounds toute l'histoire de l'humain prêt à risquer sa vie pour grimper l'échelle sociale. Douleur, peine, joie, amitié même, c'est un peu tout à la fois. Les ascensions peuvent y être rapides, mais les descentes sont toujours fulgurantes. L'un sortira d'un combat avec ses rêves intacts, l'autre juste un peu plus truand. Aucun autre athlète ne risque autant sur un seul match.



COLLECTION PARTICULIÈRE

Il y a une dizaine d'années, avec mes filles Audrey et Évelyne.

À la suite d'un combat très intense, on s'étonne toujours de voir deux adversaires acharnés tomber dans les bras l'un de l'autre. Au-delà du respect acquis, on n'est plus bien loin de l'amitié... Car ils ont partagé quelque chose qu'aucun spectateur ne pourra jamais comprendre vraiment.

Toute cette vie qui vibre dans le sport, j'aurais aimé savoir mieux la partager à l'époque... Pour en finir avec le mythe des vestiaires !



André Pratte

Journaliste à La Presse *depuis 1986, il se passionne pour le sport depuis sa plus tendre enfance.*

L'école buissonnière

Après trois semaines d'étonnement, de déception, de rage, de crainte, le sort de notre équipe de hockey se décidait cet après-midi-là. Que dis-je : le sort de la Civilisation !

« C'est 5 à 4 ! » chuchote une camarade. En dix secondes, la nouvelle s'est rendue à l'autre bout de la classe. C'était un cours d'histoire, je pense. Mais dans notre esprit, peu importe ce que pouvait faire Brutus avec son poignard, l'Histoire se déroulait à des milliers de kilomètres du collège, dans un stade d'hiver de Moscou. Après trois semaines d'étonnement, de déception, de rage, de crainte, le sort de notre équipe de hockey se décidait cet après-midi-là. Que dis-je : le sort de la Civilisation !

Même la direction de notre très sérieuse institution n'avait pu échapper à la frénésie : des appareils de télévision avaient été installés dans la grande salle des étudiants. Après deux périodes, les Méchants menaient 5 à 3. C'était fini. La pause du midi aussi, et il fallait rentrer en classe.

Mais une ratoureuse continuait d'écouter la partie sur son transistor. « C'est 5 à 4 ! » Eh ! L'Empereur, que dis-tu de ça : Esposito a compté ! »

Puis, quelques minutes plus tard : « Cournoyer ! Cournoyer ! 5 à 5 ! » La classe s'est vidée cent fois plus rapidement que pour l'exercice de feu. Le prof en est resté bouche bée, la baguette suspendue au-dessus de l'Italie. Quoi, la marche des armées romaines interrompue par un but d'Yvan Cournoyer ?

■■■

Des flots d'élèves sont arrivés dans la grande salle et se sont massés devant les téléviseurs. Les joueurs canadiens lançaient de partout, Tretiak bloquait tout. Je n'ai pas besoin de vous dire l'émotion. Vous aussi, vous vous rappelez où vous étiez.

Il restait 40 secondes. Esposito a lancé, puis Henderson. Et puis, je ne me souviens pas comment, la rondelle est rentrée dans le but. Trente-quatre secondes ! Je pense n'avoir jamais crié aussi fort dans ma vie. J'ai sauté dans les bras de quelqu'un, puis je me suis précipité vers le bureau de mon professeur préféré. À quelques mètres de sa porte, je me suis lancé sur le parquet dans une de ces glissades qui avaient grandement contribué à ma réputation de clown (ou d'imbécile, c'est selon). Ce fut la plus réussie de toute ma carrière.

■■■

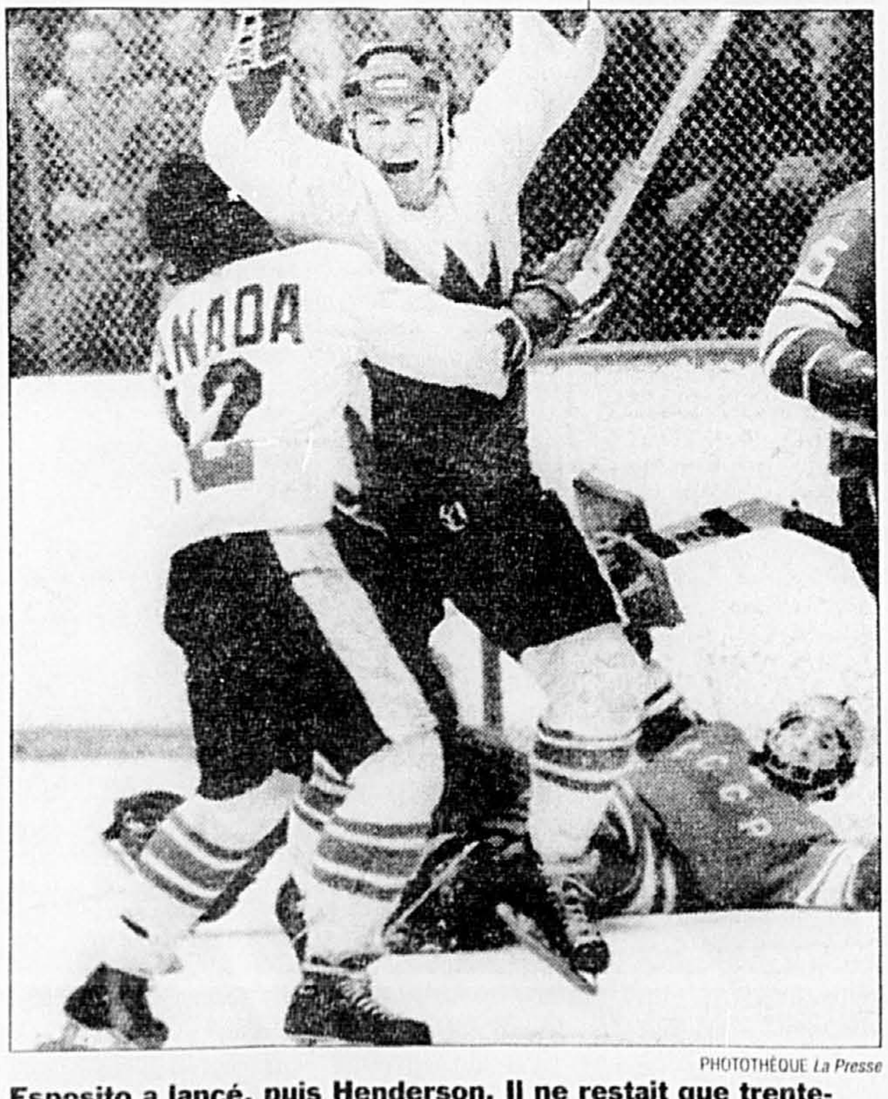
Que ce soit LE but de Paul Henderson ou les montées déchirantes de Guy Lafleur, qu'on pense à la témérité insensée de Gilles Villeneuve ou à la détermination solitaire de Gaétan Boucher, pour les simples spectateurs que nous sommes, le sport, c'est l'occasion de sortir de l'ordinaire pour laisser cours à nos rêves et à nos excès. C'est la chance de faire une grimace au prof, au patron, au quotidien. Même à César !



COLLECTION PARTICULIÈRE

Moi-même, étudiant au collège Brébeuf, après un match de hockey.

Le sport, c'est notre école buissonnière.



PHOTOTHÈQUE *La Presse*

Esposito a lancé, puis Henderson. Il ne restait que trente-quatre secondes ! Je pense n'avoir jamais crié aussi fort dans ma vie.

Et l'homme créa ses dieux

Les événements sportifs provoquent en nous des émotions qui échappent à toute rationalité.

Le 13 janvier 1978, à College Park au Maryland, le Canadien Greg Joy a franchi 2,31 mètres, un record du monde du saut en hauteur en salle. À l'immense satisfaction a tout de suite succédé une épouvantable sensation de vide : « J'ai pensé : *Ah, c'est tout ?*, se rappelle Joy. Vous vous attendez à plus. Vous avez travaillé toute votre vie pour atteindre ce but. C'est fait. Et maintenant, quoi ? »

La déception fut d'autant plus grande que la performance passa pratiquement inaperçue au Canada : « Personne n'était au courant. »

Par contre, encore aujourd'hui, chaque jour, un passant vient féliciter l'ancien athlète pour une autre performance, celle-là gravée dans la mémoire de millions de Canadiens. Le 31 juillet 1976, Greg Joy a fait tomber la barre à 2,25 mètres. La médaille d'or aux Jeux olympiques de Montréal venait de lui échapper. « Quand j'ai manqué le saut pour la médaille d'or, j'ai quitté le stade déçu. Et pendant ce temps, le pays était fou de joie ! »

J'étais au Stade olympique ce jour-là. Je ne me rappelle pas le saut manqué à 2,25 mètres. Je ne sais pas qui a gagné la médaille d'or. Mais je me souviens d'avoir poussé Joy de toutes mes forces par-dessus la barre à 2,23 mètres, afin qu'il batte le favori, un Américain baveux du nom de Dwight Stones, et s'assure la médaille d'argent. Dix secondes de temps, 67 mille personnes ont retenu leur souffle et leur fierté. Quand Joy est retombé dans les coussins, la barre toujours en place, il y a eu une explosion de foule comme je n'en ai jamais vue. Je me suis demandé si le mastodonte de Taillibert tiendrait le coup.

Il n'est pas facile de comprendre pourquoi un exploit frappe l'imaginaire plutôt qu'un autre. Une médaille d'argent vaut-elle plus qu'un record du monde ? Le but gagnant de Paul Henderson dans la Série du siècle, que chaque Canadien peut décrire, fut-il plus important que la conquête de l'Everest (en quelle année déjà ?) ? Chose certaine, les événements sportifs provoquent en nous des émotions qui échappent à toute rationalité. Corollaire de ce phénomène, nous en sommes venus à déifier les athlètes les plus performants.

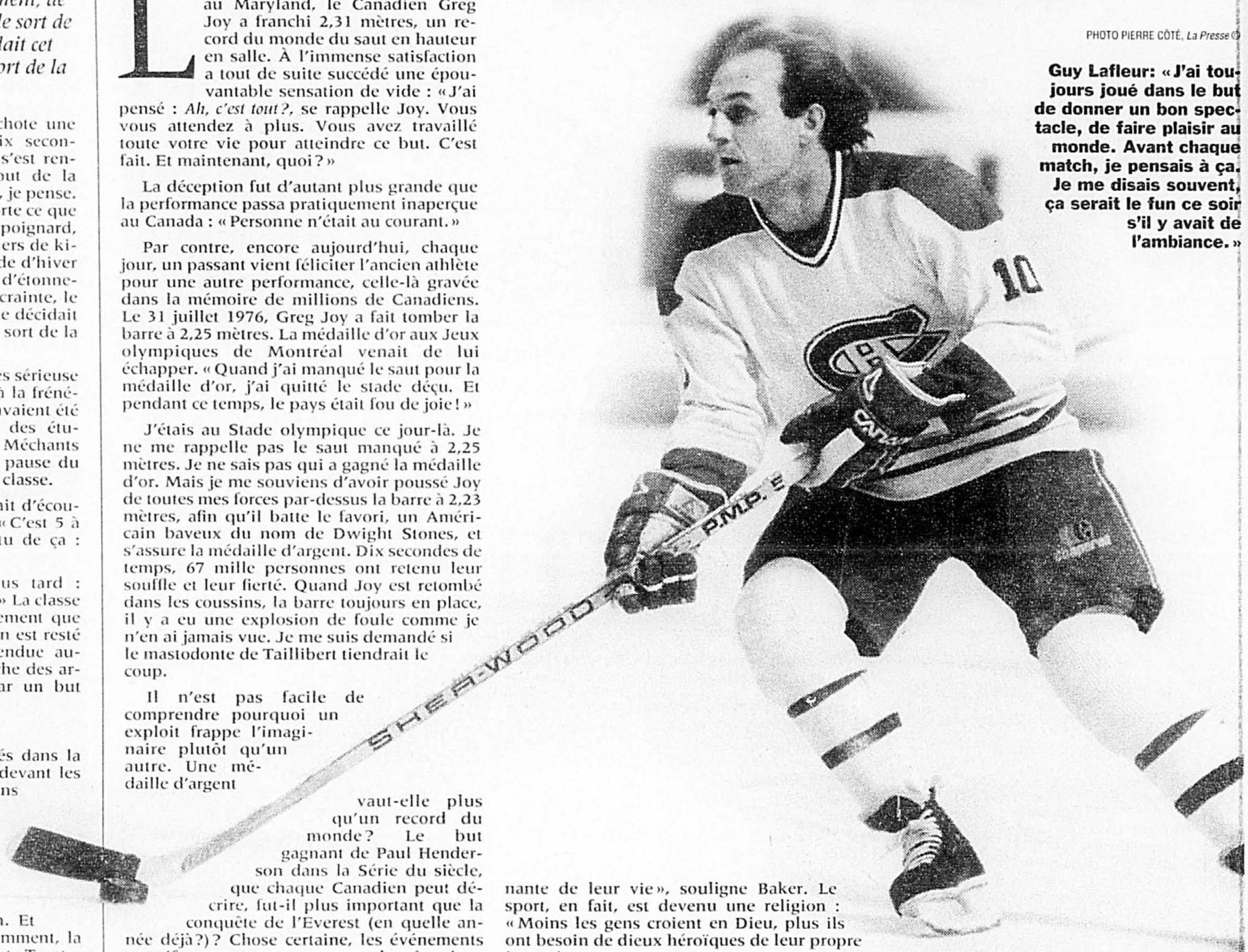


PHOTO PIERRE CÔTÉ, *La Presse*

Guy Lafleur : « J'ai toujours joué dans le but de donner un bon spectacle, de faire plaisir au monde. Avant chaque match, je pensais à ça. Je me disais souvent, ça serait le fun ce soir s'il y avait de l'ambiance. »

Une invention moderne

Les historiens et sociologues du sport nous disent que ces phénomènes sont, pour une bonne part, spécifiques au XX[e] siècle. Certes, le sport existe depuis l'Antiquité, sinon avant. Mais justement, de l'avis de plusieurs, on ne peut parler de sport quand on évoque les premiers Jeux olympiques, les jeux romains ou les tournois du Moyen Âge. Au Colisée de Rome, par exemple, les gladiateurs n'étaient pas volontaires, et les combats avaient comme but la mort d'un des adversaires, des caractéristiques qui disqualifient ces activités en tant que « sports ».

De plus, avant notre siècle, les grandes vedettes étaient rares. Il y a bien eu Milo, un lutteur de l'Antiquité grecque, et Mendoza, un boxeur anglais du XVIII[e] siècle. « Les gens connaissaient Milo, ils lui ont construit des statues, il était très célèbre, souligne William Baker, auteur d'une histoire du sport en Occident [1]. Mais Milo était l'exception plutôt que la règle. Au Moyen Âge, les gens jouaient au tennis, au football, mais aucun nom ne ressort. »

La naissance d'une religion

C'est l'Angleterre du XVI[e] siècle qui entreprend d'organiser les loisirs et de réglementer les performances. Les moyens de transport et de communication de l'époque confinent cependant les courses de chevaux, les matchs de cricket et les combats de boxe aux arènes et terrains locaux. La gloire des gagnants franchit rarement les frontières du village.

La naissance des médias populaires changera tout cela. « La floraison de la presse écrite a coïncidé avec l'origine des sports nord-américains, explique le professeur Baker. Entre 1875 et 1900, les principaux sports — le football, le baseball, le basketball et le hockey — ont été organisés, codifiés, structurés. Ce n'est pas une coïncidence. »

Au XX[e] siècle, les sports, désormais objets de commerce et de politique, attireront des foules de plus en plus considérables. La télévision amplifiera le spectacle et le mettra à la portée de tous. D'abord consacré dieu du stade, le héros du village accédera ensuite au rang suprême de ce siècle : celui de star.

« Pour un grand nombre de personnes dans la société moderne, les sports sont la préoccupation dominante de leur vie », souligne Baker. Le sport, en fait, est devenu une religion : « Moins les gens croient en Dieu, plus ils ont besoin de dieux héroïques de leur propre invention. »

Pour le sociologue anglais Eric Dunning, le sport a atteint un tel statut parce que la société industrialisée ne permet pas à l'humain d'exprimer en d'autres lieux ses émotions extrêmes, son penchant violent notamment. « Dans leur vie quotidienne, les membres des sociétés urbaines doivent continuellement exercer un contrôle très ferme sur leurs émotions, de sorte que le besoin de loisirs « déroutinisants », tels les sports, est particulièrement intense », écrit-il [2].

Aucune activité humaine ne génère ni ne canalise un tel degré d'excitation. « Il y a quelque chose dans un exploit sportif qui va au-delà de ce qu'offre n'importe autre type d'événement dans notre société, dit Greg Joy. Un saut, ou un but gagnant, c'est un moment fort. Ça passe si vite, il y a eu tellement de tension qui le précède. Toute une partie de hockey aboutit à un but de Mario Lemieux sur une passe de Gretzky. »

Ou à un but de Henderson sur une passe d'Esposito. L'intensité de la réaction du public prend souvent par surprise les athlètes eux-mêmes. En se préparant pour ses sauts décisifs à Montréal, Joy ne pensait ni à la foule ni au Canada : « Je me disais : *Tu as travaillé trop fort pour ne pas réussir, espèce d'idiot.* » Paul Henderson lui-même, il l'a souvent dit, a été renversé, déstabilisé même par l'importance accordée à son but par la population canadienne. « Je n'avais aucune idée (de ce que ça représentait), dit-il 27 ans plus tard. Heureusement, sinon je serais mort d'une crise cardiaque ! »

« Dans leur vie quotidienne, les membres des sociétés urbaines doivent continuellement exercer un contrôle très ferme sur leurs émotions. »

Pour les Canadiens, ce but signifiait plus qu'un beau moment de sport. Plus qu'une victoire de leur pays. C'était le triomphe d'un mode de vie. Dieu que c'était rassurant !

Nos champions

Une bonne part de l'attrait pour le sport-spectacle vient justement du fait que les athlètes, parfois sans le vouloir ou le savoir, nous représentent. Représentent un pays ou une ville. Mais plus profondément, charrient nos rêves. Nos rêves d'enfant. Nos rêves de réussite, aussi. « Ils sont nos champions. Ils se battent pour nous », dit le professeur Dunning. Leur réussite est d'autant plus enviable qu'elle est reconnue par tous, chiffrée, incontestable : 6 à 5, le Canada a gagné.

« Les gens veulent s'accrocher à quelqu'un, dit Guy Lafleur. Tout le monde a joué au hockey, ils se retrouvent un petit peu dans le personnage de l'athlète, vivent certains rêves que quelques joueurs ont eu la chance de réaliser. »

Lafleur, contrairement à d'autres, était parfaitement conscient de son rôle d'idole : « J'ai toujours joué dans le but de donner un bon spectacle, de faire plaisir au monde. Avant chaque match, je pensais à ça. Je me disais souvent, ça serait le fun ce soir s'il y avait de l'ambiance. »

C'est peut-être cette conscience qui fait que certains athlètes, comme Lafleur, atteignent un statut qui va bien au-delà de la valeur de leurs performances sportives. « Dès que Tiger Woods joue, j'allume la télé, raconte Greg Joy. Il y a quelque chose... Ce qui frappe notre imagination, c'est le feu. Vous le voyez crâcher, lancer ses bâtons, vous voyez toutes les émotions que vous ne voyez pas dans le golf généralement, et en plus il gagne. »

Au cours du siècle, ce feu qui fait les dieux du stade, ce feu que transmet la télévision à l'échelle planétaire, en direct, en couleurs et au ralenti, ce feu a vite fait d'enflammer l'appétit des politiciens et des gens d'affaires. Sans eux, le sport spectacle n'aurait pas connu une croissance aussi phénoménale.

De Jack Laviolette à Tiger Woods

Mais on se demande aujourd'hui si la politique et l'argent ne sont pas en train de détruire le sport en même temps que les athlètes. Pour le XXI[e] siècle, le skieur Jean-Luc Brassard rêve à des Jeux olympiques dépolitisés : « Pourquoi ne donne-t-on pas les drapeaux à des enfants, avec les athlètes qui entrent derrière, tous les pays mélangés ? »

Les dieux d'autrefois, eux, ne se reconnaissent pas dans les stars d'aujourd'hui. Parmi d'autres, Lafleur : « Le public se dit : *Moi, ça me coûte 100 $ venir au hockey, et je vois un gars qui fait cinq millions par année qui se pogne le beigne sur la glace. Calvas, y a un problème !* »

Le prochain siècle verra-t-il le peuple se détourner des dieux du stade, dorénavant trop riches, trop prétentieux, trop dopés pour nous représenter dans notre combat contre la routine, contre notre propre médiocrité ?

L'histoire des cent dernières années nous enseigne que non. « Les salaires n'ont jamais été un problème, rappelle Donald Guay, auteur de plusieurs ouvrages sur l'histoire du sport au Québec [3]. En 1910, les gens accusaient Jack Laviolette, du Canadien, d'être trop payé parce qu'il faisait le même salaire que le premier ministre, 3000 $ par année. »

« Regardez Tiger Woods, renchérit Greg Joy. Il fait des centaines de millions par année, mais nous voulons toujours le voir jouer. Il y a quelque chose au-delà de l'argent, au-delà de la drogue, qui est le sport. C'est simplement magique ! »

L'historien William Baker conclut : « Une fois que les critiques ont lancé toutes leurs accusations contre les tendances commerciales, inhumaines du sport moderne, nous restons en présence d'un rituel qui n'est pas moins magique pour nous que pour nos ancêtres primitifs. Le sport aujourd'hui, comme de tout temps, exprime la vie et la vivacité. »

L'exploit sportif restera, dans ce qu'il a de beau comme d'excessif, une célébration de l'Homme.

(1) William Baker, *Sports in the Western World*, Totowa, N.J., Rowman and Littlefield, 1982.
(2) Norbert Elias & Eric Dunning, *Quest for Excitement*, Oxford, Basil Blackwell, 1986.
(3) Donald Guay, *La Conquête du sport*, Outremont, Lanctôt Éditeur, 1997.

Plus que

365 244 jours

avant l'an 3000

Bonne année et longue vie à tous nos lecteurs !

Je pense donc je lis

La Presse

2815894



Rima Elkouri

Journaliste à La Presse *depuis 1998, s'intéresse particulièrement aux questions liées à l'identité.*

Les dérives du temps

Mes aïeux sont dispersés aux quatre vents. Ils m'ont légué un arbre généalogique un peu confus. Un brin d'Arménie par-ci. Une tige de Syrie par-là. Des brindilles de cèdre du Liban. Deux ou trois branches de baobab du Sénégal.

Entre Alep, Cana, Dakar et Montréal, pas de lignes droites. Que des dérives et des zigzags. La transmission de l'héritage n'a rien d'une succession linéaire. Elle n'est que dérives et zigzags. Dérives historiques, dérives amoureuses. Zigzags de la guerre ou du hasard.

Mon grand-papa arménien a fui Mardin, en territoire ottoman, en 1914. Il s'appelait Naïm Karazivan. C'est un survivant du génocide des Arméniens. Un massacre qui a entraîné dans la mort un million et demi de ses compatriotes.

Sa maman — mon arrière-grand-mère maternelle, Philomène — a vu deux des personnes qu'elle aimait le plus au monde, son mari et son fils aîné, être égorgés sous ses yeux. Naïm, lui, n'avait que 14 ans. Il a été épargné.

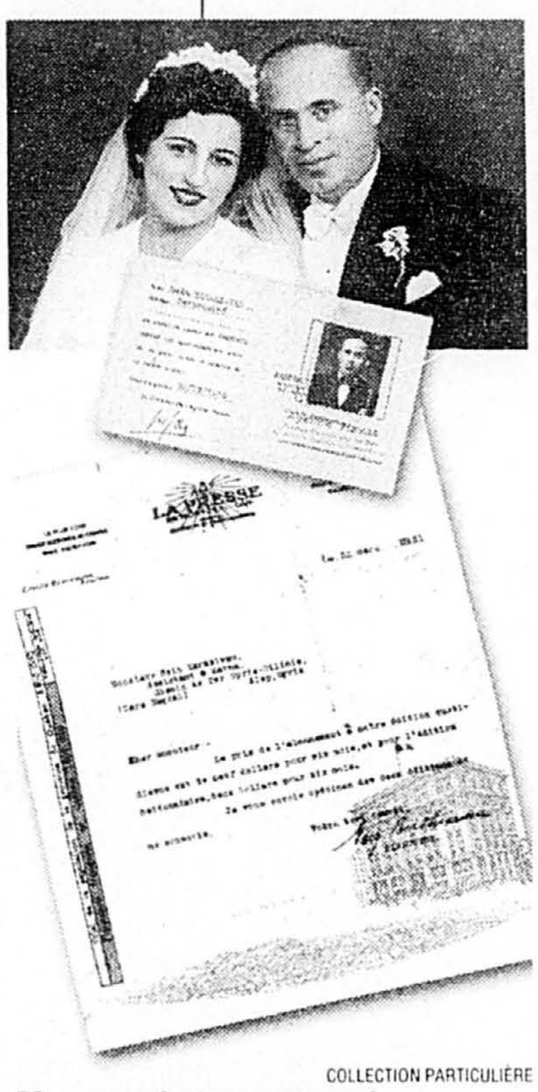
Philomène aurait pu mourir de chagrin et de rage. Mais elle a choisi la vie. Elle a pris ses jambes à son cou. Elle a pris Naïm par la main. À pied, ils ont fui leur terre de malheurs. Ils ont traversé le désert pour atteindre un camp de réfugiés à Alep, en Syrie.

Je n'ai pas connu ce grand-père arménien. Il est mort en 1970. C'était quatre ans avant ma naissance. C'était aussi peu de temps après avoir réalisé un rêve qu'il chérissait depuis longtemps : immigrer à Montréal.

Je n'ai pas connu ce grand-père arménien, mais j'ai l'impression de le connaître quand même un peu. Je garde de lui quelques photos noir et blanc, jaunies par le temps. Aussi, une vieille carte de presse de l'Agence Havas. Entre 1935 et 1939, il était correspondant à Alep pour cette agence, ancêtre de l'Agence France-Presse.

De tous les souvenirs de papier que j'ai de mon grand-père, le plus étrange, c'est cette lettre de 1921 qui me rappelle que, du fin fond de son bled du nord de la Syrie, cet homme lisait... *La Presse*.

Avant d'être journaliste, puis maire de la petite ville de Derbessié, mon grand-père a été chef de gare, à Katma, pour le service de chemin de fer Syrie-Cilicie. Entre deux passages du train de l'Orient-Express, il lisait. Francophile et autodidacte, il avait appris la langue de Molière dans le dictionnaire. Je l'imagine, au milieu d'un champ de coton, sous une lumière ocre, feuilleter ses journaux venus de l'autre côté de l'océan et rêver de son mythique « Canada ».



COLLECTION PARTICULIÈRE

Mon grand-père maternel, Naïm Karazivan, correspondant de l'agence Havas, fut abonné à *La Presse*... en Syrie en 1921.

En 1967, il en a eu assez de rêver. Il a emmené femme et enfants à Montréal. Ma grand-mère Laurice, qui me raconte souvent des histoires colorées, y garde toujours le phare.

Mon grand-père paternel, lui, est né à Cana, dans l'actuel Sud-Liban. Il s'appelait Elias Elkouri. En 1920, il a senti que son avenir était ailleurs. Pour échapper à la misère de son pays, alors sous mandat français, il a cherché à rejoindre son grand frère Farid à Cuba.

Il est monté à bord d'un bateau. Son projet a dérivé. Ce n'est pas aux Antilles, mais à Dakar, au Sénégal, que le charpentier de 20 ans a abouti. Un peu par hasard, il a refait sa vie au pays des mangues et des baobabs. Il y a rencontré Marthe, une fille d'origine libanaise. Ils se sont mariés et ont eu sept enfants, dont six vivent aujourd'hui à Nantes, en France.

Je n'ai pas eu la chance de bien connaître mes grands-parents paternels. En 1970, ils ont quitté le Sénégal pour la France où ils sont demeurés jusqu'à leur mort.

Ils ont disparu mais ils sont toujours là. L'arbre généalogique confus qu'ils me lèguent, avec ses accents sucrés de wolof, d'arabe et de français, m'intrigue. Mon père est sénégalais d'origine libanaise. Ma mère est syrienne d'origine arménienne. Moi, je suis montréalaise.

On a sans doute plus en commun avec nos contemporains qu'avec nos ancêtres. N'empêche que je reste fascinée par leurs histoires, par leurs migrations, par toutes les spirales de leur vie qui ont fait en sorte que mes parents se sont rencontrés, ici, à l'Expo 67.

Je suis retournée sur leurs pas. J'ai visité Alep, lieu de naissance de ma mère. J'ai visité Dakar, lieu de naissance de mon père. Deux villes fort différentes qui m'ont laissée avec ce même sentiment un peu troublant d'être à la fois en terre étrangère et familière.

Cette impression de familier, malgré toutes ces spirales et ces dérives, c'est peut-être ça, la transmission de l'héritage.

Les chroniqueurs du passé

« Les aînés sont des chroniqueurs du passé. » Par un matin frisquet de novembre, j'ai cogné à la porte de Lily Tasso. La charmante dame m'a accueillie comme si j'étais sa petite-fille. Elle me connaît à peine...

Lily Tasso est une journaliste de *La Presse* à la retraite. Raconter, c'est ce qu'elle a fait pendant 30 ans. Au journal, on m'avait beaucoup parlé de cette chroniqueuse qui connaît le Montréal multiethnique comme le fond de sa poche. Besoin d'un piston dans telle ou telle communauté? Appelle Lily. Besoin d'un conseil pour un reportage? Appelle Lily.

Chaque fois, elle se faisait un plaisir de me faire cadeau d'une parcelle de son expérience. Je lui disais merci. Elle me souhaitait bonne chance.

Pour discuter des rapports entre les générations, de la transmission de l'héritage, des traces qu'on laisse, de celles qu'on ne laisse pas ou qu'on aimerait laisser, j'ai tout naturellement pensé à Lily Tasso.

N'allez pas demander à la sage dame de formuler de grandes théories, de parler avec nostalgie des valeurs qui s'effritent, des traditions qui se meurent à l'orée d'un nouveau millénaire.

« On ne peut pas amener des gens et leur dire : « Je vais vous transmettre un héritage! » Personne ne veut de ça! Non! Ce qu'il faut, c'est leur raconter des histoires », explique-t-elle d'un ton calme et posé.

La journaliste qui, pendant des années, a prêté une oreille atttentive aux histoires des autres, m'a parlé un peu de sa propre histoire.

Née au Caire de parents libanais, Lily Tasso a immigré au Québec en 1954. Elle a fait ses débuts au *Nouveau Journal* et a connu par la suite une brillante carrière à *La Presse*, de 1963 à 1993. De nombreuses récompenses sont venues couronner son talent, dont le prix Judith-Jasmin, en 1982, pour un reportage sur le quotidien des handicapés. Les sujets d'intérêt humain semblent être ses préférés. « J'ai toujours cherché à être la voix de ceux qui n'ont pas de voix », confie-t-elle.

Lily Tasso est de nature optimiste. Oui, les rapports intergénérationnels ont changé, constate-t-elle. Non, les aînés n'occupent peut-être plus la place qu'ils avaient autrefois au sein des familles. Mais il n'y a pas lieu de s'inquiéter, croit-elle. « Je m'inquiète pour les jeunes beaucoup plus que pour les personnes âgées. »

Des idées originales pour créer des ponts entre les générations, il y en a, note la journaliste à la retraite. La transmission de l'héritage, elle veut bien y croire. Mais au diable les grands discours. L'avenir appartient bien davantage au conte et au jeu, laisse-t-elle entendre.



COLLECTION PARTICULIÈRE

Le mariage de mon grand-père paternel, Elias Elkouri, à Dakar au Sénégal, en 1936.

C'est avec cette idée en tête que je suis allée à la rencontre de Suzanne Côté-Gauthier, une grand-maman que tous les petits-enfants voudraient adopter.

Cette mamie aux mille idées est bénévole à l'association Au rendez-vous des cultures, dont le but est de jeter des ponts entre les générations et entre les gens de différentes cultures. Elle vient de réaliser un recueil de contes intitulé *Sagesse du soir*. Des aînés montréalais de diverses origines ont été appelés à y participer. On leur a demandé de raconter une histoire qui leur a été transmise oralement. Le projet a eu un succès fou. Un groupe d'aînés conteurs a été formé. Il déambulera d'école en école, au plus grand bonheur des enfants.

« Partout où il y a des cloisons, il faut les faire tomber. Que ce soit entre les cultures ou entre les générations, plaide la grand-maman rayonnante. Moins on se connaît, plus on vit dans des secteurs séparés, poursuit-elle. On passe à côté d'une richesse incroyable. »

Raconter, c'est depuis toujours la meilleure façon de garder un lien entre les petits et les grands.

Son vœu pour l'an 2000? « Qu'on décloisonne le plus possible », insiste-t-elle.

Mine de rien, les histoires de souris et de crapauds, de demi-coqs, de grenouilles et de nénuphars, qu'elles viennent d'Arménie, d'Haïti ou du Québec, contribuent à faire de ce vœu une réalité. Car le conte fait partie de ce qu'on appelle la « sagesse du soir », dit Suzanne Côté-Gauthier, en citant les paroles du conteur congolais Lomomba Emongo. « Il y a aussi une « sagesse du jour », ce sont les devinettes, les charades, et là, c'est du tac au tac. Par contre, le soir, on raconte. »

Raconter, c'est depuis toujours la meilleure façon de garder un lien entre les petits et les grands. Mais attention, avertit Suzanne Côté-Gauthier. Tous les contes ne plaisent pas nécessairement aux tout-petits. Les histoires qui procurent quelques frissons sont nettement plus populaires que les contes doucereux. « Les enfants préfèrent l'histoire de l'oncle qui a cambriolé une banque à celle de celui qui est gérant de banque! Ils sont bien contents de savoir que leurs grands-parents n'ont pas toujours été sages. »

De toutes façons, ce n'est pas pour donner des leçons qu'on raconte, dit-elle. « On ne peut pas transmettre des valeurs en donnant des leçons. C'est bien davantage par notre façon d'agir. Par ce qu'on fait, par ce qu'on est. »

Grand-maman de sept petits-enfants, Suzanne Côté-Gauthier sait comment ensoleiller les rapports intergénérationnels. Chaque été, avec son mari Pierre, elle aime bien organiser un camp de vacances d'une semaine pour ses protégés.

Sept jours où les enfants, âgés de 3 à 11 ans, prennent congé de leurs papas et mamans. Sept jours de plaisirs et de souvenirs. Sept jours tout de miel, avec des chasses au trésor, des jeux, des contes. Tous les soirs, grand-papa Gauthier réunit ses sept chouchous et leur raconte une histoire à suspense. Ce n'est qu'au dernier jour que l'intrigue sera dénouée.

« Avec le morcellement de la société, les familles éclatées, c'est de plus en plus difficile pour le jeune de savoir qui il est », constate la grand-maman. D'où l'importance de favoriser ce type d'échanges. Car auprès des personnes âgées, l'enfant peut trouver une affection inconditionnelle et une certaine stabilité.

Suzanne Côté-Gauthier constate sans nostalgie que les rapports avec les aînés ont bien changé. « Il n'y a plus de baise-main. Mais on sent un respect plus profond. C'est moins une attitude de politesse, de vernis. »

« Les aînés sont des chroniqueurs du passé », dit-elle. Mais ce qu'elle veut transmettre à ses petits-enfants, c'est bien plus que des reliques du passé. « C'est l'amour de la vie. » Tout simplement.



PHOTO MARTIN CHAMBERLAND, *La Presse* ©

Armées l'une de sa longue et brillante carrière de journaliste, l'autre d'une expérience de bénévole et d'auteur dans le secteur des rapports intergénérationnels, Lily Tasso et Suzanne Côté-Gauthier ont pris beaucoup de plaisir à raconter à la jeune Mathilde Gauthier-Grégoire quelques-uns des contes qu'elles ont retenus du passé.

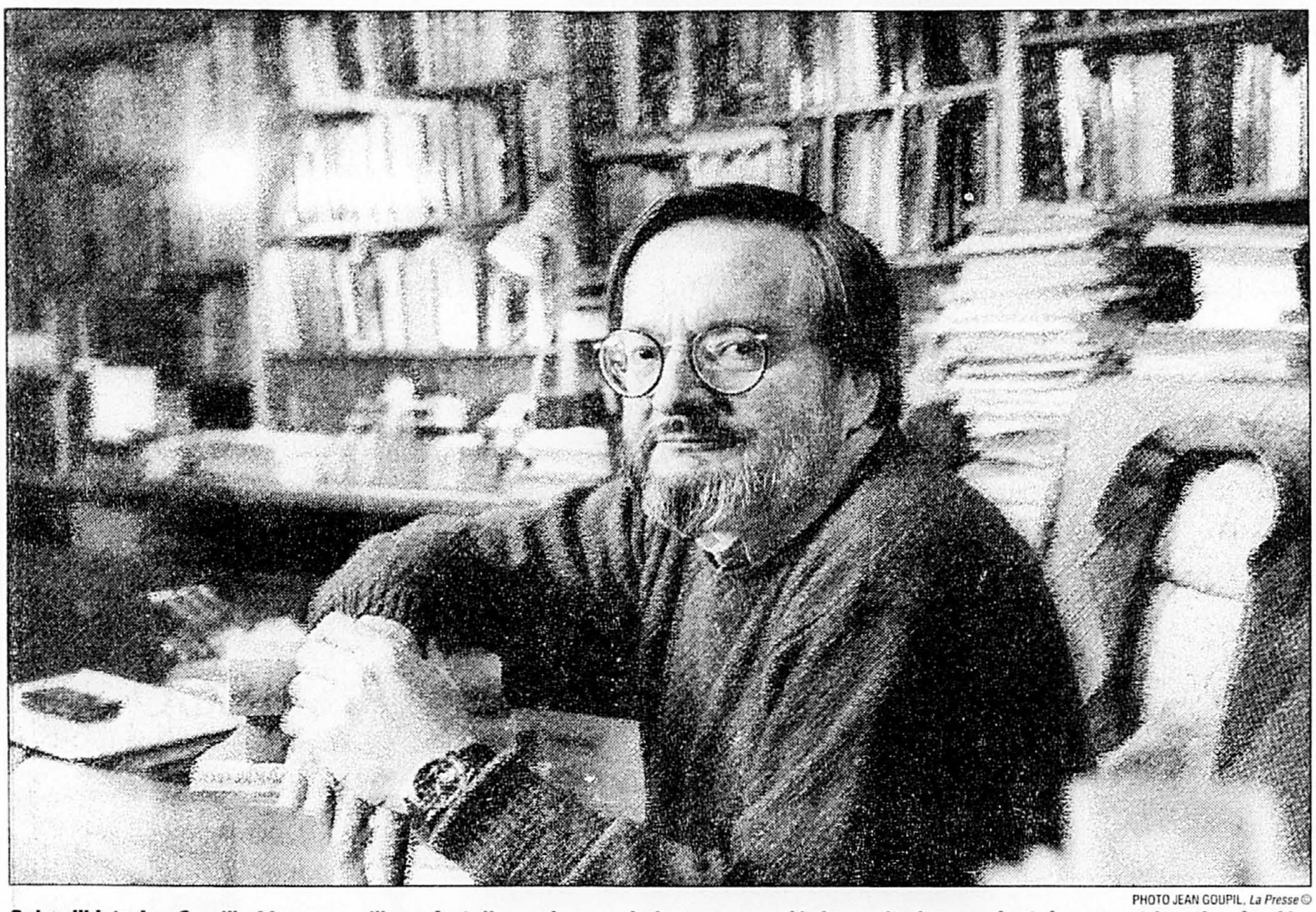


PHOTO JEAN GOUPIL, *La Presse* ©

Selon l'historien Camille Limoges, « l'inconfort d'un univers qui n'est pas peuplé de certitudes provient de notre éducation fondée sur la conviction qu'il y a un ordre normal, avec des valeurs connues et unanimement partagées, sauf par les méchants... »

Inévitable et épineuse quête

En l'an 1500, il était difficile de ne pas croire en Dieu; à l'aube de l'an 2000, il est devenu difficile d'y croire...

Lors de notre interview de janvier 1994, l'historien Camille Limoges nous avait offert trois incommodantes révélations. « Il y a cent ans, on croyait que la science résoudrait tous les problèmes de façon objective. Ce n'est pas la capacité de la science, plus impressionnante qu'on l'aurait cru, qu'on a surestimée mais les effets du progrès scientifique qu'on a sous-estimés. À mesure que la science avance, croit aussi notre conscience de l'incertain, de l'inconnu et de l'ignorance. Même en faisant le bien, en diminuant la mortalité infantile et en augmentant l'espérance de vie, on crée d'autres problèmes, la surpopulation en l'occurrence. La science peut nous dire comment faire, mais elle ne peut nous dire quoi faire. Marx avait raison de dire : *les hommes font l'histoire, mais ils ne savent pas ce qu'ils font*, même s'il a oublié de s'inclure dans cette zone d'ignorance. »

— Vous avez proposé une nouvelle lecture de Darwin, à qui vous avez consacré votre thèse de doctorat : rejoint-elle la célèbre phrase de Marx ?

« On retient qu'à partir de Darwin, la théorie de l'évolution s'est imposée : l'homme fait partie du règne animal. Mais si Darwin est objet de scandale, ce n'est pas qu'il soit évolutionniste, comme d'autres avant et après lui, mais parce que selon lui l'espèce humaine est le fruit du hasard et des causalités naturelles, qu'elle n'était pas prévue dans un plan déjà donné. Le destin de l'homme n'est écrit nulle part sauf dans la signification qu'il se donne lui-même. »

— Vous n'êtes finalement pas d'un grand secours dans la crise des valeurs que nous traversons !

« Je n'aime pas cet usage du mot *crise*, un vocable inventé par les Grecs pour décrire une situation temporaire, un remous entre deux périodes de stabilité, en politique comme en médecine. La crise décrit le moment où la lutte entre un organisme et la maladie atteint son paroxysme : on en sort ou on en meurt. *Crise des valeurs* n'est pas une bonne expression parce qu'elle suppose qu'on peut en sortir, qu'on peut revenir à une forme d'unanimité. Le choix des valeurs va demeurer controversé, c'est le défi de nos sociétés d'apprendre à vivre avec cela. Seules les sociétés hiérarchisées, non démocratiques, permettaient d'imposer les valeurs d'autorité. Cette situation a pris fin avec le grand schisme protestant, alors que les rois ne partageaient plus les mêmes valeurs. L'inconfort d'un univers qui n'est pas peuplé de certitudes provient de notre éducation fondée sur la conviction qu'il y a un ordre normal, avec des valeurs connues et unanimement partagées, sauf par les méchants. »

Besoin d'une lumière à l'horizon

Charles Taylor prononçait la conférence d'ouverture au symposium international — Mutations culturelles et transcendance à l'aube du XXI^e^ siècle — qui s'est tenu l'été dernier à Québec.

L'éminent philosophe a parlé d'éclipse de Dieu et résumé le chemin parcouru en évoquant le « carillon du tonnerre » que nos ancêtres faisaient tinter pour apaiser les esprits alors qu'on se demande maintenant si l'on peut se fier à Hydro-Québec.

« En l'an 1500, il était difficile de ne pas croire en Dieu; à l'aube de l'an 2000, il est devenu difficile d'y croire. Et pourtant, même si l'on a perdu le vocabulaire du sacré et du monde enchanté, on n'a jamais consacré autant de temps à débattre des questions de sens » avait-il ajouté.

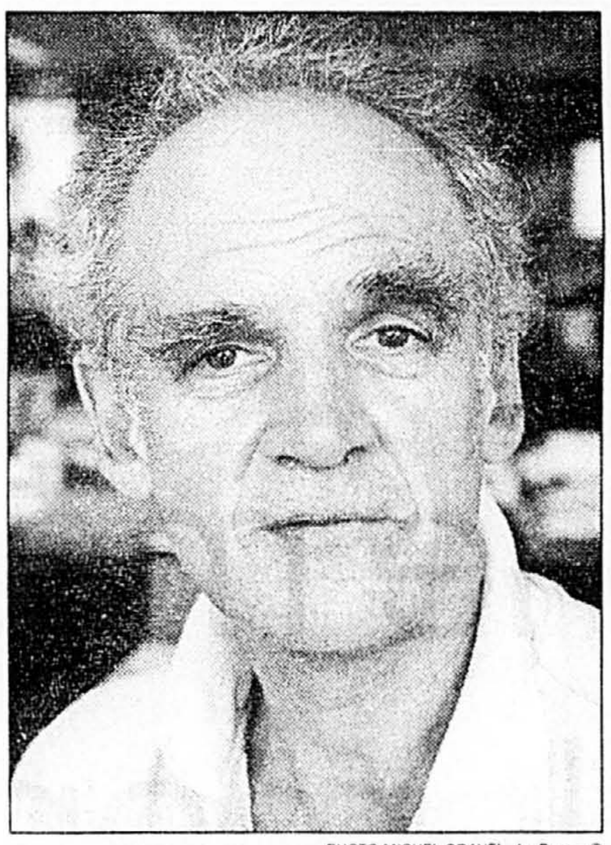


PHOTO MICHEL GRAVEL, *La Presse* ©

Selon Charles Taylor, en l'absence de vérité absolue, il faut se contenter d'éviter les erreurs grossières.



PHOTOTHÈQUE *La Presse*

Fernand Dumont s'inquiétait de la montée de l'intégrisme et de l'intolérance en matière de croyances.

Dans une entrevue antérieure, le professeur Taylor avait précisé les rôles de la philosophie et de la foi dans sa vie personnelle.

« La philosophie et l'histoire, indissociables pour moi, peuvent nous libérer des fausses grilles d'analyse et des manques de perspectives. Elles ne peuvent nous fournir les réponses, mais elles peuvent nous éviter les erreurs grossières et les réponses futiles, les faux débats à partir d'encadrements qui ne s'appuient pas sur la réalité. Par exemple, c'est une fausse grille de prétendre qu'en cette fin de siècle il faille ranger la société dans la case *déclin* ou dans la case *progrès*, en refusant de voir la présence simultanée des deux éléments. »

— Vous êtes resté fidèle au catholicisme de votre mère : y trouvez-vous toujours lumière et réconfort ?

« Ce n'est pas seulement une dénomination que j'aurais oubliée de faire changer, mais quelque chose de très important dans ma vie. Pour persévérer dans la recherche philosophique, souvent aride et lente à donner des fruits, il faut une vision forte de la vie, un sentiment d'entrevoir une lumière à l'horizon. Ce n'est pas seulement la religion qui fournit ce soutien — pour Marx ce fut autre chose — mais pour moi ce fut la foi en Dieu.

Pas nécessaire de tout asperger d'eau bénite

Même s'il était mort depuis plus d'un an, Fernand Dumont fut très présent au symposium de Québec sur la transcendance, qu'il situait autant dans les questions que dans les réponses, comme le montrent bien les deux textes ci-dessous.

« Avant d'être un ensemble d'affirmations, la croyance procède d'une ouverture sur de grandes interrogations qui sont au fondement de la condition humaine. »

« Quel est le sens de ce monde-ci, pourquoi a-t-il commencé, pourquoi va-t-il finir, pourquoi le mal et la souffrance, pourquoi la mort ? Avant d'être un ensemble d'affirmations, la croyance procède d'une ouverture sur de grandes interrogations qui sont au fondement de la condition humaine. Des énigmes d'une pareille ampleur obligent de consentir à un horizon qui permette de les déployer. En d'autres termes, il n'y a pas de conscience sans transcendance... » (*Une foi partagée*, page 18)

« Transcendance ? J'espère que le mot n'effraie ni n'indigne personne. Je ne vais pas évoquer aussitôt Dieu ou ses saints. Les réalités de ce monde ont leur consistance propre, et l'humanisme peut être partagé par ceux qui croient au ciel et ceux qui n'y croient pas. L'homme est plus grand que lui-même, il n'est à sa mesure qu'en se dépassant, on ne dira pas autrement pour les sociétés et les cultures. » (*Raisons communes*, page 212)

Dans un autre texte paru dans la revue *Notre-Dame*, il invitait les croyants d'aujourd'hui à ne pas tout asperger d'eau bénite.

« La nouvelle situation n'est pas sans danger pour les croyants. Le premier c'est celui de l'intégrisme. Quand le monde extérieur ne nous fournit plus d'assurance sur notre foi, on est porté à se réfugier dans la sécurité de la lettre et du rite. L'autre danger vient du fait que beaucoup de gens ayant abandonné l'Église ou délaissé ses prescriptions, nous nous rangeons volontiers parmi *ceux qui tiennent bon*...Dans le monde actuel nous devons confronter nos valeurs avec d'autres qui ne sont pas officiellement chrétiennes. Peut-être allons-nous découvrir le côté tout simplement humain de la vie. Le monde que Dieu a fait après tout, ce n'est pas nécessaire de tout l'asperger d'eau bénite. »



Gérald LeBlanc

Journaliste à La Presse *depuis 1984, a réalisé de nombreuses entrevues avec les intellectuels les plus en vue de la scène canadienne.*

Tout ce qu'il fallait savoir...

J'avais quatre ou cinq ans et il m'était poussé une drôle de petite boule de chair dans la narine gauche. Le docteur Dubé avait dit que c'était un polype, m'avait donné un onguent et avait dit que ça disparaîtrait dans peu de temps.

Ma mère ne voulant cependant prendre aucun risque m'envoya voir M^gr^ Martin, curé de la paroisse et terreur des enfants du village. « Fais ce que le docteur a dit et tout va bien aller », me dit le saint homme en bénissant la narine infectée.

Tel que promis par les docteurs du corps et de l'âme, la mystérieuse petite tumeur disparut quelque jours plus tard, sans que je sache si ma gratitude devait se porter sur l'onguent ou la bénédiction.

Peu après vint le temps de « marcher pour la petite communion », terme désignant les cours de catéchisme donnés à l'église par le toujours aussi terrible M^gr^ Martin.

Un jeune droit sorti du rang sept faillit se faire décapiter lorsqu'il répondit « Raymond et Alma » à la question « Qui m'a mis sur la terre ? »

Il fallait dire : Dieu m'a mis sur la terre pour l'aimer, le servir et être heureux avec lui dans l'éternité. Le départ, le voyage et l'arrivée. Cette petite phrase contenait tout ce qu'il fallait savoir sur le sens de la vie.

D'autres capsules ont par la suite enrichi mon vade-mecum. Pour les vertus par exemple, il suffisait de bien se rappeler les trois plus grandes — la foi, l'espérance et la charité — dites théologales parce que reliant à Dieu.

Il y eut aussi les désillusions et l'élagage du corpus des convictions. Au petit séminaire, la charité — la plus noble des trois grandes — des saints hommes d'Église en prit pour son rhume quand je vis du homard à la table des directeurs et de la morue à la nôtre. Mon bûcheron de père avait, *lui*, toujours mangé la même chose que ses enfants.

Puis j'appris que l'infaillibilité du pape n'avait été inventée qu'à la fin du dix-neuvième siècle pour compenser la perte de territoire aux mains du nouveau pouvoir national de l'Italie.

Tout autant que les messagers, le message aussi changeait. L'Évangile n'était pas un manuel d'histoire mais un récit romancé pour convaincre les gens de s'enrôler derrière Jésus de Nazareth.

Sans compter que les valeurs ambiantes changeaient au point de donner le vertige. L'argent et le profit, naguère suspects sinon carrément honnis, prenaient la tête du palmarès des nouvelles *vertus*.

L'an dernier, Jacques Godbout, un écrivain branché sur le pouls changeant du monde, nous invitait à ne pas trop s'en faire avec les changements radicaux de cap et d'opinion. Pas grave donc de clamer le contraire de son propos antérieur.

Le mois dernier, John Saul, tout frais sorti du sacre royal de sa femme, ajoutait que la vérité et la solidarité devaient faire place au doute, le viatique de notre fin de siècle.

Et pourtant ! Yogi Berra, receveur de baseball et philosophe de taverne, ne disait-il pas : « Si vous ne savez pas où vous allez, vous n'y arriverez jamais. » Mais la science et le progrès refusaient de prendre le relais de la religion pour répondre aux questions de l'ancien temps.

Atavisme du vieux fond judéo-chrétien sans doute, la question du sens de la vie, avec ou sans référence à Dieu, persiste au cœur de nos existences même quand il n'y a pas de réponse à l'horizon.

Vous trouverez à gauche les réponses de Camille Limoges, Charles Taylor et Fernand Dumont, trois penseurs interviewés ces dernières années.



COLLECTION PARTICULIÈRE

À l'époque de mes premiers doutes...

clearNET
scp
le futur est simple

Le téléphone maison,
c'est tellement
d'un autre siècle !

